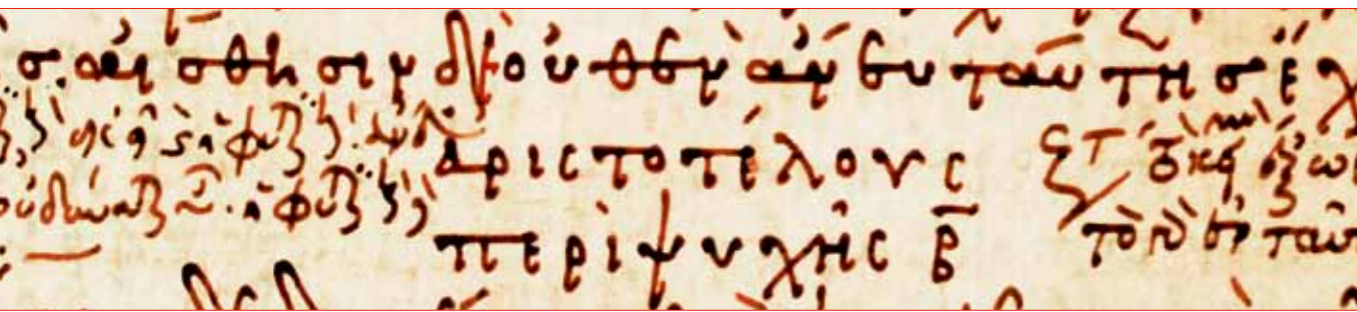
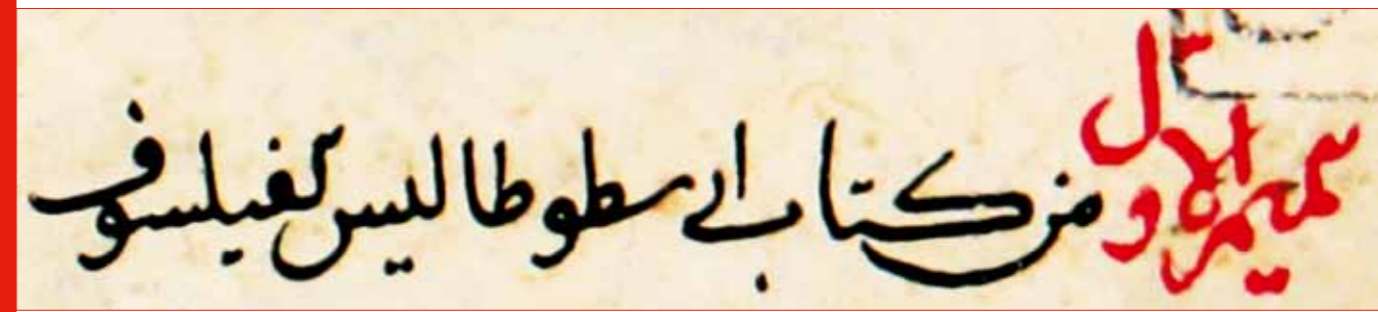


# Studia graeco-arabica



Studia graeco-arabica



2

---

2012

# Studia graeco-arabica

The Journal of the Project

*Greek into Arabic*

*Philosophical Concepts and Linguistic Bridges*

European Research Council Advanced Grant 249431

2

---

2012



Published by  
ERC Greek into Arabic  
*Philosophical Concepts and Linguistic Bridges*  
European Research Council Advanced Grant 249431

## Advisors

Mohammad Ali Amir Moezzi, École Pratique des Hautes Études, Paris  
Carmela Baffioni, Istituto Universitario Orientale, Napoli  
Sebastian Brock, Oriental Institute, Oxford  
Charles Burnett, The Warburg Institute, London  
Hans Daiber, Johann Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt a. M.  
Cristina D'Ancona, Università di Pisa  
Thérèse-Anne Druart, The Catholic University of America, Washington  
Gerhard Endress, Ruhr-Universität Bochum  
Richard Goulet, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris  
Steven Harvey, Bar-Ilan University, Jerusalem  
Henri Hugonnard-Roche, École Pratique des Hautes Études, Paris  
Remke Kruk, Universiteit Leiden  
Concetta Luna, Scuola Normale Superiore, Pisa  
Alain-Philippe Segonds (†), Centre National de la Recherche Scientifique, Paris  
Richard C. Taylor, Marquette University, Milwaukee (WI)

## Staff

Elisa Coda  
Cristina D'Ancona  
Cleophea Ferrari  
Gloria Giacomelli  
Cecilia Martini Bonadeo

Web site: <http://www.greekintoarabic.eu>

Service Provider: Università di Pisa, Area Serra - Servizi di Rete di Ateneo

ISSN 2239-012X

Online Edition:

© Copyright 2012 by Greek into Arabic (ERC *Ideas* Advanced Grant 249431)

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the Publisher.

Registration pending at the law court of Pisa.

Editor in chief Cristina D'Ancona.

## *Publisher and Graphic Design*



Via A. Gherardesca  
56121 Ospedaletto (Pisa) - Italy

## *Printing*

Industrie Grafiche Pacini

## *Cover*

Mašhad, Kitābhāna-i Āsitān-i Quds-i Raḍawī 300, f. 1v  
Paris, Bibliothèque Nationale de France, grec 1853, f. 186v

The Publisher remains at the disposal of the rightholders, and is ready to make up for unintentional omissions.

# Studia graeco-arabica

2  
—  
2012

# *Mais qui était donc le gendre de la sœur de Priscus?* *Enquête sur les philosophes d'Athènes au IV<sup>e</sup> siècle après J.-Chr.*

Richard Goulet

## *Abstract*

We happen to lack information about philosophical life in Athens during the IVth century A.D., and the Neoplatonic school of Plutarch, Syrianus and Proclus is rather loosely connected to earlier philosophical currents such as Porphyrian or Iamblichean Neoplatonism. E.R. Dodds once searched for “missing links” in this local intellectual history. A prosopographical study of a few second rank individuals, like Priscus the Thesprotian, trained in the Iamblichean school of Aidesius in Pergamon, or Iamblichus II of Apamea, grandson and nephew of two direct disciples of Iamblichus I of Chalcis, who both seem to have taught philosophy in Athens in the second part of the century and who could have been relatives by marriage, may help to put some flesh on the bones of a scarce documentation.

Dans la longue histoire de la vie philosophique à Athènes, le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère est une des périodes les plus obscures. Alors que pour le milieu du III<sup>e</sup> siècle, Longin et Porphyre fournissent les noms de plusieurs philosophes apparemment bien établis, on ne sait presque rien de l'enseignement philosophique au IV<sup>e</sup> siècle dans cette cité.

Dans la Préface de son traité *Sur la fin* dirigé “contre Plotin et Gentilianus Amélius” (citée par Porphyre au chapitre 20 de sa *Vie de Plotin*), Longin,<sup>1</sup> professeur de philosophie à Athènes au milieu du III<sup>e</sup> siècle, évoquait les noms des philosophes célèbres de son temps, en constatant qu'ils étaient devenus plus rares qu'au temps de sa jeunesse. Il en connaissait de diverses écoles (platoniciens, péripatéticiens, stoïciens), les uns ayant composé des ouvrages, les autres s'étant contentés d'un enseignement oral. Il ne précise que rarement le lieu d'activité de ces philosophes, mais c'est à Athènes qu'il rattache “les *diadoques* Théodote et Eubule”<sup>2</sup> (*V. Plot.* 20, 39-40). Il parle également d'Athénée<sup>3</sup> et de Musonius<sup>4</sup> “qui ont passé leur vie dans la cité” (*ibid.*, 20, 48), c'est-à-dire peut-être Athènes, à moins qu'il ne s'agisse d'Alexandrie. Ailleurs dans la *Vie de Plotin*, Porphyre parle lui aussi d'Eubule, le “diadoque platonicien”, qui avait envoyé “d'Athènes” des ouvrages concernant des questions platoniciennes (*V. Plot.* 15, 18-20). Lui-même, lorsqu'il arriva dans l'école de Plotin en 263, venait de Grèce en compagnie d'un certain Antonius de Rhodes<sup>5</sup> (*V. Plot.* 4, 1-3), qui avait

---

<sup>1</sup> Voir L. Brisson, notice “Longinus (Cassius –)”, dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques* (abrégé par la suite en *DPhA*), CNRS-Éditions, Paris 2005, L 63 = IV [2005], p. 116-25; L. Brisson - M. Patillon, “Longinus Platonicus Philosophus et Philologus. I. Longinus Philosophus”, *ANRW* II 36, 7 (1994), p. 5214-99; L. Brisson - M. Patillon, “Longinus Platonicus Philosophus et Philologus. II. Longinus Philologus”, *ANRW* II 34, 4 (1998), p. 3022-108; I. Männlein-Robert, *Longin, Philologe und Philosoph. Eine Interpretation der erhaltenen Zeugnisse*, Saur, München - Leipzig 2001 (Beiträge zur Altertumskunde, 143).

<sup>2</sup> *DPhA*, E 74 = III [2000], p. 249.

<sup>3</sup> *DPhA*, A 478 = I [1989], p. 643.

<sup>4</sup> *DPhA*, M 197 = IV [2005], p. 555.

<sup>5</sup> *DPhA*, A 225 = I [1989], p. 260.

peut-être été son condisciple chez Longin. Porphyre rapporte enfin qu'un certain Tryphon, "stoïcien et platonicien", avait fait savoir à Amélius que "les gens de la Grèce" accusaient Plotin de plagier les doctrines de Numénius (*V. Plot.* 17, 1-4). À un banquet organisé par Longin à Athènes à l'occasion de l'anniversaire de Platon<sup>6</sup> assistaient, outre plusieurs rhéteurs ou grammairiens connus, le péripatéticien Prosenès<sup>7</sup> et un géomètre du nom de Démétrios<sup>8</sup> connu pour avoir été un maître de Porphyre.

Si l'on se reporte au début du V<sup>e</sup> siècle, on retrouve de même une activité philosophique assez intense. Après avoir étudié la rhétorique à Alexandrie avec le sophiste Léonas d'Isaurie, Proclus de Lycie<sup>9</sup> abandonne la rhétorique, suit tout d'abord l'enseignement d'Olympiodore<sup>10</sup> en philosophie et de Héron<sup>11</sup> en mathématiques, avant de décider, en 428, d'aller fréquenter "les écoles d'Athènes" (Marin., *Proclus*, § 9). Introduit par son compatriote Nicolas de Lycie<sup>12</sup> dans le milieu athénien, il vint trouver tout d'abord "parmi les philosophes, Syrianus, fils de Philoxène" (*ibid.*, §11) qui le présenta "au grand Plutarque,<sup>13</sup> fils de Nestorius"<sup>14</sup> (*ibid.*, § 12), ce qui laisse entendre qu'un certain choix était alors possible parmi les professeurs de philosophie à Athènes. Plus loin dans la *Vie de Proclus*, Marinus raconte que Proclus avait coutume de rendre visite aux "autres philosophes à Athènes" (*ibid.*, § 22), passage qui suggère à nouveau qu'il y avait plus d'une école.

Entre les témoignages de Longin et Porphyre pour le milieu du III<sup>e</sup> et celui de Marinus qui concerne le début du V<sup>e</sup> siècle, nous ne disposons que de très peu d'informations sur la vie philosophique athénienne. La ville a connu des temps difficiles, elle a dû se reconstruire sur un périmètre réduit autour de l'Acropole à la suite du sac des Hérules en 267.<sup>15</sup> Et pourtant, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, Libanius, puis Grégoire de Nazianze et enfin Eunape, venus y étudier, y ont trouvé des écoles de rhétorique encore florissantes. Mais qu'en était-il des écoles philosophiques?<sup>16</sup>

<sup>6</sup> Nous en sommes informés par un extrait du premier livre de la *Philologos Akroasis* de Porphyre que cite Eus., *Praep. Evang.* X 3, 1 (fr. 408-410 Smith).

<sup>7</sup> *DPhA*, P 300 = V b [2012], p. 1700.

<sup>8</sup> *DPhA*, D 61 = II [1994], p. 641-2.

<sup>9</sup> *DPhA*, P 292 = V b [2012], p. 1546-674 (en part. "Proclus de Lycie", p. 1546-1657; "Œuvres transmises par la tradition arabe", p. 1657-74).

<sup>10</sup> *DPhA*, O 15 = IV [2005], p. 768.

<sup>11</sup> *DPhA*, H 106a = (dans les compléments du t. IV) IV [2005], p. 872.

<sup>12</sup> *DPhA*, N 47 = IV [2005], p. 683.

<sup>13</sup> *DPhA*, P 209 = V b [2012], p. 1076-96.

<sup>14</sup> *DPhA*, N 28 = IV [2005], p. 662.

<sup>15</sup> Pour une description de l'état de la cité à cette époque, voir H. Thompson, "Athenian Twilight. A.D. 267-600", *Journal of Roman Studies* 49 (1959), p. 62-3; A. Frantz, *The Athenian Agora*, t. XIV: *Late Antiquity: A.D. 267-700*, American School of Classical Studies at Athens, Princeton 1988, p. 3-5; J.M. Camp, *The Athenian Agora. Excavations in the Hearth of Classical Athens*, American School of Classical Studies at Athens, London 1986, p. 223-38. Mais on a récemment remis en cause l'importance que les archéologues américains avaient accordée au sac des Hérules dans l'histoire d'Athènes et on a proposé de voir dans l'enceinte intérieure une entreprise antérieure à ces événements. Voir M. Di Branco, *La città dei filosofi. Storia di Atene da Marco Aurelio a Giustiniano, con un'appendice su "Atene immaginaria" nella letteratura bizantina*, Olschki, Firenze 2006 (Civiltà veneziana - Studi, 51), p. 63-77. Voir également P. Castrén, "General aspects of life in Post-Herulian Athens", dans P. Castrén (éd.), *Post-Herulian Athens*, The Finnish Institute at Athens, Helsinki 1994 (Papers and monographs of the Finnish Institute at Athens, 1), p. 1-14.

<sup>16</sup> La présente contribution tente d'éclairer par une approche prosopographique la préhistoire de l'école néoplatonicienne d'Athènes en enrichissant la documentation déjà exploitée et interprétée par plusieurs spécialistes, dont Alain Segonds et les nombreux collègues et amis dont il savait susciter la curiosité et l'enthousiasme. Le rôle de Priscus et de Jamblique d'Apamée a déjà été mis en lumière par H.D. Saffrey et L.G. Westerink dans l'Introduction du premier tome de leur édition de la *Théologie platonicienne* de Proclus, puis par d'autres savants. La présente enquête met à profit le matériel accumulé pendant de nombreuses années pour la rédaction des notices du *DPhA* et peut servir à illustrer les liens qui unissent toutes ces figures dispersées.

### Le témoignage de l'Empereur Julien

Le silence de nos sources n'implique pas nécessairement que toute vie philosophique ait disparu d'Athènes à l'époque. C'est ce que montre un témoignage important de l'empereur Julien.<sup>17</sup> Dans un texte riche en sous-entendus, que l'on peut dater de l'hiver 356/7, où il compare le rôle providentiel joué par la philosophie en Grèce à celui du Nil qui empêche, selon les mythes égyptiens, que l'univers entier soit consumé par le feu lors de certaines conjonctions astrales fatidiques, Julien évoque l'état de la Grèce à son époque:

La philosophie n'a pas totalement disparu de la Grèce; elle n'a point abandonné Athènes, ni Sparte, ni Corinthe, et, eu égard à ces sources (de sagesse), Argos n'est point du tout 'altérée'. En effet, beaucoup de ces sources jaillissent dans la ville même et beaucoup devant elle, du côté de l'antique Masès [ancien port de l'Argolide]. Pirène [fontaine de l'Acrocorinthe] elle-même se trouve à Sicyone et non à Corinthe; et Athènes, dont le sol même produit un grand nombre de fontaines et de courants d'eau pure, en voit affluer et se répandre du dehors qui valent bien ceux de l'intérieur. Dans la cité, on les aime et les chérit, parce qu'on désire gagner la seule richesse digne d'envie (trad. J. Bidez).<sup>18</sup>

Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, Julien avait donc été témoin d'un enseignement philosophique en plusieurs villes de Grèce: pas seulement à Athènes où s'illustraient des maîtres athéniens et non athéniens (les fontaines qui se répandent du dehors), mais aussi à Sparte, à Corinthe, à Argos (dans la ville et du côté du port de Masès) et à Sicyone (où enseignait peut-être un philosophe originaire de Corinthe: la source Pirène n'est pas à Corinthe, mais à Sicyone). Si cette survivance de la philosophie dans un désert intellectuel comparable à celui que serait l'Égypte sans le Nil est si remarquable, c'est sans doute parce que pour l'ensemble de l'Empire on ne trouvait pas autant de sites préservant l'ancienne tradition.

Thémistius connaissait lui aussi un philosophe de Sicyone.<sup>19</sup> Évoquant des écrits de jeunesse où il avait consigné pour son propre usage la pensée d'Aristote telle que "ses pères" (il était fils, petit-fils et gendre de philosophes) lui avaient appris à l'extraire du texte difficile du Stagirite, Thémistius raconte que, bien malgré lui, ces textes se mirent un jour à circuler et qu'il s'en retrouva des copies à Sicyone, où ils tombèrent entre les mains d'un philosophe païen exigeant, honnête, dépourvu de toute jalousie. Disciple du "vieillard de Chalcis" (il s'agit manifestement de Jamblique)<sup>20</sup>, il avait préféré suivre non pas "le nouveau chant", mais "l'antique chant ancestral de l'Académie et du

<sup>17</sup> *DPhA*, I 46 = III [2000], p. 961-78.

<sup>18</sup> Iulian., ΕΙΣ ΕΥΣΕΒΙΑΝ = *Disc.* II [III], t. I/1, § 12.44-54, p. 92-3 Bidez: Οὐκ οὖν οὐδὲ ἐξ Ἑλλήνων παντελῶς οἴχεται φιλοσοφία, οὐδὲ ἐπέλιπε τὰς Ἀθήνας οὐδὲ τὴν Σπάρτην οὐδὲ τὴν Κόρινθον· ἤμισα δὲ ἐστὶ <τούτων> τῶν πηγῶν ἔκητι τὸ Ἄργος πολυδίψιον· πολλαὶ μὲν γὰρ ἐν αὐτῷ τῷ ἄστει, πολλαὶ δὲ καὶ πρὸ τοῦ ἄστεος περὶ τὸν παλαιὸν ἐκεῖνον Μάσητα· τὴν Πειρήνην δὲ αὐτὴν ὁ Σικυῶν ἔχει καὶ οὐχ ἡ Κόρινθος· τῶν Ἀθηῶν δὲ πολλὰ μὲν καὶ καθαρὰ καὶ ἐπιχώρια τὰ νάματα, πολλὰ δὲ ἐξῶθεν ἐπιρρεῖ καὶ ἐπιφέρεται τίμια τῶν ἔνδον οὐ μεῖον· οἱ δὲ ἀγαπῶσι καὶ στέργουσι, πλουτεῖν ἐθέλοντες οὐ μόνου σχεδὸν ὁ πλοῦτος ζηλωτόν. Le passage est cité et commenté par H.D. Saffrey - L.G. Westerink dans leur édition de Proclus, *Théologie Platonicienne*, Les Belles Lettres, Paris 1968, t. I, p. XL-XLI (abrégé par la suite en Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*).

<sup>19</sup> Them., *Or.* XXIII ΣΟΦΙΣΤΗΣ, 294 d - 296 a, t. II, p. 89.21-91.10 Downey - Norman. Sur ce témoignage, voir J. Vanderspoel, "Themistius and a Philosopher at Sicyon", *Historia* 36 (1987), p. 383-4.

<sup>20</sup> *DPhA*, I 3 = III [2000], p. 824-36.

Lycée”.<sup>21</sup> Comme Axiothéa d’Arcadie<sup>22</sup> que la lecture de la *République* de Platon avait amenée à Athènes où elle avait suivi sous un déguisement masculin l’enseignement de Platon, comme le paysan de Corinthe qui, à la lecture du *Gorgias*, avait de même pris la route d’Athènes, ou enfin comme Zénon de Citium qui avait fait voile de la Phénicie vers la Stoa Poikilè après avoir lu l’*Apologie de Socrate*, ce philosophe avait dirigé la classe entière de ses élèves vers le Bosphore (à Constantinople où enseignait Thémistius). Devant les hésitations des jeunes gens, il les envoya demander au Dieu (Apollon à Delphes) s’il connaissait quelqu’un de meilleur. En toute modestie, Thémistius rapporte qu’ils obtinrent la même réponse que celle qui avait été donnée à propos de Socrate: nul n’était plus sage que lui.

On a par le passé identifié le philosophe de Thémistius avec Celsus d’Antioche.<sup>23</sup> Mais cet ami et élève de Libanius (à Nicomédie avant 348) étudia la rhétorique à Athènes, où il connut le futur empereur Julien, et la philosophie à Sicyone.<sup>24</sup> J. Vanderspoel<sup>25</sup> a montré qu’il n’y enseigna pas la philosophie et qu’il était plus probablement un des élèves de ce philosophe anonyme de Sicyone dont parle Thémistius. Il enseigna en fait la rhétorique latine à Antioche et se vit confier par Julien des fonctions importantes.<sup>26</sup>

Selon Vanderspoel, le philosophe de Sicyone était plutôt Hiérios.<sup>27</sup> Hiérios n’est pas rattaché explicitement à Sicyone, mais ce philosophe et son frère, le philosophe Diogène,<sup>28</sup> étaient les oncles d’Aristophane de Corinthe, fils de Ménandre de Corinthe et de la sœur des deux philosophes.<sup>29</sup> On a vu que Julien faisait allusion à un philosophe originaire de Corinthe et enseignant dans la cité voisine de Sicyone. On connaît par ailleurs un Hiérios,<sup>30</sup> auditeur de Jamblique et maître de Maxime (d’Éphèse).<sup>31</sup> Sur un problème de logique où, face à Boéthos de Sidon,<sup>32</sup> Porphyre, Jamblique et Maxime, Thémistius avait pris parti pour les vues d’Aristote, il est possible, selon Vanderspoel, que ce Hiérios ait rejoint le point de vue de Thémistius.<sup>33</sup> Si l’on identifie les deux homonymes, on obtient un bon candidat correspondant au philosophe de Thémistius.<sup>34</sup>

<sup>21</sup> Selon Vanderspoel, “A Philosopher at Sicyon”, en opposition à l’Académie et au Lycée, le “chant nouveau” (τὴν νέαν ᾠδὴν) ne ferait pas allusion au christianisme (comme l’envisageait Reiske), mais aux tendances théurgiques de la philosophie de Jamblique.

<sup>22</sup> *DPhA*, A 517 = I [1989], p. 690-1.

<sup>23</sup> *DPhA*, C 72 = II [1994], p. 257.

<sup>24</sup> Liban., *Epist.* 86, t. X, p. 87-8 Förster.

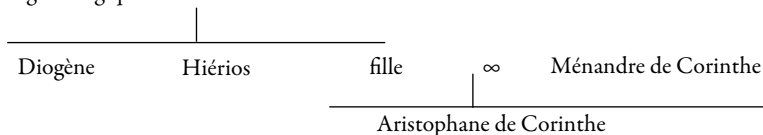
<sup>25</sup> Vanderspoel, “A Philosopher at Sicyon”, p. 383-4.

<sup>26</sup> L’amitié que lui portait Julien est évoquée par Ammien Marcellin, *Rerum gest.*, XXII 9, 13 (voir t. III, p. 120 Fontaine - Frézouls - Berger).

<sup>27</sup> *DPhA*, H 120/121 = III [2000], p. 684.

<sup>28</sup> *DPhA*, 140 B = II [1994], p. 415.

<sup>29</sup> Voici un arbre généalogique de cette famille:



<sup>30</sup> *DPhA*, H 121 = III [2000], p. 684.

<sup>31</sup> *DPhA*, M 63 = IV [2005] p. 313-22; Ammon., *In An. Pr.*, p. 31.16 Wallies (*CAG* VI 6) dit de Maxime (d’Éphèse) qu’il fut ἀκροατῆς Ἱερίου τοῦ Ἰαμβλίχου ἀκροαστοῦ.

<sup>32</sup> *DPhA*, B 48 = II [1994], p. 230.

<sup>33</sup> Voir plus loin n. 71.

<sup>34</sup> Comme Libanius, dans son plaidoyer (daté de 362) en faveur d’Aristophane, évoque les deux oncles philosophes au passé (voir *infra* note 77), ce Hiérios a dû mourir entre 357 (date du témoignage de Julien) et 362.



Dans l'esprit de Thémistius, l'exemple des élèves du philosophe de Sicyone venus étudier à Constantinople illustre la popularité de la nouvelle capitale comme centre de formation philosophique. À cause de la qualité de l'enseignement dispensé par Thémistius, on quitte l'ancienne Grèce et l'Ionie voisine, deux régions où ne manquent pas de grandes écoles de philosophie (διδασκαλεῖα μέγιστα φιλοσοφίας), pour venir fréquenter son école à Constantinople.<sup>35</sup> Ce passage montre donc qu'à l'époque du discours que l'on date des années 359-360, on trouvait en Ionie et en Grèce des écoles sans doute encore plus prestigieuses que celle de Thémistius à Constantinople.

Synésius de Cyrène qui a visité Athènes et ses principaux lieux touristiques à la toute fin du IV<sup>e</sup> siècle, peut-être à l'été 399, apporte un témoignage complémentaire intéressant, mais un peu contradictoire. Selon lui, "à Athènes, la philosophie est bannie, et il ne reste plus qu'à se promener de site en site pour admirer l'Académie, le Lycée et, par Zeus, le Portique Décoré". "La cité d'Athènes était autrefois un foyer de savoir, mais maintenant sa gloire lui vient des fabricants de miel". Il se réjouit que sa visite lui ait fait perdre tout complexe d'infériorité à l'égard de ces philosophes athéniens qui viennent se pavaner et donner des conférences en Égypte "comme des demi-dieux" en se glorifiant d'avoir "constamment sous les yeux l'Académie, le Lycée et le Portique Décoré". En vérité, "ils ne sont absolument pas supérieurs aux simples mortels que nous sommes (en tout cas pas pour l'intelligence des écrits d'Aristote et de Platon!)". Si des philosophes athéniens viennent ainsi en Égypte, c'est donc que la philosophie n'est pas du tout disparue à Athènes. Synésius révèle en fait le fond de sa pensée lorsqu'il déclare qu'"à l'époque qui est la nôtre, c'est l'Égypte qui a reçu les semences d'Hypatie et qui les fait lever". Le jugement de Synésius trahit donc une rivalité entre deux centres d'études philosophiques et probablement deux tendances doctrinales concurrentes.<sup>36</sup>

Ces témoignages de Julien, de Thémistius et de Synésius, malgré leur généralité et les perspectives tendancieuses, montrent que notre sentiment d'un fort ralentissement de l'activité philosophique à Athènes au IV<sup>e</sup> siècle pourrait résulter de l'état lacunaire de notre documentation.

### *Priscus de Thesprotie*

On connaît au moins un philosophe qui devait enseigner à Athènes à l'époque dont parle Julien. Il s'agit de Priscus de Thesprotie,<sup>37</sup> mort vers 396 à plus de 90 ans et donc né dans les premières

<sup>35</sup> Them., *Or.* XXIII, 294 b. Dans la recommandation qu'il adresse aux sénateurs de Constantinople en 355 en faveur de l'inscription du philosophe Thémistius dans leurs rangs, l'empereur Constance rappelle que la nouvelle capitale s'honore de la présence de jeunes gens venus étudier la philosophie et que cette suprématie intellectuelle est maintenant reconnue partout (*Demegoria Constantii* 20-21). À en juger par les idées politiques développées, il semble bien que l'empereur philosophe ou son *speech writer* ait brodé sur un canevas fourni par Thémistius lui-même. Voir la traduction de R.J. Penella, *The Private Orations of Themistius*, translated, annotated, and introduced by R.J. Penella, California U.P., Berkeley 1999 (*The Transformation of the Classical Heritage*, 29), p. 237-41.

<sup>36</sup> Syn., *Epist.* 56 et 136 (trad. Roques). Il y a peut-être également une pointe dirigée contre l'école néoplatonicienne d'Athènes dans la dernière phrase de la lettre 136 de Synésius qui évoque le "couple des savants (sophistes ou sages selon les manuscrits) Plutarquiens, lesquels, pour réunir les jeunes gens dans leurs auditoires, ne comptent pas sur la renommée de leur éloquence, mais sur les pots de miel de l'Hymette!" (ἡ ξυνορίζ τῶν σοφιστῶν [οὐ σοφῶν] τῶν Πλουταρχείων, οὔτινες οὐ τῆ φήμῃ τῶν λόγων ἀγείρουσιν ἐν τοῖς θεάτροις τοὺς νέους, ἀλλὰ τοῖς ἐξ Ἵμηττοῦ στάμνους). Mais l'identité des personnages visés est discutée et l'image de maîtres mettant leur éloquence à profit pour donner des discours à des jeunes gens dans les théâtres ne correspond pas très bien aux activités des scholarques de l'école de Plutarque, telle que la décrit Marinus.

<sup>37</sup> *DPhA*, p. 282, et *RE* 28, *PLRE* I, s.v. "Priscus 5". Le début de la présente étude reprend et développe le contenu de l'article consacré à Priscus dans le *DPhA*. Voir R. Goulet, notice "Priscus de Thesprotie", p. 282 = *DPhA* V b [2012], p. 1528-39. Voir également E. Chrysos, "Ὁ Ἡπειρώτης φιλόσοφος Πρίσκος", *Parnassos* 22 (1980), p. 449-61;

années du IV<sup>e</sup> siècle. Priscus était, selon Eunape de Sardes, *V. Soph.* VII 1, 10, un des principaux disciples du philosophe néoplatonicien Aidésius de Cappadoce<sup>38</sup> à Pergame, avec Maxime d'Éphèse,<sup>39</sup> Chrysanthe de Sardes<sup>40</sup> et Eusèbe de Myndos en Carie.<sup>41</sup> Leur maître Aidésius était de son côté un disciple direct de Jamblique de Chalcis.<sup>42</sup>

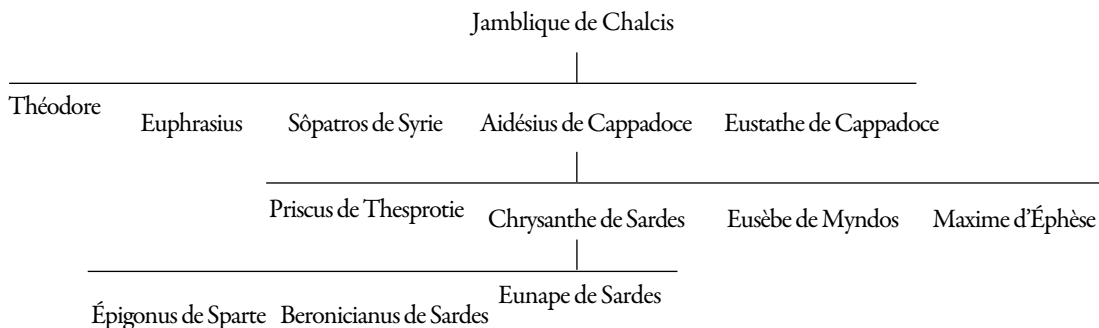


Tableau 1. La diadochè de Jamblique selon Eunape de Sardes.

Eunape présente Priscus comme thesprotien ou molossien (VII 1, 10), ce qui peut correspondre à la cité et à la région. Libanius le rattache à l'Épire (*Orat.* I 123), région à laquelle appartenait effectivement Thesprotie.

Lorsqu'en 351 le futur empereur Julien vint étudier à Pergame dans l'école d'Aidésius, alors déjà très âgé, Maxime était à Éphèse et Priscus avait fait voile vers la Grèce (*V. Soph.* VII 1, 14). Aidésius qui regrettait alors l'absence des deux disciples, confia le jeune Julien à deux autres élèves: Eusèbe de Myndos et Chrysanthe de Sardes. Julien ne put donc pas à l'époque faire la connaissance de Priscus.

---

U. Criscuolo, "Note su Prisco l'Epirota e la scuola di Pergamo", dans G. Cacciatore - M. Martirano - E. Massimilla (éd.), *Filosofia e storia della cultura. Studi in onore di Fulvio Tessitore*, Napoli 1997, t. I, p. 47-61; U. Criscuolo, "Problemi della tradizione neoplatonica fra Giamblico e i suoi eredi", *Rendiconti dell'Accademia di archeologia, lettere e Belle Arti di Napoli* 67 (1997), p. 399-436; O. Seeck, *Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet*, Hinrichs, Leipzig 1906 (Texte und Untersuchungen, Neue Folge 15), p. 246 (abrégé par la suite en *BLZG*); W. Enßlin, art. "Priscus 28", *RE* XXIII 1, 1957, col. 7-8; R.J. Penella, *Greek Philosophers and Sophists in the Fourth century A.D. Studies in Eunapius of Sardis*, Cairns, Leeds 1990 (ARCA, 28), p. 70-1 et *passim*. Voir aussi Eunapio di Sardi, *Vite di filosofi e sofisti*, éd. par M. Civiletti, Bompiani, Milano 2007 (Il Pensiero occidentale), p. 509 n. 438. Priscus n'est pas mentionné dans l'ouvrage de M. Di Branco, *La città dei filosofi* qui s'attache pourtant aux moindres témoignages sur la vie intellectuelle athénienne de l'époque. Priscus est également absent de l'index de l'ouvrage de E.J. Watts, *City and School in Late Antique Athens and Alexandria*, University of California Press, Berkeley 2006 (The Transformation of the Classical Heritage, 41), mais il est mentionné p. 89 n. 52, où le rôle que lui attribuent Saffrey - Westerink dans la vie philosophique athénienne est contesté à cause du fait qu'Eunape ne dit nulle part que ce philosophe s'était établi à Athènes. Mais nous verrons plus loin que le témoignage de Libanius montre que c'est bien à Athènes qu'il fit carrière.

<sup>38</sup> *DPhA*, A 56 = I [1989], p. 75-7.

<sup>39</sup> *DPhA*, M 63 (voir *supra* note 31).

<sup>40</sup> *DPhA*, C 116 = II [1994], p. 320-3.

<sup>41</sup> *DPhA*, E 157 = III [2000], p. 367.

<sup>42</sup> *DPhA*, I 3 (voir *supra* note 20).

*Priscus en Gaule*

La correspondance de Julien nous a conservé trois lettres très intéressantes adressées à Priscus<sup>43</sup> (*Epist.* 11-13 Bidez). Deux d'entre elles (11 et 13) furent écrites depuis la Gaule, où Julien vécut de 355 à 361. On a daté l'ensemble de ces lettres de 357 ou 358, mais les éléments d'une datation précise font défaut et rien ne prouve que les trois lettres aient été rédigées à la même époque.

Dans la première (11 = n° 5 Wright) qui comprenait "un post-scriptum autographe" (Bidez), Julien remercie le philosophe pour ses lettres et l'invite à venir lui rendre visite.

À Priscus. Je relevais à peine d'une très grave et rude maladie grâce à la providence du Sauveur qui observe tout, lorsque vos lettres sont arrivées entre mes mains, le jour même où je prenais mon premier bain. Je les lus le soir déjà, et l'on ne saurait dire combien m'a réconforté le sentiment de ta pure et sincère bienveillance. Puissé-je m'en montrer digne, de façon à ne point déshonorer ton amitié! J'ai donc lu vos lettres sur le champ, quoique j'eusse encore quelque peine à le faire; quant à celles du divin Antoine à Alexandre, je les ai réservées pour le lendemain. Depuis lors jusqu'au moment où je t'écris, six jours se sont écoulés, et ma convalescence progresse normalement grâce à la providence de Dieu. Puisses-tu m'être conservé, *frère très aimable et très affectueux*, par le Dieu qui observe tout; puissé-je te voir, ô mon bien! *Et de sa propre main* — Par mon salut, par le Dieu qui observe tout, j'écris comme je pense. Excellent ami, quand donc pourrai-je te voir et t'embrasser, car maintenant, comme un amant éperdu, je n'ai de plaisir qu'à répéter ton nom (trad. Bidez).<sup>44</sup>

Julien se remettait donc d'une grave maladie.<sup>45</sup> Cette lettre suggère fortement que Julien connaissait déjà bien Priscus: il est probable qu'il l'avait rencontré lors de son séjour de quelques mois à Athènes à l'été 355. Il n'est certes pas dit que Julien étudia alors avec Priscus, mais seule une rencontre préalable suffisamment intime peut expliquer qu'il écrivit au philosophe en l'appelant son 'frère bien-aimé' (*φιλικώτατε ἀδελφέ*, *Epist.* 11; voir aussi *Epist.* 13). Nous verrons dans une autre lettre qu'il se permettra également de saluer son épouse Hippia (*τὴν ἱερὰν Ἰππίαν*) et leurs enfants (*Epist.* 13).<sup>46</sup>

<sup>43</sup> Les lettres sont éditées et traduites par J. Bidez, *L'Empereur Julien, Œuvres complètes*, I 2: *Lettres et fragments*, Les Belles Lettres, Paris 1960<sup>2</sup> (abrégé Bidez, *Lettres*), p. 18-20, et présentées p. 6-7. Voir également M. Caltabiano, *L'Epistolario di Giuliano Imperatore. Saggio storico, traduzione, note e testo in appendice*, D'Auria, Napoli 1991 (KOINΩNIA, 14), p. 146-8 (trad.) et p. 234-7 (comm.).

<sup>44</sup> Iulian., *Epist.* 11 Bidez, t. I/2, p. 18 [= *Epist.* 5 Wright, t. III, p. 15-6]: Πρίσχω. Ἄρτι μοι παυσάμενῳ χαλεπῆς πάνυ καὶ τραχείας νόσου τῆ τοῦ πάντα ἐφορῶντος Σωτῆρος προνοίᾳ, γράμματα εἰς χεῖρας ἦλθεν ὑμέτερα, καθ' ἣν ἡμέραν πρῶτον ἐλουσάμην. Δείλης ἤδη ταῦτα ἀναγνοὺς οὐκ ἂν εἴποις ῥαδίως ὅπως ἐρρωννύμην, αἰσθανόμενος τῆς σῆς ἀκραιφνοῦς καὶ καθαρᾶς εὐνοίας· ἧς εἶθε γενοίμην ἄξιος, ὡς ἂν μὴ κατασχίναμι τὴν σὴν φιλίαν. Τὰς μὲν οὖν ὑμετέρας ἐπιστολάς εὐθέως ἀνέγνω, καίπερ οὐ σφόδρα τοῦτο ποιεῖν δυνάμενος, τὰς δὲ τοῦ θεοειδοῦς Ἀντωνίου πρὸς τὸν Ἀλέξανδρον εἰς τὴν ὑστεραίαν ἐταμειυσάμην. Ἐκεῖθεν ἐβδόμη σοι ταῦτα ἔγραφον ἡμέρα, κατὰ λόγον μοι τῆς ῥώσεως προχωρούσης διὰ τὴν τοῦ θεοῦ προμήθειαν. Σώζοι μοι, ποθεινότατε καὶ φιλικώτατε ἀδελφέ, ὑπὸ τοῦ πάντα ἐφορῶντος θεοῦ· ἴδοιμί σε, ἐμὸν ἀγαθόν. Καὶ ἰδίᾳ χειρὶ — Νῆ τὴν σωτηρίαν τὴν ἐμήν, νῆ τὸν πάντα ἐφορῶντα θεόν, ὡς φρονῶ γέγραφα. Ἀγαθώτατε, πότε σε ἴδω καὶ περιλάβωμαι; νῦν γάρ σου καὶ τοῦνομα καθάπερ οἱ δυσέρωτες φιλῶ.

<sup>45</sup> "The illness to which Julien refers in almost certainly his semi-asphyxiation in Paris described in *Misopogon* 340-342a" (W.C. Wright, *The Works of the Emperor Julian*, III, Harvard U.P., London - Cambridge Mass 1923, p. 15 n. 2 [Loeb Classical Library, 157]). Mais le malaise provoqué par une asphyxie n'est pas vraiment une maladie, et Bidez, *Lettres*, p. 7 n. 1, établit plutôt un rapprochement avec la maladie évoquée dans la lettre 10 à Alypius. Hertlein et Schwarz proposaient comme dédicataire de la lettre 11 Libanius et la dataient de 362.

<sup>46</sup> Crisuolo, "Note su Prisco", p. 52-3, considère pour sa part que Julien, durant son bref séjour à Athènes en 355, n'avait pas connu Priscus ou l'avait peu connu. "L'Epirota, legato al metodo di insegnamento del tipo eusebiano, all'esegesi

On apprend accessoirement que Priscus avait transmis à Julien les lettres “du divin Antoine à Alexandre”.<sup>47</sup> Il est difficile de savoir la nature de ces lettres et l'identité de ces personnages.

La dernière lettre de Julien (13 = n° 1 Wright), qu'il n'est pas utile de citer, annonce ou accompagne l'envoi d'une autorisation à utiliser une voiture de la poste impériale pour venir le rejoindre en Gaule, où Priscus pourra, s'il le veut, “étudier l'Océan”. Julien se déclare prêt à servir “les vrais philosophes” et salue l'épouse de Priscus, “la sainte Hippia” (τὴν ἑραὸν Ἰππίαν) et leurs enfants, nouvelle preuve que les deux hommes se connaissaient bien.

Priscus se rendit effectivement en Gaule et c'est sans doute à lui que pense Libanius (*Or.* XII 55-56), lorsque pour célébrer le quatrième consulat de Julien le 1<sup>er</sup> janvier 363, il raconte l'arrivée auprès de Julien en Gaule, à une date qui reste imprécise, d'un philosophe venu d'Athènes.<sup>48</sup>

Alors que ta gloire grandissait, viennent à toi non pas des danseurs et des mimes munis d'astuces pour faire rire, ni des joueurs de flûte ou de cithare chassant d'utiles discours des dîners, mais un essaim de rhéteurs et *un philosophe venant d'Athènes, beau à voir et au commerce encore plus beau, possédant plus d'intelligence qu'il est possible aux hommes, mais préférant être le meilleur dans les discours que de le paraître*. Cet homme, après avoir loué certaines choses et donné des conseils sur certaines autres, repartit après avoir reçu un présent que toi seul parmi les souverains tu as donné, des vers révélant<sup>49</sup> ce philosophe. Si nous louons Pisistrate pour avoir rassemblé les œuvres composées par un autre (*i.e.* Homère), où placerons-nous l'imitateur d'Homère?<sup>50</sup>

---

di Platone e Aristotele, non destava allora l'interesse del mistico principe”. Voir encore *ibid.*, p. 56 n. 39: “Dall'orazione [de Liban., *Or.* XII 55-56, t. II, p. 29 Förster, que nous citerons plus loin] appare che la prima conoscenza fra Prisco e Giuliano fu proprio in Gallia: il filosofo non ebbe alcun ruolo nella formazione di base del principe”. Mais le discours de Libanius ne suggère aucunement qu'il s'agissait d'une première rencontre. Julien n'aurait pas adressé à un inconnu les paroles si affectueuses de son Post-Scriptum.

<sup>47</sup> Voir la correction proposée par F. Delfim Santos, “Antoninos the Theurgist in Julian, ep. 11”, *Byzantinoslavica. Revue internationale des études byzantines* 57 (1996), p. 16-7: τὰς δὲ τοῦ Θεοειδοῦς Ἀντωνίνου (ainsi ms. Florence, Bibl. Medicea Laurenziana, *plut.* 58, 16) ἀπὸ τῆς Ἀλεξάνδρειας. Il s'agirait de lettres d'Antonin (*DPhA*, A 221 = I [1989], p. 257-8), le fils d'Eustathe de Cappadoce (*DPhA*, E 161 = III [2000], p. 369-78) et de Sosipatra (voir Eunap., *V. Soph.*, VI 9, 14 - 11, 2; p. 35, 24 - 40, 19 Giangrande). Caltabiano, *L'Epistolario di Giuliano Imperatore*, p. 235, adopte plutôt une correction proposée par B.A. Van Groningen, “Notes critiques sur quelques lettres de Julien”, *Vigiliae Christianae* 14 (1960), p. 48, qui lit Ἀριστοτέλους à la place d'Ἀντωνίου. Ces deux corrections soulèvent autant de problèmes qu'elles en résolvent et le passage reste obscur, peut-être volontairement. Criscuolo, “Note su Prisco”, p. 53 n. 30, envisage encore une autre solution: “ritengo con J. Bouffartigue, *L'Empereur Julien et la culture de son temps*, Paris, 1992, p. 97, che vada scritto, con i codici C e L, Ἀντωνίου [=Marco Aurelio, παράδειγμα di Giuliano] e che l'Alessandro sia Alessandro di Seleucia [*DPhA*, A 221]”.

<sup>48</sup> Contre les doutes d'É. Évrard, “Le maître de Plutarque d'Athènes et les origines du néoplatonisme athénien”, *Antiquité Classique* 29 (1960), p. 108-33 et p. 391-406, notamment p. 113 et p. 115, R. J. Penella, *Philosophers and Sophists*, p. 68 n. 71, maintient l'identification de ce philosophe anonyme, qualifié de ‘beau’ (καλὸς μὲν ἰδεῖν), avec Priscus. C'est en effet un qualificatif que donnent à Priscus à la fois Eunape (*V. Soph.*, VIII 1, 2, p. 56, 25 Giangrande: κάλλιστος δὲ ὢν) et Liban., *Epist.* 760.2, t. X, p. 686.7 Förster et *Epist.* 1426.1, t. XI, p. 464.18 Förster (Πρίσκος ὁ καλός).

<sup>49</sup> Förster proposait en note de lire ὑμνοῦντα (‘célébrant’) au lieu de μνηνόντα. F. Schemmel, “Die Schulzeit des Kaisers Julian”, *Philologus* 82 (1927), p. 463, retient cette correction. Tout en conservant μνηνόντα, A.F. Norman (éd.), *Libanius, Autobiography and Selected Letters*, Harvard U.P., Cambridge Mass. 1992 (Loeb Classical Library, 478) I, p. 71, traduit “a poem in his honour”.

<sup>50</sup> Liban., *Or.* XII 55-56, t. II, p. 29.6-17 Förster: Ἀφικνοῦνται δὲ σοι τῆς δόξης αἰρομένης οὐκ ὀρχησται καὶ μῦμοι γέλωτος ἀφορμὰς κομίζοντες οὐδ' αὐληταὶ καὶ καθαροὶ δειπῶν χρησίμους ἐξελαύνοντες λόγους, ἀλλὰ σμήνη τε ῥητόρων καὶ φιλόσοφος Ἀθήνηθεν, καλὸς μὲν ἰδεῖν, καλλίων δὲ χρῆσασθαι, πλεῖστον μὲν ἀνθρώπων ἔχων νοῦν, ἐν δὲ λόγοις ἄριστος εἶναι μᾶλλον ἢ δόξει βουληθείς. (56.) “Ὅς τὰ μὲν ἐπαινέσας, περὶ δὲ τῶν συμβουλευσάμενος ἀπηλλάττετο δῶρον λαβών, ὁ μόνος βασιλέων δέδωκας, ἔπη τὸν ἄνδρα μνηνόντα. Εἰ δὲ Πεισίστρατον ἐπαινοῦμεν ὑπὲρ τῆς τῶν ἐτέρω πεποιτημένων συλλογῆς, ποῦ θήσομεν τὸν Ὀμήρου μιμητήν;

## La Lettre 12 de Julien à Priscus

Mais c'est la deuxième lettre de Julien à Priscus (12 Bidez = n° 2 Wright) qui est la plus riche de renseignements. Cette lettre, absente de l'édition de Hertlein, a été découverte et publiée par Papadopoulos-Kerameus en 1887.<sup>51</sup> Contrairement aux deux autres lettres, aucun détail ne permet de la dater du séjour de Julien en Gaule.

Si vraiment ta bonté songe à *venir me rejoindre*, c'est maintenant le moment, avec l'aide des dieux, de prendre une décision et de faire diligence, car, un peu plus tard, il se peut que moi aussi je manque de loisir. *Cherche pour moi tout ce que Jamblique a écrit sur mon homonyme. Seul, tu le peux, car le gendre de ta sœur en a une copie soigneusement révisée.* Si je ne me trompe pas, un signe merveilleux se produit pour moi au moment où j'écris ces mots.

Je t'en supplie, ne laisse pas les partisans de Théodore te rebattre les oreilles en répétant que *Jamblique* fut un ambitieux, lui, *le maître vraiment divin, au troisième rang après Pythagore et Platon.* Et s'il y a de l'outrecuidance à manifester son opinion devant toi avec les transports d'un enthousiaste, tu trouveras dans cette exaltation même une raison de m'excuser. Pour ma part, *je raffole de Jamblique en philosophie et de mon homonyme en théosophie* et, pour parler à la manière d'Apollodore, auprès de ceux-là, à mes yeux, les autres ne comptent pas.

Quant aux résumés d'Aristote que tu as composés, tout ce que je veux en dire, c'est que je suis devenu ton disciple, sans avoir le droit de porter ce titre. Le Tyrien, dans beaucoup de livres, n'a fait entrer que quelques éléments de la logique; toi, au contraire, au moyen d'un seul livre, en matière de philosophie aristotélicienne, tu as fait de moi peut-être un 'bacchant', et point un simple 'narthécophore'. Veux-tu savoir si je dis vrai? viens me trouver, et tout ce que j'ai fait l'hiver dernier dans mes moments perdus te convaincra (trad. Bidez modifiée).<sup>52</sup>

Dans cette lettre qui répond à l'annonce par Priscus de sa venue prochaine, Julien prie son correspondant de rechercher et de lui apporter tout ce que Jamblique a écrit sur (son) "homonyme". Pour comprendre de quels philosophes il est question, il faut se reporter quelques lignes plus bas, où Julien dit qu'il "raffole de Jamblique en philosophie et de (son) homonyme en théosophie". Cet homonyme est probablement Julien le Théurge<sup>53</sup> et l'ouvrage de Jamblique un

<sup>51</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, "Neue Briefe von Julianus Apostata", *Rheinisches Museum für Philologie* 42 (1887), p. 15-27 (lettre 4, p. 25).

<sup>52</sup> Iulian., *Epist.* 12 Bidez t. I/2, p. 18-20 [= 2 Wright, t. III, p. 2-7]: Πρίσκω. Περὶ τοῦ τὴν σὴν ἀγαθότητα πρὸς με ἤκειν, εἴπερ διανοῆ, νῦν σὺν τοῖς θεοῖς βούλευσαι καὶ προθυμήθητι. τυχὸν γὰρ ὀλίγον ὕστερον οὐδὲ ἐγὼ σχολὴν ἄγω. Τὰ Ἰαμβλίχου πάντα μοι τὰ εἰς τὸν ὁμώνυμον ζήτηι· δύνασαι δὲ μόνος· ἔχει γὰρ ὁ τῆς σῆς ἀδελφῆς γαμβρὸς εὐδιόρθωτα. Εἰ δὲ μὴ σφάλλομαι, καὶ σημεῖόν τί μοι, ἦνίκα τοῦτο τὸ μέρος ἔγραψον, ἐγένετο θαυμάσιον. Ἰκετεύω σε, μὴ διαθρῦλλεῖτωσαν οἱ Θεοδώριοι καὶ τὰς σὰς ἀκοάς ὅτι ἄρα φιλότιμος ὁ θεῖος ἀληθῶς καὶ μετὰ Πυθαγόραν καὶ Πλάτωνα τρίτος Ἰάμβλιχος· εἰ δὲ τολμηρὸν πρὸς σε τὴν αὐτοῦ διάνοιαν φανεράν ποιεῖν, ὡς ἔπεται τοῖς ἐνθουσιῶσιν, οὐ παράλογος ἡ συγγνώμη· καὶ αὐτὸς δὲ περὶ μὲν Ἰάμβλιχον ἐν φιλοσοφίᾳ, περὶ δὲ τὸν ὁμώνυμον ἐν θεοσοφίᾳ μέμηνα, καὶ νομίζω τοὺς ἄλλους, κατὰ τὸν Ἀπολλόδωρον, μηθὲν εἶναι πρὸς τούτους. Ὑπὲρ δὲ τῶν Ἀριστοτέλους συναγωγῶν ἅς ἐποιήσω, τοσοῦτόν σοι λέγω· πεποιήκας με ψευδεπίγραφον εἶναι σοῦ μαθητήν. Ὁ μὲν γὰρ Τύριος [Μάξιμος] εἰς βιβλία [μὲν] πλείονα τῆς λογικῆς ὀλίγα † δεῦν εἶπε †, σὺ δὲ με δι' ἐνὸς βιβλίου τῆς Ἀριστοτελικῆς φιλοσοφίας ἐποίησας ἴσως δὴ καὶ βάκχον, ἀλλ' οὐ τι ναρθηκοφόρον. Εἰ δὲ ἀληθῆ λέγω, παραγενομένη σοι πολλὰ πάνυ τοῦ πέρυσι χειμῶνος ἐξελέγξει πάρεργα.

<sup>53</sup> *DPhA*, I 48 = III [2000], p. 978-9. C'est en tout cas l'interprétation de Bidez, *Lettres*, et d'Enßlin, "Priscus 28". J. Geffcken, *Kaiser Julianus*, T. Weicher, Leipzig 1914 (Das Erbe der Alten, 8), p. 145, et Wright, *The Works of the Emperor Julian*, ont compris que Julien souhaitait recevoir ce que Jamblique II, dont nous parlerons plus loin, avait écrit sur son propre homonyme, c'est-à-dire Jamblique de Chalcis. Mais dans le second passage, τὸν ὁμώνυμον ne peut désigner

commentaire des *Oracles chaldaïques*.<sup>54</sup> Selon Julien, *le gendre de la sœur de Priscus* – on ignore le nom qu’il portait – en avait une copie soigneusement révisée (εὐδιόρθωτα). Il s’agissait certainement de documents exceptionnels et difficilement accessibles, puisque Julien précise que seul Priscus est en mesure de lui procurer ces ouvrages (δύνασαι δὲ μόνος). Où était alors Julien? Où était Priscus? Par quelles voies ce gendre mystérieux – qui pouvait difficilement ne pas être un philosophe et un philosophe païen – avait-il eu en mains ce précieux commentaire de Jamblique et comment Julien en avait-il eu connaissance?

Dans cette *Lettre 12*, Julien invite également Priscus à ne pas croire les *Théodoréens* – on pense à des disciples de Théodore (d’Asiné)<sup>55</sup> –, lorsqu’ils présentent Jamblique, “le maître vraiment divin, le troisième après Pythagore et Platon”, comme un ambitieux: “pour ma part, écrit-il, je raffole<sup>56</sup> de Jamblique (de Chalcis) en philosophie et de (mon) homonyme (c’est-à-dire Julien le Théurge) en théosophie et, pour parler à la manière d’Apollodore<sup>57</sup> (voir Plat., *Symp.* 173 D), auprès de ceux-là, à mes yeux, les autres ne comptent pas”.

Selon Eunape,<sup>58</sup> deux disciples de Jamblique de Chalcis étaient originaires de Grèce: Théodore et Euphrasius.<sup>59</sup> Comme Asiné était en Messénie, on identifie généralement ce Théodore à Théodore d’Asiné, un philosophe souvent cité par Proclus. Dans sa *Vie d’Isidore*, Damascius présentait Théodore d’Asiné plutôt comme un disciple de Porphyre.<sup>60</sup> Le même Damascius, dans son

---

que l’homonyme de Julien. Voir A. Cameron, “Iamblichus at Athens”, *Athenaeum. Studi periodici di letteratura e storia dell’Antichità* 45 (1967), p. 143-53, notamment p. 149 n. 11. Plus récemment J. Vanderspoel, “Correspondence and correspondents of Julius Julianus (?)”, *Byzantion. Revue internationale des études byzantines* 69 (1999), p. 396-478, notamment p. 400 et p. 465, a proposé une tout autre interprétation: Julien souhaiterait recevoir une copie des lettres envoyées par Jamblique de Chalcis à Julius Julianus, le grand-père homonyme de Julien, auteur, selon cet historien, des lettres du Pseudo-Julien, notamment de celles qui sont adressées à Jamblique. Mais alors, Julien n’aurait pas parlé de son homonyme, mais bien de son grand-père et la suite du texte montre bien que, par rapport à la philosophie de Jamblique, cet homonyme se distingue par ce qu’il a écrit dans le domaine de la “théosophie”. Julien ne pense manifestement pas à un corpus épistolaire privé.

<sup>54</sup> Un commentaire en au moins 28 livres des *Oracles chaldaïques* par Jamblique, peut-être intitulé *Théologie chaldaïque*, est attesté par Dam., *De Principiis* I, p. 86.5 Ruelle (voir L.G. Westerink - J. Combès [éd.], *Damascius. Traité des premiers principes*, t. II, Les Belles Lettres, Paris 1989, p. 1.7-8): ὁ μέγας Ἰάμβλιχος ἐν τῷ ὀγδῶ καὶ εἰκοστῷ (κη΄) βιβλίῳ τῆς χαλδαϊκῆς τελευτάτης θεολογίας, Marin., *Proclus*, § 26.17-18 Saffrey - Segonds - Luna (Πορφυρίου καὶ Ἰαμβλίχου... εἰς τὰ Λόγια), et Johan. Lyd., *De Mensibus* IV § 159.10, p. 175 Wuensch (ὁ Ἰάμβλιχος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν Χαλδαϊκῶν). Ce titre apparaît également chez Damascius, t. II, p. 104.26 Westerink - Combès (ἐν τοῖς Χαλδαϊκοῖς), où est cité le fr. 1 des Places. Voir J. Dillon, notice “Iamblichos de Chalcis”, *DPhA*, I 3 (voir *supra* note 20), en part. p. 833.

<sup>55</sup> Il s’agit du témoignage 4 dans W. Deuse, *Theodoros von Asine. Sammlung der Testimonien und Kommentar*, Steiner, Wiesbaden 1973 (Palingenesia, 6); H.D. Saffrey, “Le ‘Philosophe de Rhodes’ est-il Théodore d’Asiné? Sur un point obscur de l’histoire de l’exégèse néoplatonicienne du *Parménide*”, dans H.D. Saffrey, *Le néoplatonisme après Plotin*, t. II, Vrin, Paris 2000 (Histoire des doctrines de l’Antiquité classique, 24), p. 101-17, et H.D. Saffrey, “Encore Théodore d’Asiné sur le *Parménide*”, dans Saffrey, *Le néoplatonisme après Plotin*, p. 119-24, propose de retrouver Théodore d’Asiné sous la désignation “le philosophe de Rhodes” que l’on trouve ailleurs chez Proclus.

<sup>56</sup> Penella, *Philosophers and Sophists*, p. 67, comprend que Julien prête un tel intérêt à Priscus: “You too are madly devoted to Iamblichus in philosophy and to my namesake in theosophy”. Il suit ici le texte édité par Wright, *The Works of the Emperor Julian* (μέμνηνας). Les mss ont en fait μενοινᾶ, corrigé par Papadopoulos-Kerameus en μενοινᾶ<> et par Bidez, *Lettres*, en μέμνηνα, texte que suit également Caltabiano.

<sup>57</sup> *DPhA*, A 249 I [2989], p. 275-6. (Voir Aelian., *Hist. var.* I 16).

<sup>58</sup> Eunap., *V. Soph.*, V 1, 5, p. 11, 15 Giangrande = test. 3 Deuse, considéré comme douteux.

<sup>59</sup> *DPhA*, E 131 = III [2000], p. 337. G. Fowden, “The Pagan Holy Man in Late Antique Society”, *The Journal of Hellenic Studies* 102 (1982), p. 33-59, notamment p. 44 n. 92, a proposé de l’identifier au philosophe anonyme de Sicyone mentionné par Them., *Or.* XXIII ΣΟΦΙΣΤΗΣ, 295 b, t. II, p. 90.10 Downey - Norman. Rien n’appuie une telle identification.

<sup>60</sup> Dam., *V. Isidori*, Epitoma Photiana 166, p. 230.1-2 Zintzen (= test. 1 Deuse): οὐ γὰρ ἐπιτιδόναι ῥαδίως, οὐδὲ τῆν αὖξεσθαι κατὰ πῆχυν, ὥσπερ Θεόδωρος ὁ Ἀσινάτος ἠϋξήθη ὑπὸ τῷ Πορφυρίῳ. Voir P. Athanassiadi, *Damascius. The*

commentaire sur le *Philèbe* (§ 3), rapportait l'opinion d'un disciple de Théodore d'Asiné, un certain Peisitheos,<sup>61</sup> qui soutenait que le dialogue concernait l'intellect, tout comme le *Parménide* traitait du Bien.<sup>62</sup> Selon Proclus,<sup>63</sup> qui semble tenir son information d'un certain "Antonin,<sup>64</sup> disciple d'Ammonius",<sup>65</sup> Théodore d'Asiné aurait suivi Porphyre sur un point d'exégèse: "Ainsi parle Théodore d'Asiné, ayant trouvé cette opinion chez Porphyre comme venant de la Perse: c'est du moins ce que rapporte Antoninus le disciple d'Ammonius". Dans le tableau succinct qu'il donne des générations de philosophes entre Plotin et son maître Syrianus, Proclus range Théodore à côté de Jamblique, après la génération d'Amélius et de Plotin.<sup>66</sup> Si Théodore fut l'élève de Jamblique, il adopta sur certains points des vues contraires à celles de son maître et Proclus connaissait un ouvrage de Jamblique, intitulé *Réfutation d'Amélius et aussi de Numénius*, qui réfutait Théodore.<sup>67</sup>

Puisque Priscus est alors confronté à des *Théodoréens* critiques de Jamblique, on peut penser qu'il vit dans un centre intellectuel suffisamment important pour que des courants philosophiques voisins mais distincts, pareillement issus de la tradition de Jamblique, soient en concurrence. On pense à Athènes plutôt qu'à toute autre ville. Mais, les Théodoréens sont des disciples de Théodore et ce dernier, s'il fut l'élève de Porphyre, mort vers 305, a dû naître au plus tard vers 280 et il était probablement mort à l'époque où écrivait Julien. Il est possible qu'il ait enseigné à Athènes, mais il n'a sans doute pas enseigné à Plutarque d'Athènes, mort en 430, qui a dû naître dans la décennie 350-360.<sup>68</sup> Si Plutarque a partiellement adopté les vues de Théodore sur les hypothèses du *Parménide*,<sup>69</sup> ce n'est sans doute pas parce qu'il fut son élève: il a pu connaître des Théodoréens, lire des commentaires ou recevoir cette tradition d'un intermédiaire, par exemple son grand-père qui s'appelait Nestorios (comme aussi son père<sup>70</sup>) et qui, sans être nécessairement philosophe, est cité dans les commentaires de Proclus.<sup>71</sup>

On apprend également grâce à cette lettre que Julien avait lu avec profit des résumés d'Aristote (*Ἀριστοτέλους συναγωγὰί*), en un seul livre (*δι' ἐνός βιβλίου*), composés par Priscus, et qu'il trouvait ce livre plus précieux que tous les ouvrages logiques du 'Tyrien', c'est-à-dire Porphyre de Tyr.<sup>72</sup>

---

*Philosophical History*, Athènes 1999, p. 264-5 (n° 110): "For it was not possible to make easy progress nor to advance by inch, as Theodore of Asine advanced under Porphyry".

<sup>61</sup> *DPhA*, P 74 = V b [2012], p. 196-7.

<sup>62</sup> Voir l'édition récente de Damascius, *Commentaire sur le Philèbe de Platon*, éd. G. Van Riel, Les Belles Lettres, Paris 2008, § 3, li. 1-4 (= test. 43 Deuse): "Ὅτι περὶ νοῦ ἐστὶν ὁ διάλογος, ὡς Πεισιθέος ἄξιότ', ὁ Θεόδωρος τοῦ Ἀσιναίου ἐταῦρος· ὡς περὶ τὰ γὰρ τοῦ, φησὶν, ὁ Παρμενίδης.

<sup>63</sup> Procl., *In Tim.*, t. II, p. 154.7-9 Diehl (= test. 19 Deuse): οὕτω γὰρ ὁ Ἀσινάϊος λέγει Θεόδωρος, εὐρὼν παρὰ τῷ Πορφυρίῳ τὴν δόξαν ὡς ἐκ Περισίδος ἤκουσαν· ταῦτα γοῦν Ἀντωνῖνον ἱστοροῦσαι τὸν Ἀμμωνίου μαθητὴν.

<sup>64</sup> *DPhA*, A 220 = I [1989], p. 257.

<sup>65</sup> *DPhA*, A 140 = I [1989], p. 165-8.

<sup>66</sup> Procl., *Théol. Plat.*, I 1, p. 6.26-7.8 Saffrey - Westerink (= test. 2 Deuse).

<sup>67</sup> Procl., *In Tim.*, t. II, p. 277.26-30 Diehl (= test. 6 Deuse). Saffrey, "Le 'Philosophe de Rhodes'", p. 107.

<sup>68</sup> Saffrey, "Le 'Philosophe de Rhodes'", p. 114.

<sup>69</sup> Procl., *In Parm.* VI, coll. 1058.21-1059.3 Cousin (= fr. 62 Taormina, avec le commentaire qu'elle en donne p. 241-9).

<sup>70</sup> *DPhA*, N 27 = IV [2005] p. 662.

<sup>71</sup> Voir H.D. Saffrey, notice "Nestorios", *DPhA*, N 27, IV [2005], p. 661-2.

<sup>72</sup> Ici un copiste a ajouté le nom de Maxime pour préciser cet ethnique indéterminé, mais il ne peut être question ici de Maxime de Tyr. Pour l'établissement du texte, voir aussi J. Bouffartigue, *L'Empereur Julien et la culture de son temps*, Institut d'Études Augustiniennes, Paris 1992 (Série Antiquité, 133), p. 320, qui voudrait associer les noms de Porphyre ("le Tyrien") et de Maxime d'Éphèse. Mais cette reconstitution impliquerait une critique de Maxime d'Éphèse, jugé inférieur à Priscus, que l'on imagine mal sous la plume de Julien. Voir les réserves de Criscuolo, "Note su Prisco", p. 53 n. 31: "se è concepibile una σύγκρισις fra Porfirio e Prisco a danno del primo, è improbabile che Giuliano ritenga il suo καθηγεμών inferiore a Prisco, di cui si professa certamente allievo, ma solo ψευδῆ ἐπίγραφος".

C'est là la seule attestation d'une activité littéraire de Priscus. Julien qui semble avoir écrit durant l'hiver précédent des pages inspirées par la lecture de cet ouvrage, se déclare en conséquence le 'disciple pseudépigraphe' de Priscus (Bidez traduit habilement: "sans avoir le droit de porter ce titre").

Ces travaux d'hiver semblent porter spécifiquement sur les thèmes aristotéliens que Julien vient d'évoquer, puisque, si Priscus vient et en prend connaissance, il verra que Julien est devenu un "bacchant" en matière de "philosophie aristotélicienne" et non un simple "narthécophore".<sup>73</sup>

### *En quelle année la Lettre 12 de Julien a-t-elle été écrite?*

Le caractère privé de cette lettre ne permet pas de lui assigner une date précise.<sup>74</sup> La seule référence de caractère politique qu'elle contienne est l'invitation formulée par Julien pour que Priscus vienne rapidement, l'empereur craignant de n'avoir plus par la suite un tel loisir.

Un détail peut faire douter que la *Lettre 12* ait été écrite à la même époque que les deux autres en Gaule. On y trouve une mention explicite des "dieux", alors que les lettres de cette période et les lettres 11 et 13 en particulier, n'emploient que des désignations abstraites de la divinité,<sup>75</sup> sans doute pour échapper à la censure des espions de Constance. On a voulu expliquer cette allusion ouverte aux "dieux" par le caractère confidentiel de la missive, sans doute communiquée par des serviteurs fidèles, ce qui peut être le cas pour une lettre à Oribase (*Epist.* 14), mais, à considérer l'ensemble des lettres du César en Gaule, on serait porté à penser que la *Lettre 12* ne peut pas être antérieure au *pronunciamento* de Paris (360). Il n'est pas sûr non plus qu'elle puisse convenir à la période antérieure à la mort de Constance (été 361), car Julien prétend avoir évité d'écrire à ses amis "au-delà des Alpes" après son élévation à l'empire, afin de ne pas leur attirer des ennuis (*Lettre 40 à Philippe*).

Une lecture attentive du récit d'Eunape permet d'établir de façon précise la succession chronologique des événements. Après avoir "renversé la tyrannie de Constance" (*V. Soph.* VII 3, 7) grâce à l'aide d'Oribase

<sup>73</sup> Voir Plat., *Phdr.* 69 C-D (ναρθηκοφόροι μὲν πολλοί, βάρχοι δὲ τε παῦροι). Pour des écrits de Julien relatifs à la logique, voir J. Bidez - F. Cumont, *Imp. Caesaris Flavii Claudii Iuliani Epistulae Leges Poematia Fragmenta varia collegerunt et recensuerunt I. Bidez et F. Cumont*, Les Belles Lettres - Oxford U. P., Paris - London 1922 (Nouvelle collection de textes et documents), n° 158, p. 211. Selon la *Souda* I 437, t. III, p. 643 Adler, il aurait écrit un livre *περὶ τῶν τριῶν σχημάτων*. Ammon., *In An. Pr. librum I comm.*, p. 31.11-23 Wallies (*CAG* IV 6), rapporte que selon Aristote les syllogismes de la deuxième et de la troisième figure étaient imparfaits. Boèce, puis à sa suite Porphyre, Jamblique et Maxime "élève de Hiérios, lui-même auditeur de Jamblique", soutinrent au contraire qu'ils étaient parfaits. Thémistius prit parti pour Aristote sur ce point. Ayant à se prononcer sur ce différend, Julien adopta les vues de Maxime (Boèce, Porphyre et Jamblique) contre Thémistius (et Aristote). Ammonius ajoute que déjà Théophraste avait contredit son maître sur ce point. La réaction de Thémistius, consignée dans un *Traité en réponse à Maxime au sujet de la réduction de la deuxième et troisième figure à la première*, est conservée en arabe. Texte arabe dans 'A. Badawī, *Aristū 'inda l-'Arab*, Le Caire 1947 [2<sup>e</sup> éd. Kuwait 1978], traduction dans 'A. Badawī, *La Transmission de la philosophie grecque au monde arabe*, Vrin, Paris 1987<sup>2</sup>, p. 166-80. Pour un commentaire, voir P. Moraux, *Der Aristotelismus bei den Griechen*, t. I, De Gruyter, Berlin 1973, p. 164-70.

<sup>74</sup> Pour dater cette lettre, on pourrait également se demander si l'ouvrage de Jamblique sur Julien le Théurge a laissé des traces dans l'œuvre de l'empereur Julien, ce qui permettrait de situer la lettre à une époque antérieure à la rédaction des ouvrages concernés. Bouffartigue, *L'Empereur Julien*, p. 306-9, retrouve dans le *Discours sur la Mère des Dieux*, écrit durant l'hiver 362, quatre citations des *Oracles chaldaïques*, et l'étude des contextes l'amène à supposer une influence de la *Théologie chaldaïque* de Jamblique, c'est-à-dire le commentaire que souhaite obtenir Julien. Bouffartigue envisage toutefois que l'exégèse de Jamblique sur les *Oracles chaldaïques* ait été médiatisée par Maxime et Priscus.

<sup>75</sup> Voir dans la lettre 11: "la providence du Sauveur qui observe tout", "la providence de Dieu", "le Dieu qui observe tout" (homérisme selon Criscuolo, "Note su Prisco", p. 53 n. 28, qui rappelle *Il.* III 277 et *Od.* XI 109, et cite des passages où la formule désigne Hélios); dans la lettre 13: "ce qu'il plaira à Dieu", "l'auteur et le Sauveur de tous mes biens", "la divine providence". Sur cette pratique de Julien, voir Bidez, *Lettres*, p. 10-11.



de Pergame<sup>76</sup> et d'un certain Évhémère de Libye (*ibid.* VII 3, 8), le nouvel empereur Julien fait venir à sa cour (sans doute à Constantinople) ses anciens maîtres Maxime d'Éphèse et Chrysante de Sardes (*ibid.* VII 3, 9). Maxime se précipite chez l'empereur, tandis que Chrysante, par respect pour les oracles consultés, reste en Lydie (*ibid.* VII 3, 10-14). L'invitation peut être datée de la fin de 361, grâce à la lettre conservée de Julien à Maxime (*Epist.* 26) écrite depuis l'Illyrie sur le chemin qui le ramenait de Gaule à Constantinople. Une fois installé à la cour, au début de 362 vraisemblablement, Maxime demande à l'empereur de faire venir Priscus "de Grèce" et de lancer une nouvelle convocation à Chrysante resté en Lydie (*V. Soph.* VII 4, 3). Priscus accepta l'invitation (*ibid.* VII 4, 7), mais Chrysante ne revint pas sur sa décision et accepta tout au plus d'être nommé grand-prêtre de la Lydie (*ibid.* VII 4, 9; XXIII 2, 7). C'est manifestement à cette invitation relativement bien datée que correspond la *Lettre* 12 de Julien à Priscus. Il faut dès lors la dater de 362. Il est donc probable que la *Lettre* 12 a été écrite à cette époque où Julien s'installait à Constantinople et cherchait à regrouper autour de lui ses amis philosophes. Mais nous reviendrons plus loin sur l'arrière-plan de cette lettre.

### *Priscus à la cour de Julien*

Appelé auprès de Julien, Priscus se montra sensé et 'immuable', malgré toutes les sollicitations des courtisans, et il ne manifesta pas d'insolence comme son collègue Maxime (Eunap., *V. Soph.* VII 4, 7). On le retrouve plus tard en 362 à Antioche et, dans son *Discours autobiographique* (*Or.* I 123), Libanius rapporte que c'est à Priscus qu'il dut de ne pas perdre l'amitié de Julien à une époque où l'empereur était agacé par le manque d'empressement du sophiste à participer aux sacrifices.<sup>77</sup> Comme Libanius et Julien redevinrent bons amis, il faut situer l'épisode au début du séjour de Julien à Antioche (milieu 362).

Mais la présence de Priscus à la cour ne fut pas nécessairement constante tout au long du règne de Julien. On connaît une circonstance où Julien dut attendre plusieurs jours l'arrivée de Priscus. Lorsque Libanius composa son discours en faveur d'Aristophane de Corinthe (*Or.* XIV), neveu, comme nous l'avons vu, de deux philosophes, à l'automne 362, il promit à Julien de le lui faire parvenir par l'entremise du "philosophe Priscus". Au bout de trois jours d'attente l'empereur reçut de Priscus une lettre annonçant qu'il allait tarder encore et il s'en plaignit dans une lettre à Libanius (*Epist.* 96). Libanius lui envoya alors directement le discours sans plus compter sur les compléments d'information qu'aurait pu fournir "le beau Priscus" (Πρίσκος ὁ καλός) à l'empereur (Julian., *Epist.* 96; réponse = Liban., *Epist.* 760.2).

Dans ce discours pour Aristophane, Libanius fait appel au couple des conseillers de Julien, "venus d'Épire et d'Ionie", c'est-à-dire Priscus et Maxime, rappelant que leur témoignage peut se substituer à celui des oncles maintenant disparus d'Aristophane, les philosophes Hiérios<sup>78</sup> et Diogène d'Argos.<sup>79</sup>

Si Hiérios et son frère [Diogène] étaient encore vivants, ne les aurais-tu pas autour de toi, à l'instar de ces deux (conseillers) divins, celui qui vient d'Épire et celui qui vient d'Ionie? Mais quoi? Ne penses-tu pas qu'ils auraient tout fait en paroles et en actions en faveur d'Aristophane? (...) Comment donc ne serait-il pas choquant qu'Alexandre, malgré sa colère contre les Thébains, ait pris pitié, comme tu le sais, de ceux

<sup>76</sup> *DPhA*, O 41 = IV [2005], p. 800-4

<sup>77</sup> Voir Bidez, *Lettres*, p. 110-1.

<sup>78</sup> *DPhA*, H 120 = III [2000], p. 684.

<sup>79</sup> *DPhA*, D 140 B = II [1994], p. 803.

qui étaient des parents de Pindare à cause de l'art musical de Pindare, et que ne profite à Aristophane ni la philosophie de ses oncles, ni celle de tes compagnons, que tu traites à l'égal de tes pères? Car ce que je dis maintenant, considère que Maxime te le dit, que Priscus en formule le conseil. Que si tu ne me crois pas, demande-leur à eux-mêmes. Tu vois à quel point ils désirent que cet homme bénéficie d'une faveur?<sup>80</sup>

Dans une lettre à Priscus (*Epist.* 947) écrite beaucoup plus tard (en 390), Libanius lui rappellera que Julien “faisait grand cas de savoir s'il semblait à Priscus qu'il accomplissait ses devoirs” (μέγα ποιούμενος εἰ Πρίσκῳ δοκοίη τὰ προσήκοντα ποιεῖν).

Un fragment de l'*Histoire* d'Eunape (fr. 25.4 Blockley), conservé par la *Souda* (s.v. Ὑπαίθριον, Y 175, t. IV, p. 647.12-13 Adler), associe Maxime et Priscus comme des intellectuels doués, mais dénués du sens de la politique et des affaires publiques. Maxime et Priscus suivirent ensuite Julien dans sa campagne désastreuse contre les Perses (Eunap., *V. Soph.* VII 4, 9) en 363. Selon Ammien Marcellin XXV 3, 23, ces deux philosophes eurent un entretien “sur la sublimité des âmes” avec l'empereur sur son lit de mort. Le parallélisme avec la mort de Socrate est établi par Libanius (*Or.* VIII 272).

Dans la *Lettre* 1426 à Saloutios, écrite en 363, après la mort de Julien et avant l'arrivée de Jovien à Antioche le 22 octobre 363, Libanius évoque le réconfort que lui a apporté Priscus dans ces circonstances pénibles:

Tu m'as remis sur pied grâce à tes lettres, moi qui étais abattu depuis ce fameux jour qu'il est inutile de t'indiquer mais que tu devines toi-même.<sup>81</sup> C'est ce qu'a bien compris le beau Priscus, qui m'ayant retrouvé [à son retour du front perse] pareil aux poissons expirant sur la rive, entreprenait de me relever grâce à un remède qui ne manque pas de vigueur pour les souffrances de l'âme, mais qui ne produisit pas beaucoup d'effet (chez moi) sur un grand nombre de jours. (2) Mais lorsqu'arriva ta lettre, il dit: “Pense que pour toi il (Julien) est vivant si tu vois en lui un sauveur des nations et un protecteur de ses amis”.<sup>82</sup>

Après la mort de l'empereur, Maxime et Priscus continuèrent à être honorés par Jovien, mais tombèrent en disgrâce sous les nouveaux empereurs Valentinien et Valens<sup>83</sup> et furent arrêtés (Eunap., *V. Soph.* VII 4, 10-12).<sup>84</sup> Sur les mauvais rapports entre Valentinien et les amis de Julien, nous disposons du témoignage de Zosime:

<sup>80</sup> Liban., *Or.* XIV 32 et 34, t. II, p. 99.9-13; 99.21 - 100.6 Förster: Ἰέριον δὲ καὶ τὸν ἀδελφὸν ἄρ'εἰ ζῶντες ἐτύγχανον, οὐκ ἂν εἶχεσθε περὶ σεαυτὸν, ὥσπερ τῷ δαιμονίῳ τῷδε, τὸν τε ἀπὸ τῆς Ἠπειροῦ καὶ τὸν ἐκ τῆς Ἰωνίας; Τί δ'; Ἐκείνους οὐκ ἂν οἶε πάνθ' ὑπὲρ Ἀριστοφάνους εἰπεῖν τε καὶ πρᾶξαι; (...) Πῶς οὖν οὐ δεινόν, εἰ Ἀλέξανδρος, καὶ ταῦτα Θηβαίοις ὀργιζόμενος, ὡς οἶσθα, τοὺς Πινδάρῳ κατὰ γένος προσήκοντας ἠδέσθη διὰ τὴν Πινδάρου μουσικὴν, Ἀριστοφάνη δὲ μηδὲν ὀνήσει μήτε τῶν θεῶν ἢ φιλοσοφία μήτε τῶν σοῦ συνόντων, οἷς ἴσα καὶ γονεῦσι προσφέρει; Ταυτὶ γὰρ ἂ νῦν λέγω, Μάξιμον νόμιζε λέγειν, Πρίσκον παραινεῖν. Εἰ δὲ ἀπιστεῖς, ἐρώτησον αὐτούς. Ὅρᾳς, ὡς ἐπιθυμοῦσι τυχεῖν τινος ἀγαθοῦ τὸν ἄνθρωπον;

<sup>81</sup> C'est-à-dire lorsque la nouvelle de la mort de Julien est arrivée à Antioche.

<sup>82</sup> Liban., *Epist.* 1426.1-2, t. XI, p. 464.16-21 Förster: Σαλουτίῳ. Ἀνεκτήσω με τοῖς γράμμασι κείμενον ἀπ' ἐκείνης τῆς ἡμέρας, ἣν οὐκ ἂν σε δέοι διδάσκειν, ἀλλ' αὐτὸς εἰκάξεις. Ἔγνων δὲ τοῦτο καλῶς καὶ Πρίσκος ὁ καλός, ὃς εὐρὼν εἰκότα με τοῖς ἰχθύσι τοῖς ἐπὶ τῆς ἡλόνης λειποψυχοῦσιν ἐπεχειρεῖ μὲν ἀνιστάναί φάρμακα ἔχων ἐπὶ τὰ πάθη τῆς ψυχῆς οὐκ ἀσθενῆ, μικρόν δὲ ἴσχυσεν ἐν πολλαῖς ἡμέραις. (2) Ἐλθούσης δέ σου τῆς ἐπιστολῆς οἴου σοὶ φησι ζῆν ἐκείνον εἰς τοῦτον βλέπων σωτήρα μὲν ἐθνῶν, κηδεμόνα δὲ φίλων.

<sup>83</sup> La proclamation de Valentinien est datée du 25 février 364. Il nomma son frère Valens Auguste le 28 mars 364.

<sup>84</sup> N. Lenski, *Failure of Empire. Valens and the Roman Senate in the Fourth Century A.D.*, Berkeley 2002 (The John Palevsky Imprint in Classical Literature - The Transformation of the Classical Heritage, 34), p. 108: “What we have, then is evidence for a period of political terrorism directed against Julian's friends and former officials. Those who had enjoyed his benefactions, particularly those who shared his cultural and intellectual interests, were made to pay for the rewards they had received with flight, flesh, and above all fines”.

1. Cependant que les deux empereurs se trouvaient à Constantinople, ceux qui intriguèrent contre les familiers de Julien ne laissaient pas de répandre devant le palais des bruits selon lesquels ceux-ci complotaient contre les empereurs et d'exciter la foule déraisonnable à de telles rumeurs; quant aux empereurs qui, pour d'autres motifs aussi, étaient très mal disposés envers les familiers de Julien, il en conçurent alors une haine accrue à leur égard et songèrent à des procès dépourvus de tout fondement.

2. Valentinien gardait un ressentiment tout particulier envers le philosophe Maxime, car il conservait dans sa mémoire une accusation que celui-ci se trouvait avoir formulée contre lui du temps de Julien, et selon laquelle il se serait montré impie envers les lois divines à cause de sa foi chrétienne.<sup>85</sup>

Ammien écrit pour sa part:

Comme l'affirmaient des rumeurs opiniâtres, [Valens et Valentinien] cherchaient à susciter la haine contre la mémoire de l'empereur Julien et *contre ses amis*, en se faisant passer pour victimes de sortilèges occultes.<sup>86</sup>

Selon Eunape, Priscus cependant, à la différence de Maxime, ne fut pas inquiété outre mesure et, grâce aux témoignages qui attestaient qu'il avait été et était un homme de bien (ἀγαθός), il put rentrer en Grèce (*V. Soph.*, VII 4, 12).

Thémistius, dans un discours en faveur des infortunés amis de Julien loue l'empereur Valens de n'avoir infligé au philosophe maître de Julien (Maxime) qu'une simple amende (χρήμασι μόνους ἐζημιώσατε), d'ailleurs imposée par la vindicte populaire:

Et voici la preuve évidente [de cette explication]: celui qui a été accusé pour les mêmes charges [que Maxime, c'est-à-dire Priscus], mais qui avait souffert de façon moins intense de l'hostilité de la foule, tu le relaxas immédiatement sans qu'une peine lui soit imposée.<sup>87</sup>

### *L'école de Priscus à Athènes*

C'est à Athènes que Priscus tenait une école de philosophie. Eunape qui vint étudier dans cette ville pendant ou peu après le règne de Julien ne dit pas l'avoir connu personnellement, mais il ne dit pas non plus qu'il ne l'a pas connu, comme il le fait pour d'autres intellectuels athéniens. Il connaît sur Priscus et son caractère des détails précis, mais qui ont pu lui être communiqués par son maître Chrysanthe, ancien condisciple de Priscus. Il est possible qu'à l'époque du séjour d'Eunape à Athènes Priscus ait encore été à l'étranger, puisqu'il était parti rejoindre Julien en 362.<sup>88</sup>

<sup>85</sup> Zos., *Hist. nova*, IV 2, 1-2 (trad. Paschoud). Voir Penella, *Greek Philosophers*, p. 15-6 (i).

<sup>86</sup> Ammian. Marc., *Rerum gest.*, XXVI 4, 4, t. V, p. 68 Marié.

<sup>87</sup> Them., *Or.* VII Περὶ τῶν ἠτυχημένων, 100 b, t. I, p. 150.7-10 Schenkl - Downey. Voici le texte établi par ces éditeurs avec les diverses leçons signalées dans l'apparat: Καὶ τοῦτου τεκμήριον ἐναργές· τὸν γὰρ ἐγκληθέντα μὲν ὑπὲρ τῶν αὐτῶν πρότερον [cod. A, Dindorf: προτέρα codd. cett., vulg. Gasda, Maisano] δὲ χρησάμενον τῇ παρὰ τῶν πολλῶν δυσμενείᾳ οὔτε τιμῇ [Petavius<sup>2</sup>, Hardouin, Dindorf: οὔτε τι μὴ codd. οὔτε τιμῇ H. Stephanus, Remus, Petavius<sup>1</sup> "latet error" Stephanus τοῦτον ἐν τιμῇ Reiske οὐ τετιμημένον Roulez οὐδὲν ὅτι μὴ F. Jacobs] παραχρῆμα ἀφῆκας. La traduction proposée pour ces lignes apparemment corrompues retient le προτέρα des manuscrits et adopte la correction de J. Roulez οὐ τετιμημένον παραχρῆμα ἀφῆκας.

<sup>88</sup> La date du séjour d'étude d'Eunape à Athènes est disputée. On peut estimer qu'il faut situer son arrivée non pas en 362, mais à l'automne 364, après la mort de Julien. Voir R. Goulet, "Sur la chronologie de la vie et des œuvres d'Eunape de Sardes", *The Journal of Hellenic Studies* 100 (1980), p. 60-72, repris dans Id., *Études sur les vies de philosophes de l'antiquité*

On connaît le nom d'un des élèves de Priscus pour une époque plus tardive : Hilarius,<sup>89</sup> que Libanius présente comme "l'ornement de la Grèce" (τοῦ τὴν Ἑλλάδα κοσμοῦντος Ἰλαρίου, *Epist.* 863.2, t. XI, p. 20.7-8 Förster). Il était venu à Antioche vers 388. Dans sa lettre 947 (t. XI, p. 85.16 - 87.6 Förster), écrite en 390,<sup>90</sup> Libanius, alors âgé de 76 ans, le recommande à Priscus et évoque son retour en Grèce, où il pourra admirer les villes du Péloponnèse, de Phocide et de Béotie, ainsi que "l'astre de la Grèce" (Eurip., *Hippol.* 1122), Athènes, et "un autre astre, Priscus qui connaît bien Platon et le disciple de Platon [*i.e.* Aristote], et qui renvoie plus sages ceux qui deviennent ses élèves". Libanius rappelle ensuite l'estime que portait à Priscus l'empereur Julien. Hilarius est à nouveau mentionné dans la lettre 950 à Stratégus,<sup>91</sup> qu'il a dû lui apporter à Athènes en 390.

Ce témoignage de Libanius est important. Comme l'ont écrit Saffrey et Westerink:<sup>92</sup>

Nous avons la certitude que dans les quinze dernières années du IV<sup>e</sup> siècle, Priscus, un philosophe néoplatonicien formé à l'école de Pergame, vivait à Athènes au milieu d'un petit cercle de disciples, dont Hilarius; et d'autre part que très probablement c'était déjà à Athènes qu'il s'était établi dès le milieu du siècle, à Athènes où triomphait la philosophie de Théodore d'Asiné et où il introduisit celle de Jamblique.

Si l'on se rappelle le témoignage de Julien cité au début de cette étude, on voit que Priscus correspond bien à ces philosophes non autochtones qui déversaient leur sagesse à Athènes à l'époque où Julien y séjourna à l'été 355.<sup>93</sup>

### *Les orientations philosophiques de Priscus*

Priscus fait l'objet chez Eunape d'une "vie" indépendante (*V. Soph.* VIII), qui insiste sur son physique (il était beau et grand) et surtout sur ses traits de caractère: c'était un homme secret et réservé, doué d'une excellente mémoire qui lui avait permis d'apprendre par cœur toutes les opinions des anciens; il dédaignait les discussions et considérait la grande familiarité de son maître Aidésius

---

tardive. Diogène Laërce, *Porphyre de Tyr, Eunape de Sardes*, Vrin, Paris 2001 (Textes et traditions, 1), p. 303-22, et R. Goulet, "Prohérésius le païen et quelques remarques sur la chronologie d'Eunape de Sardes", *Antiquité Tardive* 8 (2000), p. 209-22, repris dans Id., *Études sur les vies de philosophes*, p. 323-47.

<sup>89</sup> *DPhA*, H 131 = III [2000], p. 706.

<sup>90</sup> La lettre est traduite par Norman, *Libanius*, n° 166, et par B. Cabouret, *Libanios, Lettres aux hommes de son temps. Lettres choisies, trad. et commentées*, Les Belles Lettres, Paris 2000 (La roue à livres. Documents), lettre 87. Selon Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*, p. XXXV-XLVIII, il faudrait identifier cet Hilarius avec Hilarius de Bithynie (*DPhA*, H 133 = III [2000], p. 707), peintre mis à mort par les Goths près de Corinthe en 395 ou 396 (Eunap., *V. Soph.*, VIII 2, 2, p. 58.22-25 Giangrande). Même identification dans G. Fatouros - T. Krischer (éd.), *Libanius, Briefe: griechisch-deutsch*, Heimeran, München 1980 (Tusculum-Bücherei), p. 453, chez Norman, *Libanius*, t. II, p. 350 n. b., et, avec hésitation, chez Criscuolo, "Note su Prisco", p. 58 n. 51. Nous n'avons pas retenu cette identification avec Hilarius de Bithynie, parce que le correspondant de Libanius et disciple de Priscus est rattaché à la Grèce et non à l'Asie mineure (Bithynie) et aussi parce qu'Eunape qui connaissait personnellement le peintre ne le présente pas comme un familier de Priscus (notice "Hilarius d'Achaïe", *DPhA*, H 131 = III [2000], p. 706), tout en le mentionnant à l'intérieur de la vie de ce dernier (Eunap., *V. Soph.*, VIII 2, 1-3, p. 58.17-25 Giangrande). Si la lettre 947 est une lettre de recommandation auprès de Priscus pour qu'il accepte Hilarios comme élève, alors ce dernier doit être un homme encore jeune en 390, dont Eunape ne saurait dire qu'il a vieilli à Athènes.

<sup>91</sup> Voir Seeck, *BLZG*, p. 284, s.v. "Strategus VI".

<sup>92</sup> Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*, p. XLIII.

<sup>93</sup> Schemmel, "Die Schulzeit des Kaisers Julian", p. 463, à la suite de Zumpt, n'hésitait pas à présenter de façon anachronique Priscus comme le scholarque en titre de l'Académie platonicienne: "Die Leitung der Akademie hatte Priskos aus Epirus".

avec les artisans ou les commerçants comme une trahison de la philosophie (*ibid.*, VIII 1, 9). On ne sait trop ce que veut dire Eunape lorsqu'il écrit que Priscus "supportait de nombreuses innovations de la part de jeunes gens qui s'enthousiasmaient pour la sagesse (πολλούς τε νεωτερισμούς ἐνεργῶν κορυβαντιῶντων ἐπὶ σοφία μεिरακίῶν)" (*ibid.*, VIII 1, 10). S'agirait-il de la constatation désabusée de la part du philosophe, commentateur platonicien d'Aristote, du développement à Athènes des tendances théurgiques caractéristiques d'une partie de la tradition de Jamblique? On sait qu'à l'intérieur de l'école d'Aidésius à Pergame, le philosophe Eusèbe de Myndos<sup>94</sup> s'opposait à cette tendance développée par son collègue Maxime d'Éphèse et qu'il prônait plutôt "la purification assurée par la raison" (τὴν διὰ τοῦ λόγου κάθαρσιν, *ibid.*, VII 2, 1-13). Maxime, mais aussi Chrysante de Sardes et le futur empereur Julien, étaient au contraire de chauds partisans de la tendance théurgique.

Aucun indice ne permet en tout cas d'inscrire d'office Priscus dans le courant théurgique et le témoignage d'Eunape pourrait signifier qu'il avait vu ses disciples adopter de telles tendances à son corps défendant.<sup>95</sup>

Cameron a fait remarquer que ce n'était pas dans la bibliothèque de Priscus lui-même que Julien espérait trouver un exemplaire de l'ouvrage de Jamblique sur les *Oracles chaldaïques*, mais bien chez un de ses proches:

Julian seems to have had reason to believe that Priscus himself did not even possess a copy of the most famous of Iamblichus I's [*i.e.* Jamblique de Chalcis] theurgical writings, his commentary on the *Chaldaean Oracles*. Otherwise he would hardly have asked Priscus to obtain a copy for him from his (Priscus') sister's son-in-law.<sup>96</sup>

Priscus mourut à quatre-vingt-dix ans passés, à l'époque de la destruction des temples de la Grèce (par Alaric en 396: voir Eunap., *V. Soph.* VII 3.4-5), qui marqua la fin tragique de païens comme Protérius de Céphalénie<sup>97</sup> et Hilarius de Bithynie.<sup>98</sup> Il serait donc né un peu avant 305 et aurait eu autour de soixante ans sous le règne de Julien.

Priscus semble avoir connu avant sa mort une période pénible évoquée par Libanius dans sa lettre 1076 (datable de 393), qui répond à une lettre du philosophe:

(1) A Priscus. J'ai repris vie à la réception de ta lettre, alors que, malgré les consolations de plusieurs (amis), personne n'avait pu obtenir quoi que ce soit. Et je n'ignore pas non plus *tout ce que toi-même tu as souffert*, mais on ne peut comparer un homme qui tient le premier rang en philosophie et un individu (comme moi) qui s'affaire dans d'autres disciplines. (2) Si donc, l'occasion se présentant, tu envoies à nouveau une autre lettre, peut-être celle-là aussi atténuera-t-elle ma tristesse présente.<sup>99</sup>

<sup>94</sup> *DPhA*, E 157 = III [2000] p. 367.

<sup>95</sup> Penella, *Philosophers and Sophists*, p. 66-7, qui reconnaît à juste titre qu'Eunape ne nous renseigne pas sur l'attitude de Priscus à l'égard de Jamblique, ni à l'égard de la théurgie, reproche à Fowden, "The Pagan Holy Man in Late Antique Society", p. 44, d'avoir compris le passage d'Eunape comme si Priscus avait introduit des innovations contraires à l'enseignement de Jamblique; il interprète pour sa part ces innovations comme étant "the many socio-political upheavals of the fourth century" (p. 67). Retenant le texte de Wright, *The Works of the Emperor Julian* (μέμνησας), il rapporte à Priscus plutôt qu'à Julien la passion évoquée par ce dernier pour la philosophie de Jamblique: "You too are madly devoted to Iamblichus in philosophy". Nous avons vu plus haut qu'il faut plutôt suivre le texte Bidez (μέμνηνα) qui rapporte la phrase à Julien et comprendre: "Pour ma part, je raffole de Jamblique (de Chalcis) en philosophie".

<sup>96</sup> Cameron, "Iamblichus at Athens", p. 151-2. Voir déjà en ce sens Évrard, "Le maître de Plutarque d'Athènes", p. 405.

<sup>97</sup> *DPhA*, P 306 = V b [2012], p. 1709.

<sup>98</sup> *DPhA*, H 133 (voir *supra* note 89).

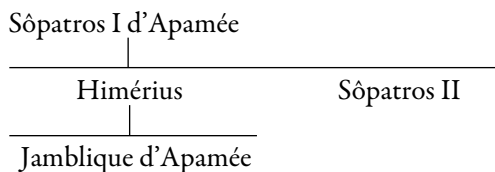
<sup>99</sup> Liban., *Epist.* 1076.1-2, t. XI, p. 195.9-16 Förster: Πρίσκω. (1) Ἀνέπνευσα λαβῶν σου τὴν ἐπιστολὴν, καίτοι

On ne voit pas si les souffrances analogues de Libanius et de Priscus sont de caractère physique ou moral, dues peut-être à la condition de plus en plus précaire des païens dans l'Empire.<sup>100</sup>

Priscus fut un grand voyageur. Originaire d'Épire, il fut l'élève d'Aidésius à Pergame. Il revint ensuite en Grèce avant 351, probablement à Athènes. Il rendit visite à Julien en Gaule, puis le rejoignit à la cour de Constantinople en 362 et le suivit à Antioche, où il fréquenta Libanius, puis sur le front Perse. On ne sait pas s'il est resté en Asie mineure, comme Maxime, pendant les années où furent inquiétés les anciens amis de Julien, mais il put rentrer en Grèce, où il semble avoir vécu jusqu'à sa mort.

### *Jamblique d'Apamée*

Nous connaissons un autre philosophe qui a fait carrière à Athènes à la même époque. Il s'agit de Jamblique d'Apamée.<sup>101</sup> Il était le petit-fils de Sôpatros (I) d'Apamée, un disciple direct de Jamblique de Chalcis; son père Himérius<sup>102</sup> était le frère d'un autre Sôpatros (II), qui avait lui aussi été l'élève de Jamblique de Chalcis. Plusieurs historiens ont vu en Jamblique d'Apamée un des relais entre l'école de Jamblique de Chalcis et les premiers maîtres de l'école néoplatonicienne d'Athènes.<sup>103</sup> Les preuves sont à chercher dans la correspondance de Libanius et de Symmaque, ainsi que dans l'épigraphie du Bas-Empire.



πολλοὶ μὲν οἱ παραμυθούμενοι, δεδύνηται δὲ οὐδείς οὐδέν. Καὶ οὐκ ἀγνοῶ μὲν οὐδ' ὅσα αὐτὸς πέπονθας, ἀλλ' οὐκ ἔσον ἀνὴρ ἐν φιλοσοφίᾳ πρῶτος καὶ ἄνθρωπος ἐν ἄλλοις διατριβῶν. (2) Ἦν οὖν αὖθις τοῦ καιροῦ παρέχοντος πέμψης ἐτέραν ἐπιστολήν, τάχ' ἂν κἀκείνη τὴν παροῦσαν λύπην ἐλάττω ποιήσειεν.

<sup>100</sup> Le Priscus dédicataire d'une autre lettre de Libanius datable elle aussi de 393 (*Epist.* 1099) n'est pas le philosophe, mais un ancien élève de Libanius (voir Seeck, *BLZG*, p. 246, s.v. "Priscus II"; apparemment absent de la *PLRE* I, à moins qu'il ne s'agisse d'Antonius Priscus 6, *praeses Cariae* en 384-393).

<sup>101</sup> Sur Jamblique d'Apamée, voir Seeck, *BLZG*, p. 184; A.E. Raubitschek, "Iamblichos at Athens", *Hesperia* 33 (1964), p. 63-8; Cameron, "Iamblichus at Athens", p. 143-53; Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*, p. XLIII-XLVI; J. Bouffartigue, notice "Iamblichos d'Apamée", *DPhA*, I 2 = III [2000], p. 823-4; B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Vrin, Paris 2002 (Textes et Traditions, 4), n° 141, p. 313-4.

<sup>102</sup> Dans sa lettre 571 à Aristénète, t. X, p. 536.15-17 Förster, Libanius le présente de la façon suivante: "Le fils d'Himérius, le neveu de Sôpatros, l'homonyme de Jamblique, qui est pour moi un parent et un ami" (Τὸν Ἰμερίου [Ἰμερίου *codd.*] μὲν υἱόν, Σωπάτρου δὲ ἀδελφιδοῦν, Ἰαμβλίχῳ δὲ ὁμώνυμον, ἐμὸν δὲ καὶ συγγενῆ καὶ φίλον). Dans la lettre 574.2, t. X, p. 540.1-2 Förster, Libanius évoque "son père, son oncle et son grand-père". Cameron, "Iamblichus at Athens", p. 146-7, a montré que ce grand-père de Jamblique (II) n'était pas Jamblique I de Chalcis (comme le pensaient Seeck, *BLZG*, et Raubitschek, "Iamblichos at Athens", et comme on peut le lire encore ici et là), mais bien Sôpatros I, père de Sôpatros II et d'Himérius. Voir E. Sironen, "Life and Administration of Late Roman Attica in the Light of Public Inscriptions", dans P. Castrén (éd.), *Post-Herulian Athens*, The Finnish Institute at Athens, Helsinki 1994 (Papers and monographs of the Finnish Institute at Athens), p. 15-62, n° 16, p. 33, suit Cameron sur ce point, mais se trompe en évoquant "the great philosopher Iamblichus, who was also originally from Apamea". Nous verrons que pour Jamblique de Chalcis Apamée était plutôt une terre d'accueil.

<sup>103</sup> Voir en dernier lieu Watts, *City and School*, p. 89: "Neoplatonism in its Iamblichian form probably did not take hold among Athenian intellectuals until it was introduced to the city by a nephew of the philosopher Iamblichus in the 360s." Que Jamblique ait été un neveu de Jamblique de Chalcis est toutefois inexact.

De nombreuses lettres de Libanius mentionnent ou sont dédiées à ce Jamblique qui était apparenté au sophiste et avait été son élève à Antioche. Il serait trop long de les citer toutes et certaines restent obscures, mais on peut tenter d'en extraire quelques informations importantes.

Il n'est jamais facile d'extraire de ces lettres des informations précises. Il y a trois raisons à cela. Il y a tout d'abord le maniérisme du rhéteur qui préfère toujours la paraphrase et une tournure littéraire érudite à la plate désignation des choses ou des événements. Il y a ensuite la lourde charge d'implicite que comporte toute correspondance privée: il est inutile de nommer avec précision ou d'identifier des personnes que le correspondant connaît parfaitement. Il y a enfin le besoin d'une certaine discrétion dans des démarches de recommandation qui entendent parfois contourner la loi au profit d'un protégé. Il nous faut donc essayer de lire entre les lignes tout un arrière-plan, sans jamais être sûr qu'on ne construit pas un roman sur un détail fortuit. Ces lettres montrent tout d'abord que Jamblique fut et resta un païen convaincu.<sup>104</sup> Il est présenté à plusieurs reprises par Libanius comme un sage et explicitement comme un philosophe,<sup>105</sup> accessoirement comme un rhéteur, car il a fréquenté l'école de Libanius, même si la disparition de son père Himérius l'a contraint à interrompre sa formation (*Epist.* 575.4):<sup>106</sup> "Bien qu'il sache parler, *car il est rhéteur*, il sait aussi garder silence quand le silence est meilleur" (*Epist.* 573.2, t. X, p. 539.6-7 Förster).<sup>107</sup> S'il n'a reçu qu'une formation rhétorique incomplète, il peut être recommandé comme philosophe, issu d'une famille de philosophes (*Epist.* 575.3) et vraisemblablement formé par eux. Il confia à Libanius qui était son parent (*Epist.* 571.1; 576.1), l'administration de ses biens à la mort de son père (*Epist.* 574.5).

Le jeune Jamblique quitta Antioche en larmes en 357, craignant de n'y plus revenir (*Epist.* 574.1), muni de neuf lettres de Libanius (*Epist.* 569-577) destinées à des amis, intellectuels dont les enfants étudient chez Libanius ou officiers impériaux, qu'il devait rencontrer sur sa route.<sup>108</sup>

<sup>104</sup> Liban., *Epist.* 571.2, t. X, p. 537.3-4 (θεὸς τιμῶν) et 572.3, t. X, p. 538.13-14 Förster ("il est digne d'honneur parmi les enfants des Hellènes"); *Epist.* 932.2, t. XI, p. 75.8 Förster ("ami des dieux"); *Epist.* 982.1, t. XI, p. 114.21-22 ("car cet homme fut tel que ses biens devinrent le bien commun de tous les Hellènes"); *Epist.* 984.2, t. XI, p. 115 ("les dieux et les déesses ont le souci de la vie de Jamblique"). Il envisageait de se faire initiateur aux mystères d'Éleusis à Athènes en 362-363 (*Epist.* 801.2, t. X, p. 722.1-4).

<sup>105</sup> Issu d'une famille de philosophes (*Epist.* 593.1; 574.2; 575.3-4), il fait montre de vertus dignes de la philosophie (*Epist.* 575.4). Il a décidé d'être philosophe (εἰ μὲν οὖν ἐγνωκὼς φιλοσοφεῖν, *Epist.* 385.2, t. X, p. 375.7 Förster, en 358). Libanius l'associe aux philosophes: "vous qui philosophiez" (*Epist.* 1466.1, t. XI, p. 498.12). Il vit à la campagne en compagnie de Pythagore, Platon, Aristote et son homonyme Jamblique de Chalcis (*Epist.* 1466.4, t. XI, p. 499.7-8 Förster en 365).

<sup>106</sup> Libanius explique cette formation rhétorique inachevée chez Jamblique par sa condition d'orphelin (ὀρφανία κωλυθείς, *Epist.* 575.4, t. X, p. 541.12). Cela n'implique pas qu'il se soit retrouvé sans le sou... Son héritage lui permettra de résider pendant plusieurs années à l'étranger et de faire, beaucoup plus tard, bénéficier Athènes de ses largesses.

<sup>107</sup> Dans le contexte des dernières années du règne de Constance, ce silence pourrait être, entre correspondants païens, le signe d'un engagement tacite pour la cause hellène. Sur les solidarités païennes, parfois clandestines, à Antioche à la fin du règne de Constance, voir E. Soler, *Le sacré et le salut à Antioche au IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Pratiques festives et comportements religieux dans le processus de christianisation de la cité*, IFAO, Beyrouth 2001 (Bibliothèque archéologique et historique, 176), chap. IV, p. 65-71. Soler traduit (p. 67) un extrait de l'*Or.* XV 45, de Libanius adressé à Julien: "Cette cité (Antioche), pour laisser de côté les choses les plus anciennes, apprenant tes combats et tes victoires sur le Rhin et le fait que tu composais des discours et tes autres vertus, n'a pas adressé aux dieux des prières publiques pour que l'Empire te revienne, cela n'était pas possible, mais chacun, soit en lui-même, soit dans les symmorides de ceux qui voulaient cela, a demandé sans discontinuer à Zeus de faire cesser ce qui détruisait l'Empire et de donner le pouvoir à celui qui le sauverait."

<sup>108</sup> Ces correspondants sont Hiéroclès (à Tarse en Cilicie), Maxime d'Ancyre, Aristénète (à Nicomédie), Gymnasios (à Constantinople), Silanos (à Constantinople?), Anatolios (à Sirmium?), Thémistios (à Constantinople), Barbation (peut-être en Italie auprès de Constance?) et les frères Olympios et Jovinos. Sur la plupart de ces personnages, voir P. Petit, *Les fonctionnaires dans l'œuvre de Libanius. Analyse prosopographique*, Les Belles Lettres, Paris 1994 (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 541), n° 19 (Anatolios I), n° 38 (Aristénète I), n° 130 (Gymnasios), n° 140 (Hiéroclès I), n° 155 (Jovinus II), n° 213 (Olympios X), n° 280 (Thémistios I).

Quelques étapes de son voyage pénible (ὄδον λυπηράν, *Epist.* 607.2, t. X, p. 564.8-9 Förster) sont connues: Tarse en Cilicie (*Epist.* 569), où il se plaint de la faim et du froid et n'a pas apprécié les conseils de Hiéroclès (*Epist.* 593.1), Ancyre en Galatie, où il a été mal accueilli (*Epist.* 607), Nicomédie, où il est reçu par Aristénète (*Epist.* 571) qui périra dans le tremblement de terre de l'année suivante (août 358), Constantinople, où il devra rencontrer Thémistius (*Epist.* 575), Silanus, professeur de droit (*Epist.* 573), et Gymnasium, ancien gouverneur de Syrie (en 355-356) qui l'avait déjà rencontré à Antioche (*Epist.* 572), sans doute dans l'école de Libanius, peut-être Sirmium où résidait le Préfet du prétoire d'Illyrie Anatolius. Libanius s'attendait à ce qu'il se retrouve finalement en Italie, où il lui fit porter une lettre par Proclus,<sup>109</sup> mais il reçut alors une lettre d'Athènes, puis une autre de Macédoine et à nouveau une autre d'Athènes (*Epist.* 360.2). Il semble bien que Jamblique ne se soit jamais rendu en Italie et ait interrompu son périple à Athènes.

Le but de ce voyage n'est nulle part précisé, sans doute pour des raisons de discrétion. La décision de Jamblique met en cause "les choses divines" (περὶ τὰ θεῖα, *Epist.* 571.4), mais on ne voit pas bien ce qu'elles peuvent recouvrir.<sup>110</sup> Libanius écrit à Hiéroclès<sup>111</sup> à Tarse en Cilicie: "La raison pour laquelle Jamblique est parti, lui-même te la dira (Ἐφ' ὅτις ἐξῆλθεν Ἰάμβλιχος, αὐτὸς ἐρεῖ σοι, *Epist.* 569.1, t. X, p. 535.14 Förster)".<sup>112</sup> Le jeune homme est apparemment appelé à un poste indéterminé, peut-être en Italie, à la cour de Constance, par quelqu'un d'important (*Epist.* 571.4). Ayant hérité des biens de son père Himérius (*Epist.* 571.3), il espérait peut-être *échapper* (διαφεύγειν, *Epist.* 571.4, t. X, p. 537.11-12 Förster) à ses charges de curiale à Apamée en entrant dans l'administration impériale. Il espère en tout cas être *délié* de certains liens (λυθῆναι, *Epist.* 571.5, t. X, p. 537.14 Förster). Libanius écrit à Aristénète:<sup>113</sup>

Lorsque tu auras appris qui est celui qui l'appelle et dans quel esprit il fait ce voyage vers cette fonction à laquelle il est appelé, tu seras étonné qu'il n'admire pas la richesse, tu loueras sa sagesse, par laquelle il s'efforce de fuir ce qu'il ne considère pas comme beau, et tu le tiendras heureux dans son jugement concernant les choses divines.<sup>114</sup>

Libanius envisage qu'il soit "envoyé" par Aristénète, en Italie ou de préférence en Syrie (*Epist.* 571.5).<sup>115</sup> Si Libanius rappelle qu'il dépense son patrimoine dans l'intérêt de ses amis (*Epist.* 571.3),

<sup>109</sup> Absent de la *PLRE*; voir Seeck, *BLZG*, p. 248, s.v. "Proculus II".

<sup>110</sup> Il est possible que les allusions multiples à la fidélité de Jamblique aux croyances hellènes et le fait que les destinataires de ces lettres de recommandation soient tous, pour autant que nous le sachions, des païens soient le signe d'une volonté du jeune homme de s'engager pour la cause hellène, mais rien de précis ne filtre de cette correspondance volontairement allusive.

<sup>111</sup> Hiéroclès est un païen, né de parents chrétiens. Il fut consulaire de Coelé-Syrie en 348. Il mourut à la fin de 358, après Aristénète. Son fils Calycius est à l'époque un élève de Libanius et un ami de Jamblique. Voir Seeck, *BLZG*, p. 176-7, s.v. "Hierocles I"; *PLRE* I, s.v. "Hierocles 3".

<sup>112</sup> Le conseil donné par Hiéroclès semble avoir déplu à Jamblique lui-même, car dans sa lettre 593 Libanius est obligé de reconforter le jeune homme et de lui recommander de suivre le conseil de Hiéroclès. Libanius doit presque s'excuser auprès de Hiéroclès (*Epist.* 594) du peu d'empressement du jeune homme: "tu as envoyé le jeune homme au bon endroit". Libanius espère qu'en ayant reçu tout ce que peuvent donner les dieux, Jamblique revienne (*Epist.* 593.2).

<sup>113</sup> Voir Seeck, *BLZG*, p. 85-7, s.v. "Aristaenetos I"; *PLRE* I, s.v. "Aristaenetos 1".

<sup>114</sup> Liban., *Epist.* 571.4, t. X, p. 537.9-13 Förster: ἀκούσας δὲ, τίς μὲν αὐτὸν ὁ καλῶν, ἐφ' ὃ δὲ καλούμενος τίνι γνώμη πορεύεται, θαυμάση μὲν αὐτοῦ τὸ μὴ θαυμάσαι πλοῦτον, ἐπαινέση δὲ τὴν σοφίαν, ἣ πειρᾶται διαφεύγειν ἃ μὴ νομίζει καλὰ, μακάριον δὲ ἡγήσῃ τῆς περὶ τὰ θεῖα κρίσεως.

<sup>115</sup> Il est étrange que si Jamblique est appelé par un personnage important, peut-être en Italie, Libanius puisse envisager qu'Aristénète prenne la responsabilité de l'envoyer en Italie ou en Syrie. Aristénète était un homme influent qui allait devenir vicaire du Pont l'année suivante. Il peut sans doute recommander Jamblique auprès du personnage qu'il s'apprête à rencontrer, ou bien obtenir pour lui une affectation plus avantageuse en Syrie.



c'est peut-être pour expliquer que la démarche de Jamblique ne procède pas d'une répugnance à l'égard des liturgies municipales, ni d'un manque d'esprit civique. Les correspondants de Libanius doivent voir dans le jeune homme "un fils supérieur au père, dont le propos principal ne porte pas sur les richesses, mais plutôt sur ce qu'il peut faire de beau" (*Epist.* 573.2, t. X, p. 539.3-4 Förster). Il est "amoureux des discours, supérieur aux richesses" (*Epist.* 576.1, t. X, p. 541.19 Förster).

Libanius qui comprend la raison de ce voyage ne l'approuve pas totalement, car il sait qu'en tant que parent et tuteur de Jamblique il devra affronter les reproches de ses concitoyens qui le tiennent pour responsable de son absence (*Epist.* 385.3) prolongée (σοῦ δὲ ἀπόντος χρόνον μακρόν, *Epist.* 360.3, t. X, p. 343.12-13 Förster) et lui demandent où est passé le jeune homme (*Epist.* 385.3). À plusieurs reprises il essaiera de faire revenir le jeune homme à la maison.<sup>116</sup>

Quelques mois après son départ (à la fin de 357 peut-être), alors qu'autour de Libanius on s'impatiente de le voir revenir, Jamblique qui vient de connaître un échec et une déception, a fait part de son intention d'"aller à Athènes et de soulager par là sa peine" (*Epist.* 327.2, t. X, p. 306.18-19 Förster), ce qui suggère que cette visite n'était pas prévue et qu'elle marquait l'échec de l'entreprise qui avait motivé ce long voyage. Jamblique se plaint par ailleurs de ne pas recevoir de lettres de Libanius, mais celui-ci lui rappelle qu'il est difficile de savoir où lui écrire:

À Jamblique. (1) Ne tiens pas pour un motif d'accusation contre nous le fait que, recevant de toi de nombreuses lettres, nous n'en postions pas autant en retour. Car toi tu savais d'où tu écrivais à des correspondants stables, mais il n'en était pas de même pour nous face à *un homme qui était sur la route*, de sorte que l'auteur d'une lettre aurait écrit inutilement. (2) Quant à (ta décision) d'aller à *Athènes* et d'*alléger par là ta peine*, que tu aies fait cela pour en avoir vu toi-même (l'intérêt) ou pour en avoir été persuadé (de le faire) par quelqu'un d'autre, je l'approuve. *Il est important en effet pour le reste de notre vie de ne pas ignorer cette cité, bien que je craigne qu'ayant fait l'expérience des aigles tu ne méprises les geais.* (3) Mais pourtant je ne me soucie pas de mes (intérêts) si les tiens s'en portent mieux, car entre amis les biens sont communs. Beaucoup sont appelés amis, mais toi, tu obéis clairement à la loi des Athéniens à ce propos, *eux dont maintenant tu vois la cité*, et dont depuis quelque temps tu as vu avec bonheur les manières.<sup>117</sup> Car Thucydide (II 40) dit qu'ils tirent des bénéfices et non des désagréments du fait de se faire des amis et pour toi cette acquisition s'est faite sur un pied d'égalité. (4) Si donc ton propos est de ne pas décourager tes familiers, ou plutôt puisque tu parles de ne pas chagriner tes amis, *après avoir fait ce pour quoi tu es parti, viens le plus rapidement possible.* Car depuis un certain temps nous renonçons à demander: "Où est maintenant Jamblique?"<sup>118</sup>

<sup>116</sup> Liban., *Epist.* 593.2, t. X, p. 555 Förster: ἐπάνηθι; *Epist.* 327.4, t. X, p. 307.11 Förster: ἤκειν ὡς τάχιστα; *Epist.* 360.3, t. X, p. 343.11 Förster: αὐτὸς φάνηθι; *Epist.* 34.4, t. X, p. 31.9 Förster: χωρεῖν δὲ ἀνάγκη δεῦρο; *Epist.* 801.2, t. X, p. 722.5 Förster: ἐπανελθόντα.

<sup>117</sup> Libanius laisse peut-être entendre que Jamblique a été particulièrement bien reçu à Athènes.

<sup>118</sup> Liban., *Epist.* 327, t. X, p. 306.12-307.12 Förster: Ἰαμβλίχῳ. (1) Μή σοι φαινέσθω καθ' ἡμῶν ἐγκλημα τὸ πολλὰ παρὰ σοῦ λαβόντας γράμματα μὴ τοσαῦτα ἀντεπιστεῖλαι. Σὺ μὲν γὰρ ἤδεις, οὗ καθημένους ἐπέστελλες, ἡμῖν δὲ οὐκ ἦν ταῦτό πρὸς ἄνδρα ὀδῶ χρώμενον, ὥσθ' ὁ γράφων τηράλλως ἔγραφεν ἄν. (2) Τὸ δὲ ἐλθεῖν Ἀθήνας καὶ ταύτην κομφίσαι τὴν λύπην, εἴτε αὐτὸς ἰδὼν εἴτε ἄλλω πεισθεὶς ἐποίησας, ἐπαινω· μέγα γὰρ εἰς τὸν λοιπὸν βίον τὸ μὴ τὴν πόλιν ἀγνοεῖν. Καίτοι δέδοικα μὴ τῶν ἀετῶν πεῖραν λαβῶν ὑπερίδης τῶν κολοιῶν. (3) Ἄλλ' ὅμως οὐ μοι μέλει τῶν ἐμῶν, εἰ τὰ σὰ γίγνεται βελτίω. Κοινὰ γὰρ τὰ φίλων. Φίλοι δὲ κέκληνται μὲν πολλοί, σαφῆς δὲ σὺ τῷ Ἀθηναίῳ περὶ ταῦτα νόμῳ πειθόμενος, ὃν νῦν μὲν ἐώρακας τὸ ἄστυ, πάλαι δὲ καλῶς τοὺς τρόπους. Ἐκείνους τε γὰρ ὁ Θεουκιδίδης φησὶν εὖ ποιῶντας, οὐ πάσχοντας κτᾶσθαι τοὺς φίλους σοί τε ἐκ τῶν ἴσων ὑπῆρξε τοῦτο τὸ κτῆμα. (4) Εἰ οὖν σοι λόγος <τοῦ> μὴ τοὺς συνήθεις ἀθυμεῖν, μᾶλλον δέ, ἐπειδὴ σοι λόγος τοῦ μὴ τοὺς φίλους ἀνίσαν, πράξας ἐφ' οἷσπερ ἀπῆρας ἦκειν ὡς τάχιστα. Πάλαι γὰρ ἀπειρήκαμεν ἐρωτῶντες· ποῦ νῦν Ἰαμβλίχος;

Selon Libanius, Jamblique n'a plus de raison objective de rester à Athènes: il a effectué ce pourquoi il était parti (*πράξας ἐφ' οἷσπερ ἀπῆρας*), ce qui correspond mal à la perspective d'un départ qui aurait pu être définitif. Mais c'est peut-être l'échec de la démarche qui rend ce retour inévitable. Quelle est la raison de cette peine et en quoi un séjour à Athènes pourra-t-il la soulager, on l'ignore. Est-ce l'espoir d'une intégration dans les cadres de l'administration impériale qui a été déçu? Libanius approuve en tout cas l'idée de cette visite à Athènes – peut-être suggérée à Jamblique par un ami inconnu – qui ne peut que contribuer à la formation du jeune homme, mais il craint déjà qu' "ayant fait l'expérience des aigles il ne méprise les geais" et décide de rester à Athènes plutôt que de revenir à Antioche (*Epist.* 327.2-3).

L'année suivante (en 358), dans sa lettre 360, Libanius l'invite une fois de plus à revenir:

À Jamblique. (1) J'ai reçu de toi une très courte lettre, bien qu'il eût été possible, pour quelqu'un qui voulait m'apprendre où en étaient les choses, d'en envoyer une plus longue. La lettre encore antérieure qui arrivait de *Macédoine* m'accusait de ne pas t'écrire. Et il était évident pour moi qu'une colère était responsable d'une aussi courte lettre. Tu prononçais un réquisitoire dans cette lettre, mais tu réclamais justice dans la seconde. Mais écoute comment tout s'est passé. (2) Pour commencer, comme *je pensais que tu courais vers l'Italie, je t'envoyais une lettre là-bas*. Elle était apportée par Proclus. Un peu plus tard, j'ai appris que *tu étais à Athènes et je pensais t'envoyer (une lettre) à Athènes*,<sup>119</sup> *mais voici que tu m'écrivais de Macédoine. À nouveau tu m'écris depuis Athènes*. Que pourrait-on faire face à un tel oiseau? (3) Mais toi qui as connu bien des découragements et qui a supporté bien des épreuves, laisse de côté la correspondance et montre-toi en personne, après avoir considéré que c'est la voix de tes champs, encore beaux, qui t'appelle, eux qui, du fait de ton *absence prolongée*, entendront peut-être un autre message.<sup>120</sup>

Sur la route de l'Italie, en passant en Macédoine, Jamblique a donc changé ses plans et, par suite d'une grave déception, est allé à Athènes, est revenu en Macédoine (récupérer ses affaires?), puis a repris la route d'Athènes. La dernière phrase, très énigmatique, laisse peut-être entendre que l'éloignement prolongé de Jamblique met en danger son patrimoine.

Libanius dans une autre lettre (*Epist.* 385), que l'on date encore de 358, souhaite à nouveau son retour en Syrie maintenant qu'il a visité la Grèce et l'Égypte (destination qui n'avait pas été évoquée), mais il reconnaît que le choix qu'il a fait de devenir philosophe (ou peut-être d'étudier la philosophie) le libère de tout attachement civique:

À Jamblique. (1) *L'Hellade* est la chose la plus agréable à voir. Tu as eu part à ce spectacle. *L'Égypte* n'est pas moins belle. De ce spectacle aussi tu as joui. Il reste donc à te restituer toi-même à ta (patrie) et à restituer ta (patrie) à toi-même, elle que tu admirerais à juste titre même si tu ne l'as pas honorée

<sup>119</sup> Libanius pourrait faire allusion à la lettre 327 qu'il voulait envoyer à Athènes, mais qui ne serait pas partie à cause de l'arrivée de nouvelles lettres, de Macédoine et d'Athènes. Cela expliquerait la reprise des mêmes thèmes.

<sup>120</sup> Liban., *Epist.* 360, t. X, p. 342.15-343.13 Förster: Ἰαμβλίχῳ. (1) Ἐλαβόν σου πάνυ βραχεῖαν ἐπιστολήν, καίτοι βουλομένῳ με διδάσκειν ἐν ᾧ τὰ πράγματα ἔστηκεν ἦν μακροτέραν ἐπιστέλλειν. Ἡ δ' αὖ πρὸ ταύτης ἐκ Μακεδονίας ἤκουσα κατηγορίαν εἶχεν ὡς οὐ γράφοιμί σοι. Καὶ ἦν μοι δῆλον ὅτι τὴν μικρὰν ταύτην ὀργή τις ἐποίησε τοσαύτην. Ἐδίδωκες μὲν γὰρ ἐν ἐκείνῃ, τὴν δίκην δὲ ἀπήτεις ἐν τῇ δευτέρᾳ. Τὸ πᾶν δὲ ὅπως ἔσχεν, ἀκουσον. (2) Ἐγὼ σε τὸ πρῶτον ἠγοούμενος εἰς Ἰταλίαν τρέχειν ἔπεμπον ἐκεῖσε γράμματα. Πρόβλος <δὲ> ἦν ὁ κομίζων. Μικρὸν ὕστερον ἔμαθόν <σε> Ἀθήνησιν εἶναι καὶ διενουόμενῳ πέμπειν Ἀθήνας, σὺ δὲ ἐκ Μακεδονίας ἐπέστελλες. Πάλιν Ἀθήνηθεν γράφεις. Τί τις ἂν ποιήσεις πρὸς τοσαῦτα περὰ; (3) Ἄλλ', ὃ πολλὰ μὲν ἀθυμήσας, πολλὰ δὲ ὑπομείνας, ἀφείς τὸ ἐπιστέλλειν αὐτὸς φάνηθι νομίσας ταύτην εἶναι τὴν φωνὴν τῶν σῶν ἀγρῶν τῶν ἔτι μὲν καλῶν, σοῦ δὲ ἀπόντος χρόνον μακρὸν ἕως ἀκουσομένων τι καὶ ἄλλο. On peut laisser de côté ici le problème de l'ordre chronologique des lettres 327 et 360, soulevé par Seecq qui voudrait les intervertir.

auparavant, puisque tu as vécu avec les Hellènes. (2) Si donc, *ayant décidé de philosopher*, tu estimes que cette possibilité pourrait t'être donnée par les *Égyptiens*, qu'on ne parle pas d'*or*, ni d'une belle *terre*, ni de *serviteurs* ni d'une *maison*, mais que ta patrie soit celle qui comble le bel amour. Mais si cet océan est trop grand pour nous,<sup>121</sup> tenons-nous-en à ce que ton père grâce aux efforts d'un intense travail a légué. (3) Je te rappelle les lieux où nous séjournions, et les discours que nous prononcions, et le zèle que nous avons fourni, et tes amis et tes parents, eux qui maintenant, avec insistance, m'attribuent *la responsabilité de ton absence*, me mettent en pièces et souvent me demandent: "Où est celui qui t'obéissait en toutes choses?" Moi qui ne puis dire que tu ne m'écoutes pas ni que je ne t'ai pas appelé, la tête basse, je suis forcé de me taire.<sup>122</sup>

Les choses se précisent donc. Jamblique devrait normalement être chez lui pour s'occuper de son patrimoine (son argent, sa maison, ses terres, ses serviteurs) et, si ses concitoyens regrettent son absence et en font le reproche à Libanius, c'est parce qu'il n'est pas là pour assumer les charges qui lui incombent comme curiale. Mais apparemment, il a trouvé une excuse valable et c'est la philosophie, c'est-à-dire concrètement un poste d'enseignement susceptible de justifier son absence ou peut-être plus simplement, dans un premier temps, la poursuite d'études philosophiques à Athènes, auquel cas, d'après la loi en vigueur, il pourrait être autorisé à rester à l'étranger pendant quelques années.<sup>123</sup>

La mention de l'Égypte à deux reprises dans cette lettre est inattendue. Car c'est apparemment à Athènes que séjourne Jamblique et c'est de Macédoine qu'il y est arrivé. Mais c'est moins cet improbable détour par l'Égypte qui étonne dans le périple de Jamblique que le lien étroit qui est établi entre la pratique de la philosophie et l'Égypte. Car Libanius envisage que son correspondant s'adonne à la philosophie non pas "auprès des Égyptiens", mais que la possibilité lui en soit donnée "par les Égyptiens" (παρ'Αἰγυπτίων). Pourrait-il s'agir d'une désignation cryptée des philosophes néoplatoniciens d'Athènes, plus exactement de disciples de Jamblique de Chalcis, dont l'égyptomanie est attestée par la fiction littéraire du *De Mysteries*?<sup>124</sup> Les origines égyptiennes de Plotin peuvent-elle

<sup>121</sup> Soph., *Oed. Col.*, 1746 (Μέγ' ἄρα πέλαγος ἐλάχρον τι). Une glose dans le texte de Libanius explique: τὸ πέλαγος] ἦγουν ἡ φιλοσοφία (voir *Epist.* 385, t. X, p. 375.11 Förster). Libanius craint donc que la carrière de philosophe envisagée par Jamblique ne soit pas concrètement à sa portée et l'incite à venir prendre en charge le patrimoine dont il a hérité. Le contexte chez Sophocle pourrait également suggérer que Jamblique doit faire face à des difficultés insurmontables pour mettre en œuvre son projet d'établissement à Athènes.

<sup>122</sup> Liban., *Epist.* 385, t. X, p. 375.1-18 Förster: Ἰαμβλίχῳ. (1) "Ἦδιστον ἡ Ἑλλάς θέαμα. τούτου μετέσχεσ. οὐ χεῖρον ἡ Αἴγυπτος. καὶ τούτου προσαπολέλαυκας. Λείπεται δὴ τῇ μὲν οἰκεία σαυτὸν, σαυτῷ δὲ ἀποδοῦναι τὴν οἰκείαν, ἣν εἰ καὶ μὴ πρότερον ἐτίμας. "Ελλησί γε συγγεγονῶς θαυμάζοις ἂν εἰκότως. (2) Εἰ μὲν οὖν ἐγνωκῶς φιλοσοφεῖν ἦγγ' σοι τοῦτο ἂν γενέσθαι παρ' Αἰγυπτίων, μηδεὶς ἔστω λόγος μήτε χρυσοῦ μήτε γῆς ἀρίστης μήτ' ἀνδραπόδων μήτ' οἰκίας, ἀλλ' ἔστω πατρὶς ἡ τὸν καλὸν ἔρωτα πληροῦσα· εἰ δὲ μεῖζον ἡμῶν ἐκεῖνο τὸ πέλαγος, συνέχωμεν ἅ πατῆρ φιλοπόνως ἀσκήσας παρέδωκεν. (3) Ἀναμιμνήσκω δέ σε τόπων τε ἐν οἷς διετρίβομεν, καὶ λόγων οὓς ἐποιούμεθα, καὶ σπουδῶν αἷς ἐχρώμεθα, καὶ φίλων καὶ οἰκείων, οἳ νῦν τῆς σῆς ἀπουσίας παρ' ἐμοῦ λαμβάνουσι δίκας ἐγκείμενοι καὶ σπαράττοντες καὶ πολλάκις ἐρωτῶντες· ποῦ δὲ ὅ πάντα σοι πειθόμενοι; Ἐγὼ δ' οὐθ' ὡς ἀπειθεῖς μοι λέγειν ἔχων οὐθ' ὡς οὐ κέκλιχά σε, κύπτων εἰς γῆν ἀναγκάζομαι σιγᾶν.

<sup>123</sup> À Rome les étudiants ne pouvaient poursuivre leurs études que jusqu'à l'âge de vingt ans selon le *Code Théodosien* XIV 9, 1 (12 mars 370). Sous Dioclétien et Maximien, les étudiants en droit à Beyrouth pouvaient y rester jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans (*Code Justinien* X 50, 1 *sq.*, voir aussi *Code Théodosien* XIII 4, 1 [Constantin, en 334]). Le *Code Justinien* X 40, 1 fait référence à une décision d'Hadrien autorisant des séjours d'études à l'étranger de dix ans. Le cas de Jamblique d'Apamée s'inscrit dans la longue liste des curiales "désireux d'échapper à tout ou partie de leurs charges civiques" que Libanius a tenté de soutenir et de recommander tout au long de sa carrière. Voir R. Pack, "Curiales in the correspondence of Libanius", *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 82 (1951), p. 176-82.

<sup>124</sup> Voir S. Bradbury, *Selected Letters of Libanius from the Age of Constantius and Julian, translated with an introduction and notes*, Liverpool U.P., Liverpool 2004 (Translated texts for historians, 41), p. 47-8, suggère ainsi que Libanius fait ici

expliquer la désignation générique de ces néoplatoniciens comme des Égyptiens? Ce n'est qu'une hypothèse qu'aucun parallèle dans l'œuvre de Libanius ne confirme.

L'idée d'aller étudier la philosophie en Égypte n'est pas aussi saugrenue qu'il peut paraître. Eunape de Sardes, à la fin des années 360, au terme de cinq années d'études à Athènes à l'école du sophiste Prohérésius, souhaitait faire voile vers l'Égypte, mais ses parents le rappelèrent en Lydie pour qu'il prenne en charge une école de rhétorique à Sardes (X 8, 3). On a souvent pensé qu'il se proposait d'aller étudier la médecine auprès de Magnus de Nisibe, à qui l'on avait confié à Alexandrie une école publique (*διδασκαλεῖον ... κοινόν*) qui attirait beaucoup d'étudiants (XX 5). Mais c'est plutôt la philosophie qu'Eunape étudiera à son retour à Sardes avec son maître Chrysanthe (VI 1, 6; XXIII 3, 15-16). Or le même Eunape évoque ailleurs l'enseignement platonicien que dispensait près d'Alexandrie (à "l'embouchure canobique du Nil", VI 10, 6) à une jeunesse fervente (VI 10, 8-10) Antonin,<sup>125</sup> fils des philosophes Eustathe de Cappadoce<sup>126</sup> et Sosipatra. Il mourut âgé peu avant 392, après avoir prédit la destruction du Sérapéion et des autres sanctuaires d'Alexandrie (VI 11, 1-12). Avec Antonin, on reste dans le milieu des disciples de Jamblique: Eustathe était disciple direct de Jamblique d'Apamée (V 1, 5) et parent (VI 4, 6) du successeur de Jamblique Aidésius de Cappadoce (VI 1, 1), lequel se chargea de la formation des enfants d'Eustathe après sa mort (VI 9, 1). Quant à Sosipatra, elle enseignait le platonisme à Pergame près de chez Aidésius (VI 9, 2). On connaît d'ailleurs d'autres philosophes actifs à Alexandrie dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Par exemple, un certain Olympios de Syrie<sup>127</sup> vint étudier auprès d'Hypatie<sup>128</sup> à la fin du siècle. Antérieurement, un autre Olympios (ou Olympos),<sup>129</sup> philosophe peut-être originaire de Cilicie, fut attiré par les cultes du Sérapéion et joua un rôle important dans les émeutes païennes qui entraînèrent la destruction du Sérapéion en 391/2.

Au début de l'année 359, deux ans après le départ de Jamblique d'Antioche, il semble que 'son oncle' (c'est-à-dire Sôpatros II) et Libanius se soient affairés pour qu'il ne soit pas nommé contre son gré au Sénat de Constantinople (*Epist.* 34)<sup>130</sup> – ce qui présuppose qu'il ait hérité de biens considérables –, mais on souhaite qu'il vienne sur place défendre sa propre cause.

À Jamblique. (1) Non seulement je ne suis pas affligé d'être sollicité, mais je me réjouis même que tu (m') exhortes (à agir), car cela me montre que toi-même tu agis. (2) Le souci que tu manifestes de ne pas *passer des chevaux aux ânes* [c'est-à-dire apparemment de se retrouver sénateur à Constantinople], ton oncle l'approuve et moi de même, bien que nous nous en apercevions tardivement. Je pense en effet que déjà du nouveau nous arrive de là-bas, mais nous espérons régler le problème de façon heureuse grâce aux gouverneurs. (3) À Modestus qui allait de nuit se hâter vers la Cilicie je soumetts dans la soirée un livret où j'ai consigné la liste des cadeaux. Olympios n'était pas loin. Mais Modestus, après avoir dit qu'il se réjouissait des autres (cadeaux) du fait de leur faible encombrement, écartait l'huile. Comme

---

référence au néoplatonisme théurgique de Jamblique de Chalcis, dont le *De Mysteriis* prétend exposer les vues théologiques des Égyptiens. Mais il envisage également un véritable séjour de Jamblique d'Apamée en Égypte.

<sup>125</sup> *DPhA*, A 221 = I [1989], p. 257. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, Grégoire de Nyse (*Vie de Grégoire le Thaumaturge*, PG 46, col. 901) rapporte que la jeunesse du monde entier venait à Alexandrie pour étudier la philosophie et la médecine.

<sup>126</sup> *DPhA*, E 161 = III [2000], p. 369-78.

<sup>127</sup> *DPhA*, O 21 = IV [2005], p. 774

<sup>128</sup> *DPhA*, H 175 = III [2000], p. 814-17.

<sup>129</sup> *DPhA*, O 20 = IV [2005], p. 772-3.

<sup>130</sup> Les fils d'Achaëus, cousin de Jamblique d'Apamée, furent de même nommés contre leur gré au Sénat de Constantinople et Libanius dut intervenir en leur faveur (*Liban., Epist.* 1514, adressée à Acace en 365). Voir plus loin note 178.

nous ne céditions pas, il monta pour chercher ce qu'il fallait faire de préférence, mais, comme si c'était dans l'agitation du départ, il renonça à prendre une décision sur la question. Il n'y avait donc plus qu'à attendre. (4) Toi cependant il n'est pas possible que tu restes là-bas, mais *il faut que tu reviennes pour lutter contre l'imposition exigée par la Thrace* [le Sénat de Constantinople!] *et en un mot échapper au Sénat*, institution qui est utile aux gens sans nom, mais qui ne saurait rendre plus illustres ceux qui comme toi ont hérité.<sup>131</sup>

Libanius et Sôpatros semblent avoir obtenu de leur ami Modestus<sup>132</sup> en partance pour la Cilicie qu'il emporte des cadeaux (τὰ δῶρα), du moins quelques-uns qui n'étaient pas trop encombrants, car il refusa d'emporter de l'huile... Ils étaient peut-être destinés à des personnages importants de Constantinople (les gouverneurs de la lettre) susceptibles d'intervenir en faveur de Jamblique. À l'époque, ce dernier est peut-être toujours en Grèce et c'est de là que Libanius voudrait qu'il revienne à Antioche.

On ne connaît pas les résultats de ces diverses démarches destinées à lui faire "échapper au Sénat" (διαφυγεῖν ὅλως βουλῆν) et c'est peut-être intentionnellement que Libanius ne fournit pas plus de détails.

Trois ou quatre ans plus tard, en 362-363, et donc cinq ou six après le départ de Jamblique d'Antioche, une nouvelle lettre de Libanius (*Epist.* 801, t. X, p. 721.12-722.12 Förster) semble maintenant envisager que son jeune correspondant fasse souche à Athènes, où il a donc séjourné régulièrement depuis 358. Il est épris des descendants d'Érechtée (c'est-à-dire des Athéniens), de l'acropole, des hommes, des lieux et des dieux d'Athènes, au point de mépriser ses anciennes amours, Apamée ou peut-être Antioche (où il était venu après la mort de son père). Parlant au nom de sa famille, Libanius l'invite à se faire initié aux mystères des "deux divinités" (d'Éleusis) au cours du prochain mois de Boédromiôn (septembre-octobre), et éventuellement à d'autres mystères (ἄλλη τις τελετή), mais de "revenir pour maintenir la maison paternelle, de vivre en compagnie de [ses] parents vivants et d'honorer ceux qui sont partis.". Si toutefois il ne peut se déprendre de la terre de Pallas, qu'il engendre des enfants à Athènes et y propage leur commune famille.<sup>133</sup>

<sup>131</sup> Liban., *Epist.* 34, t. X, p. 30.12-31.12 Förster: Ἰαμβλίχῳ. (1) Οὐ μόνον οὐκ ἄχθομαι παρακαλούμενος, ἀλλὰ καὶ χαίρω προτρέποντος, ὅτι μοι τούτῳ δηλοῦται τὸ καὶ αὐτὸν ἐνεργὸν εἶναι σέ. (2) Τὸ μὲν οὖν φροντίζειν ἕπως μὴ εἰς ὄνους ἀφ' ἵππων ὁ τε θεῖος ἐπαινεῖ καὶ ἐγώ, ὅψῃ δὲ τούτου ἰδόντες. Οἶμαι γὰρ ἤδη τι φοιτᾶν ἡμῖν ἐκεῖθεν, ἐλπίζομεν δὲ αὐτὸ θήσεσθαι διὰ τῶν ἀρχόντων καλῶς. (3) Μοδέστῳ δὲ μέλλοντι νυκτὸς ἐπὶ Κιλικίας δραπεῖσθαι βιβλίον ἐσπέρας εἰσάγω τὰ δῶρα ἐγγράφας, Ὀλύμπιος δὲ οὐκ ἀπῆν. Ὁ δὲ τοῖς ἄλλοις ἤδεσθαι φήσας ὡς οὐκ ἔχουσιν ὄγκον διεωθεῖτο τοῦλαιον. Ἡμῶν δὲ οὐκ ἀνιέντων ἀνέβη μὲν ὡς ἄμεινον ζητήσω ἢ χρῆ ποιεῖν, οἷα δὲ ἐν θοροῦβῳ τῷ περὶ τὴν ἔξοδον, ἀφῆρέθη τὴν περὶ τούτου ψῆφον. Ἦν οὖν λοιπὸν ἀναμειναί. (4) Σοὶ μέντοι μένειν μὲν οὐκ ἔστιν ἐκεῖ, χωρεῖν δὲ ἀνάγκη δεῦρο τοῦ τε μαχέσασθαι πρὸς τὴν ἀπὸ Θράκης εἰσπραξίν καὶ διαφυγεῖν ὅλως βουλῆν, ἢ τοῖς μὲν ἀνωνώμοις λυσιτελεῖ, τοῖς δ' οἷα σὺ διαδεξαμένους οὐκ ἂν λαμπροτέρους θείη.

<sup>132</sup> Sur ce Flavius Domitius Modestus, ami intime de Libanius et *Comes Orientis* de 358 à 362, voir la longue notice de Seeck, *BLZG*, p. 213-18, *PLRE I*, s.v. "(Domitius) Modestus 2", et P. Petit, *Les fonctionnaires dans l'œuvre de Libanius*, n° 200, p. 165-72. Selon Seeck, *BLZG*, p. 214, Modestus se rendait en Cilicie (sur la route de Constantinople) pour recevoir des instructions de l'empereur concernant un grand procès pour haute trahison qu'il avait à juger à Scythopolis. Olympius d'Antioche, ami païen de Libanius, ancien gouverneur de Macédoine, sénateur de Rome récemment nommé au Sénat de Constantinople, était peut-être le "contact" que Libanius espérait mettre à contribution. Voir Seeck, *BLZG*, p. 223-4, s.v. "Olympius II", et *PLRE I*, s.v. "Olympius 3".

<sup>133</sup> On peut rapprocher le cas de Jamblique de celui de Firminus de Cappadoce analysé par T.A. Kopeček, "Curial Displacements and Flight in Later Fourth Century Cappadocia", *Historia* 23 (1974), p. 319-42, notamment p. 327-34. Dans un échange de lettres avec Basile de Césarée vers 359, Libanius se plaint que la curie de Césarée ait contraint Firminus, un de ses élèves à Antioche pendant quatre mois seulement, à revenir dans sa cité. C'est finalement en entrant dans l'armée que le jeune homme put se soustraire à ses obligations.

On a parfois vu dans cette lettre un projet de mariage à Athènes.<sup>134</sup> On peut seulement constater que Jamblique n'a pas encore d'enfants à Athènes. Mais on sait que Jamblique avait envisagé de rester à Athènes quelques années auparavant, dès 358 en fait. La lettre n'exclut donc pas qu'il y fût déjà établi ni qu'il fût déjà marié.

Si Jamblique peut ainsi envisager de rester à Athènes, au risque de se brouiller avec ses concitoyens, cela implique qu'il se considère libéré des charges municipales, du moins de celles qui lui imposeraient d'habiter dans sa cité,<sup>135</sup> tout autant que d'une inscription involontaire au Sénat de Constantinople. Comme il ne semble pas que son projet d'enrôlement dans l'administration impériale ait abouti et qu'il a maintenant vraisemblablement dépassé l'âge autorisé pour les études des curiales à l'étranger, il n'est pas impossible qu'il ait souhaité mettre à profit le statut de professeur de philosophie pour solliciter une exemption.<sup>136</sup> Jamblique avait donc selon Libanius deux bonnes raisons de rester à Athènes: il pouvait y pratiquer la philosophie (en tant que professeur)<sup>137</sup> et pouvait y fonder une famille, sans doute parce que la famille de son épouse était implantée dans cette cité. Il n'est pas dit qu'il put réaliser un tel projet.<sup>138</sup>

<sup>134</sup> Seeck, *BLZG*, p. 184, écrit: "im Jahre 363 noch unverheiratet".

<sup>135</sup> Il faut en effet distinguer entre charges financières et charges personnelles qui nécessitent la présence du décurion.

<sup>136</sup> Selon P. Petit, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, P. Geuthner, Paris 1955 (Institut français d'archéologie de Beyrouth - Bibliothèque archéologique et historique, 62), p. 35, Jamblique "propriétaire de terres en Phénicie, parent de Sopater curiale d'Apamée, ni professeur, ni fonctionnaire, paraît vivre de ses revenus et voyage sans cesse". Dans sa note 7, il présente Jamblique comme le fils d'un *honoratus*, Himerius, ancien gouverneur.

<sup>137</sup> Sur la législation complexe relative aux immunités, voir A. Hübner, art. "Immunitas", dans *Reallexikon für Antike und Christentum* XVII, 1996, col. 1092-1121. Mais les immunités accordées aux professeurs sont généralement liées à leur ville d'origine. Voir un texte de Modestin, traduit par I. Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique. Contribution à l'histoire de l'éducation et de la culture dans l'antiquité*, Vrin, Paris 2005<sup>2</sup> (Textes et traditions, 11), p. 227: "Si celui qui est originaire de Comana professe la rhétorique ou soigne à Néocésarée, il n'a pas d'immunité à Comana". S'ils enseignent ailleurs, ils perdent ces privilèges dans leur cité d'appartenance, sauf s'il s'agit de faveurs spéciales ou de postes d'enseignement à Rome, qui est la patrie de tous les citoyens de l'Empire [*ibid.*, p. 237], (et peut-être à Athènes). L'exemption d'un philosophe à l'étranger était moins automatique que pour d'autres professions, mais restait possible si elle était sanctionnée par les plus hautes autorités. Voir *Code Théodosien* XIII 3, 7 (19 janvier 369): "Idem AAA. Ad Probum praefectum praetorio. Reddatur unusquisque patriae suae, qui habitum philosophiae indebite et insolenter usurpare cognoscitur, exceptis his, qui a probatissimis adprobat ab hac debent colluvione secerni. Turpe enim est, ut patriae functiones ferre non possit, qui etiam fortunae vim se ferre profitetur. Dat. XIII kal. Feb. Sirmio Valentiniانو n. P. et Victore cons." (19 janvier 369). "Les mêmes Augustes (empereurs) au préfet du prétoire Probus. Que toute personne connue pour avoir indûment et insolemment usurpé l'habit philosophique soit renvoyée dans sa patrie, sauf celles qui, approuvées par ceux qui jouissent de la plus haute considération, doivent être distingués de ce ramassis. C'est une honte en effet que ne puisse supporter les charges de sa patrie celui qui professe lui-même affronter les attaques de la Fortune". La réticence des empereurs à accorder des immunités aux philosophes peut être illustrée par la réponse de Dioclétien à Polymneste (*DPhA*, P 245 = V b [2012], p. 1256) conservée dans *Code Justinien* X 42, 6 dans la section *De muneribus patrimoniorum: Imp. Diocletianus et Maximianus AA. Polymneste. Professio et desiderium tuum inter se discrepant. Nam cum philosophum te esse proponas, vinceres avaritiae caecitate et onera quae patrimonio tuo iniunguntur solus recusare conaris. Quod frustra te facere ceterorum exemplo poteris edoceri.* "Les empereurs Dioclétien et Maximien à Polymnestos. Ta profession et ta requête sont en désaccord. Car bien que tu revendiques le statut de philosophe, tu es dominé par l'aveuglement de l'avarice et tu essaies, toi seul, de récuser les charges qui sont liées à ton patrimoine. Tu peux apprendre par l'exemple des autres que c'est en vain que tu agis ainsi". Voir déjà le décret d'Antonin le Pieux commenté par Modestin (*Digesta* XXVII 1, 6, 7): "Nous n'avons pas fixé le nombre des philosophes, car peu nombreux sont les gens qui philosophent. Mais je crois que ceux parmi eux qui débordent de richesses fourniront volontiers à leurs patries une assistance tirée de leurs fortunes, car s'ils chicanent sur leurs biens personnels, par ce fait même ils se révéleront désormais comme n'étant pas des philosophes" (trad. Nicole Charbonnel, reprise par Hadot, *Arts libéraux*, p. 227).

<sup>138</sup> Quelques années auparavant le sophiste Himérius de Prousius avait de même contracté mariage avec une athénienne dont l'illustre famille remontait à Plutarque de Chéronée. Voir J. Schamp, notice "Himérius de Prousius", H 136 = *DPhA* III [2000], p. 708-42, notamment p. 720-1.

En 365, Libanius lui adresse sa lettre 1466 (t. XI, p. 398.9-499.9 Förster), dont le contexte reste pour nous obscur (on évoque une querelle entre Libanius et la famille de Jamblique), mais qui confirme que pour l'essentiel de son temps Jamblique – que Libanius associe “à ceux qui pratiquent la philosophie” (τοῖς φιλοσοφοῦσι) – vit à la campagne, loin des tumultes (θορύβων ἔξω), dans la seule fréquentation de “Pythagore, Platon, Aristote, [et son] divin homonyme” (τὸν Πυθαγόραν, τὸν Πλάτωνα, τὸν Ἀριστοτέλην, τὸν ὁμώνυμον τὸν θεῶν), c'est-à-dire le grand Jamblique, ce qui implique forcément la possession et la pratique des écrits attribués à ces grands philosophes, notamment ceux de son homonyme, dont il possédait certainement les ouvrages par voie de tradition familiale.

Où donc Jamblique est-il installé à l'époque? À Athènes?<sup>139</sup> Sans doute pas, puisque Libanius reproche à cet ami des Muses (ἄνδρα φιλόμουσον) de vivre sur ses terres “par amour de ses champs” (τὸν δὲ ἔρωτά σου τὸν περὶ τὸν ἀγρόν p. 498.16-17 Förster) et de ne pas venir le voir, ce qui suppose qu'il n'est pas si loin. On n'a pas l'impression que Jamblique vit alors dans la campagne attique, retraite qui de toute façon serait peu conciliable avec une activité d'enseignement à Athènes. Lorsque Jamblique se plaint de ne pas recevoir de lettres de Libanius, ce dernier objecte qu'aucun des siens ne vient plus lui rendre visite, ce qui implique qu'ils avaient de fait auparavant pu transmettre à Jamblique les lettres de Libanius. Ces parents n'habitaient évidemment pas Athènes. Il est donc sans doute en Syrie.<sup>140</sup> Il est possible que les démarches entreprises pour le soustraire au Sénat de Constantinople aient réussi, mais non pas celles visant à lui assurer une immunité complète de ses charges de curiale dans sa cité.

Ce n'est qu'après un long silence de vingt-cinq ans que l'on entend à nouveau parler du “sage Jamblique” (τὸν σοφὸν Ἰάμβλιχον) grâce à trois lettres tardives (que l'on peut dater de 390 et 391)<sup>141</sup> où Libanius soutient la cause de Jamblique dans des affaires mal définies (esclaves fugitifs de Jamblique, fausse accusation contre le philosophe d'avoir spolié de ses biens une dame du nom de Charisia).<sup>142</sup> Jamblique est toujours un fervent défenseur de la cause hellène. Libanius dit de lui que “ses biens sont devenus le bien commun de tous les Hellènes” (ὡς κοινὰ τὰ κείνου πάντων Ἑλλήνων εἶναι, *Epist.* 982.1, t. XI, p. 114.21-22 Förster) et donc pas seulement dans sa cité. Dans une autre lettre, il rappelle à son correspondant que “les dieux et les déesses” “ont le souci de la vie (ψυχῆς) de Jamblique et qu'ils veulent que soient accusés ceux qui ont commis des torts envers lui” (*Epist.* 984, t. XI, p. 115.17-19 Förster). Il serait étonnant que Jamblique ne soit pas à l'époque en rapport de voisinage avec Libanius et, en tout cas, aucune lettre ne lui est adressée personnellement à propos de ces affaires.

Entre 365 et 390 se sont cependant écoulées vingt-cinq années qui ont dû être les plus importantes dans la carrière de Jamblique et sur lesquelles Libanius ne nous fournit aucun renseignement du fait que sa correspondance pour cette période n'a pas été conservée ou plus exactement qu'elle a été détruite volontairement par mesure de prudence.

<sup>139</sup> C'est ce que suppose Raubitschek, “Iamblichos at Athens”, p. 67.

<sup>140</sup> Comme le pensent Saffrey -Westerink, *Théol. Plat.*, p. XLV.

<sup>141</sup> *Epist.* 982 à Siburius (en 390), proconsul de Palestine; *Epist.* 984 à Priscion (en 390), avocat (*Epist.* 1053, 1) et sophiste (*Epist.* 988, 4) païen de Césarée de Palestine, ancien élève de Libanius; *Epist.* 1007 à Flavius Richomer (en 391). Sur Siburius, voir Petit, *Les fonctionnaires dans l'œuvre de Libanius*, n° 269 (Siburius II).

<sup>142</sup> Absente de la prosopographie de Seeck *BLZG*, et de la *PLRE*.

### *Une disparition mystérieuse de Jamblique?*

Avant de fermer ce chapitre, il faut s'arrêter sur un témoignage tardif associant Jamblique à la conjuration de Théodore sous Valens en 371 et rapportant à cette occasion son suicide. Cedrenus, un historien du XI<sup>e</sup> siècle, écrit:

Le sophiste Libanius et Jamblique le maître de Proclus pratiquèrent ce qu'on appelle la divination par le coq: ayant inscrit en effet les 24 lettres dans de la poussière et ayant placé sur chaque lettre un grain de blé, il laissèrent un coq se promener au-dessus des lettres. Le coq picora le grain qui était sur le *théta*, puis celui sur l'*epsilon*, sur l'*omicron* et sur le *delta*. Et la prédiction fournie par ces lettres était ambiguë, car de telles révélations faites par de tels signes sont trompeuses. En apprenant l'affaire, Valens châtia injustement à cause de leurs noms de nombreux Théodoses, Théodotes et Théodores et ceux dont le nom de la même façon correspondait à ces lettres. Quant à Jamblique, apeuré, il mourut en absorbant un poison.<sup>143</sup>

Une version légèrement différente est fournie par Zonaras au siècle suivant:

Sous ce règne de Valens, il est dit que le sophiste Libanius et Jamblique le maître de Proclus pratiquèrent la divination par le coq, cherchant à connaître celui qui allait être empereur après Valens. Voici comment elle fonctionnait, d'après ce qu'on rapporte. Ils inscrivent dans de la poussière les 24 lettres et sur chacune de ces lettres est posé un grain de blé ou d'orge. Ensuite on laisse un coq se promener, alors que l'on chante pendant ce procédé des incantations magiques, et on observe sur quelles lettres il prend des graines. Et on considère que ces lettres rassemblées fournissent une indication sur ce qu'on cherche à savoir. Alors donc qu'eux aussi avaient ainsi procédé, ils virent que le coq picorait le grain sur le *théta*, celui sur l'*epsilon*, celui sur l'*omicron* et celui sur le *delta*. L'information sembla donc ambiguë, car (le procédé) semblait indiquer Théodore, ou bien Théodosie, ou bien Théodote. Apprenant cela, Valens fit périr dans sa suspicion beaucoup de ceux qui portaient de tels noms. Mais il faisait rechercher également ceux qui avaient utilisé le procédé divinatoire. Aussi, par crainte de la cruauté de l'empereur, Jamblique absorba un poison mortel à ce que racontent certains historiens et se donna ainsi la mort. Valens était en effet inexorable quand il était emporté par la colère. Aussi il disait: "celui qui renonce rapidement à sa colère renoncerait très rapidement à la justice". Cet empereur régna treize ans et quatre mois et périt d'une façon conforme à son impiété.<sup>144</sup>

<sup>143</sup> Cedrenus, *Compendium hist.*, t. I, p. 548.13-23 Bekker: Λιβάνιος δὲ ὁ σοφιστὴς καὶ Ἰάμβλιχος ὁ Πρόκλου διδάσκαλος ἐποίησαν τὴν λεγομένην ἀλεκτορομαντείαν· γράψαντες γὰρ τὰ κδ' γράμματα ἐπὶ κόνεως, καὶ ἐπιθέντες καθ' ἕκαστον γράμμα κόκκον σίτου, ἀπέλυσαν ἀλέκτορα ἐπὶ τὰ γράμματα, καὶ ἔλαβεν ὁ ἀλέκτωρ τὸν ἐν τῷ θ κόκκον, ἔπειτα τὸν ἐν τῷ ε καὶ ὁ καὶ τὸν ἐν τῷ δ. Καὶ ἐγένετο ἡ τούτων μαντεία ἀμφίβολου· τοιαῦτα γὰρ τὰ τῶν τοιούτων ἀπατηλά. Τοῦτο μαθὼν Οὐάλης πολλοὺς Θεοδοσίους καὶ Θεοδότους καὶ Θεοδώρους καὶ τοὺς ὁμοίως ἐγκειμένους τοῖς γράμμασι τούτοις ἀπὸ τῶν ὀνομάτων ἀναιτίως ἐκόλασεν. Ἰάμβλιχος δὲ φοβηθεὶς φάρμακον πικρὸν ἀπέθανε.

<sup>144</sup> Zonaras, *Epitome historiarum*, p. 81.3-82.5 Büttner-Wobst: Ἐπὶ τούτου δὴ τοῦ Οὐάλεντος λέγεται Λιβάνιος ὁ σοφιστὴς καὶ Ἰάμβλιχος ὁ Πρόκλου διδάσκαλος ἀλεκτορομαντείαν ποιῆσαι, ζητοῦντες γινῶναι τὸν μετὰ τὸν Οὐάλεντα βασιλεύσοντα. Ἡ δὲ τοιαύτη, ὡς λόγος, ἐστίν. Ἐν κόνει τὰ κδ' γράφονται γράμματα, καὶ τούτων ἐκάστῳ σίτου κόκκος ἡ κριθῆς ἐπιτίθεται. Εἴτ' ἀλέκτωρ ἀφίεται, ἐπαδομένων ἐπὶ τούτοις τινῶν ἐπωδῶν, καὶ κατασκοπεῖται ἐκ τίνων στοιχείῳ λαμβάνει κόκκους. Καὶ ταῦτα συντιθέμενα δῆλωσιν ποιεῖσθαι τοῦ ζητουμένου δοξάζεται. Τοῦτο τοῖνυν κάκεινοι τότε ποιήσαντες εἶδον λαβόντα τὸν ἀλέκτορα τὸν ἐν τῷ θ κόκκον καὶ τὸν ἐν τῷ ε, τὸν ἐν τῷ ο καὶ τὸν ἐν τῷ δ. Ἐδοξεν οὖν ἀμφίβολου τὸ δηλούμενον· ἡ γὰρ Θεόδωρον ἐδοκεὶ δηλοῦν ἢ Θεοδόσιον ἢ Θεόδοτον. Τοῦτο μαθὼν ὁ Οὐάλης πολλοὺς τῶν τοιούτους κεκλιμένων ὀνόμασιν ὑποπεύσας ἀπώλεσεν. Ἐζήτηε δὲ καὶ αὐτοὺς τοὺς τὴν μαντείαν ποιήσαντας. Ὄθεν τὴν ἐκείνου δείσας ὠμότητα ὁ Ἰάμβλιχος φάρμακον δηλητηριον πεπωκώς, ὡς τινες ἰστορήκασιν, ἑαυτὸν τοῦ ζῆν ὑπέξήγαγεν. Ἦν γὰρ δυσπαραίτητος τὰς ὀργὰς ὁ Οὐάλης· ὅθεν καὶ ἔλεγεν ὡς "ὁ ταχὺ μεταθέμενος τῆς



Saffrey et Westerink, conscients de la fragilité de ce témoignage qui présente Jamblique comme le maître de Proclus, en ont tiré la conclusion que Jamblique d'Apamée avait été compromis dans ce complot: il ne se serait cependant pas suicidé pour échapper à la justice, mais aurait laissé seulement croire à son suicide et "aurait fait le mort jusqu'à la fin du règne de Valens (378)".<sup>145</sup> L'anecdote rappelle toutefois suffisamment le suicide raté de Maxime d'Éphèse chez Eunape (consécutif toutefois aux persécutions dirigées contre les anciens amis de Julien et non au complot d'Antioche à la suite duquel Maxime fut de fait exécuté) et la description – cependant assez différente – du procédé divinatoire<sup>146</sup> chez Ammien (XXIX 1, 29-31) et Zosime (IV 13, 3-4) pour que l'on soit justifié de la rapporter à une simple confusion dans la tradition historique dont dépendent ces historiens byzantins.<sup>147</sup>

### *Le témoignage de l'épigraphie*

Un certain Jamblique fut honoré à Athènes par une inscription gravée sur un hermès à la fin du IV<sup>e</sup> siècle pour avoir financé la reconstruction des tours du rempart de la ville devant la menace des Goths, mais aussi pour sa sagesse, ce qui pourrait correspondre à une activité d'enseignement au profit de la cité.<sup>148</sup>

Τοῦτον καὶ μετὰ πότμον ἀθωπευτοῖς γλυφίδεσσ[ι]  
 ὁ στεγανὸς τῖσεν πάγος Ἄρεος οὐνεκα πύργους  
 τείχους ἔρκος ἔτευξεν Ἰάμβλιχος ὄλβον ὀπάσσας.  
 vac.  
 Καὶ σοφίῃ κόσμησεν Ἰάμβλιχος οὗτος Ἀθήνας  
 [καὶ Κρανα]ῆ κραιτερόν τε[ῖχος ἐπ]ῆρε πόλει.  
 ? ----- ?

Voici la traduction qu'en a donnée Bernadette Puech:

À l'homme que voici, *même après sa mort*, d'un ciseau qui ne saurait le flatter, la colline bien abritée d'Arès a payé sa dette, car Jamblique a bâti les tours, protection du rempart, en faisant don de ses richesses.

*Tout en donnant à Athènes la parure de sa sagesse*, Jamblique que voici a élevé un puissant rempart pour la cité cranéenne.

Le texte du second poème de l'inscription montre que Jamblique était réputé à Athènes pour sa

ὀργῆς καὶ τοῦ δικαίου ἂν μετάθιοτο τάχιστα." Οὗτος ἔτη βεβασίλευκε δέκα ἐπὶ τρισὶ καὶ μῆνας τέσσαρας καὶ ἀξίως τῆς οἰκείας δυσσεβείας διέφθαρτο.

<sup>145</sup> Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*, p. XLV-XLVI.

<sup>146</sup> Sur les différents procédés divinatoires signalés dans les sources anciennes dans le cadre de cette conjuration, voir Wiebe (cf. *infra* note 147), p. 98-106, et Lenski, *Failure of Empire*, p. 224, n. 74.

<sup>147</sup> Sur le complot d'Antioche voir F.J. Wiebe, *Kaiser Valens und heidnische Opposition*, Habelt, Bonn 1995 (*Antiquitas* - Reihe 1, 44), p. 86-130; Lenski, *Failure of Empire*, p. 218-34.

<sup>148</sup> Voir Raubitschek, "Iamblichos at Athens", p. 64, et Puech, *Orateurs et sophistes*, p. 313-4, n° 141. Voir E. Sironen, *The Late Roman and Early Byzantine Inscriptions of Athens and Attica. An edition with appendices on scripts, sepulchral formulae and occupations*, Hakapeino Oy, Helsinki 1997; E. Sironen, "Life and Administration of Late Roman Attica in the Light of Public Inscriptions", p. 32-3, n° 16. Voir maintenant *Inscriptiones Atticae aetatis quae est inter Herulorum incursionem et imp. Mauricii tempora*, De Gruyter, Berlin 2008 (*Inscriptiones Graecae - consilio et auctoritate Academiae Scientiarum Berolinensis et Brandenburgensis editae* 2-3, *Inscriptiones Atticae Euclidis anno anteriores*, 5).

sagesse et donc sans doute pour son activité philosophique. Qu'il s'agisse bien de Jamblique d'Apamée, le philosophe correspondant de Libanius toujours vivant au début des années 390, est assuré par l'évocation de sa sagesse et aussi par la rareté du nom, qui n'est pas attesté par ailleurs en Attique.<sup>149</sup> Ajoutons que la fortune dont avait hérité Jamblique lui permettait d'exercer facilement un tel évergétisme en faveur de sa cité d'adoption. D'après le témoignage de Libanius à la même époque, "ses biens sont devenus le bien commun de tous les Hellènes" (*Epist.* 982.1, t. XI, p. 114.21-22 Förster).

Notons que la première inscription montre que Jamblique est déjà mort (*καὶ μετὰ πότμον*). Selon E. Sironen et B. Puech, l'assurance que démontre l'inscription en la sécurité des remparts invite à la dater avant l'incursion d'Alaric (396). Comme nous avons vu que Jamblique était encore vivant en 391, une datation entre 391 et 396 s'impose. Ces inscriptions montrent qu'une partie de l'activité de Jamblique dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle a dû se situer à Athènes. La correspondance de Libanius n'évoquait que des voyages de jeunesse, une installation éventuelle à Athènes et une possible activité philosophique dans cette ville, mais suggérait par ailleurs des séjours en Orient.<sup>150</sup> L'inscription éclaire donc toute une période de la carrière athénienne de Jamblique. Jamblique aurait séjourné à Athènes de 357 à 363 environ, serait revenu en Syrie avant 365; il aurait par la suite fait carrière à Athènes, mais serait revenu à Antioche vers 390 et l'inscription athénienne, élevée quelques années plus tard, entre 391 et 396, honorerait Jamblique alors qu'il avait quitté Athènes quelques années avant sa mort ou y était récemment revenu. Il semble en tout cas difficile d'imaginer que les dernières lettres que nous avons évoquées aient pu être écrites par Libanius alors que Jamblique vivait toujours à Athènes.<sup>151</sup>

### *Le témoignage de Symmaque*

C'est en tant que philosophe et peut-être professeur que Jamblique est le destinataire d'une lettre de Symmaque que l'on date après 380:<sup>152</sup>

À Jamblique. La plupart des gens aiment collectionner ce qui de partout dans le monde a du prix. Il me plaît, pour ma part, d'appeler en possession d'amitié *les amoureux de la sagesse*. Parmi eux, depuis longtemps, vous tenez le rang suprême, au témoignage des experts et, en particulier, de notre cher Eudoxe qui, à l'approbation générale, juge des mérites avec exactitude. Pour avoir goûté de près à vos vertus, il a appris à louer en équité tous ceux qui également aspirent au bien, leur attribuant le désir d'un savoir intellectuel et moral, mais à vous sa parfaite maîtrise. Invité en conséquence par une réputation qui fait l'unanimité ainsi que par la sincérité de témoins de qualité, je tends la main à votre amitié, en souhaitant, du même coup, que par retour d'une lettre de vous me soient manifestés l'accord de votre bon vouloir et le don d'une exacte réciprocité à notre égard. Adieu (trad. Callu).<sup>153</sup>

<sup>149</sup> Voir *LGPNI* (Attica). Le Jamblique de l'inscription est par erreur daté du VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle *avant* J.-Chr. dans le *LGPNI* II (Attica), p. 231 (avec référence à *SEG* 21, n° 768).

<sup>150</sup> Seeck, *BLZG*, p. 184-5, mentionnait les voyages de jeunesse, mais n'évoquait pas une installation définitive dans cette cité.

<sup>151</sup> C'est ce que suppose Raubitschek, "Iamblichos at Athens", p. 66.

<sup>152</sup> Voir Symmaque, *Lettres*, éd. par J.-P. Callu, t. IV, Les Belles Lettres, Paris 2002, p. 96.

<sup>153</sup> Symmac., *Lettre IX 2*, t. IV, p. 3 Callu: "AD IAMBlichum. Plerisque amor est undique gentium pretiosa conquirere. Me juvat studiosos sapientiae viros in amicitiae possessionem vocare. Quorum te esse summam iamdiu adtestantur experti, in primis familiaris noster cunctis probatus Eudoxius diligens iudex bonorum, qui degustatis propius virtutibus tuis ceteros aequae ad honesta tendentes laudare didicit, illis desiderium doctrinae vitaeque tribuens, tibi perfectionem. Invitatus igitur consensu famae et optimorum testium fide amicitiae tuae dexteram porrigo simulque opto, ut mihi epistula a te relata declaret concordiam voluntatis tuae et mutuae in nos diligentiae impetrationem. Vale".

La rareté du nom et l'évocation des "amoureux de la sagesse" permettent de penser qu'il s'agit bien de Jamblique d'Apamée.<sup>154</sup> Comme on ne sait rien d'Eudoxius,<sup>155</sup> sinon qu'il est le destinataire de l'*Epist.* VIII 31 de Symmaque, on ignore où il a pu connaître Jamblique: en Orient ou à Athènes. Eudoxius a des ennuis de santé. C'est apparemment un païen et un philosophe. Symmaque lui écrit: "Ce qui pourtant console mon anxiété est que la sobriété vous est familière, que vous savez ce qu'est la sagesse, que votre courage est bien plus grand que les adversités de la Fortune" (*Epist.* VIII 31).<sup>156</sup>

### *La famille de Jamblique d'Apamée*

On a vu que Libanius voyait en Jamblique un philosophe, descendant d'une famille de philosophes. Son grand-père Sôpatros<sup>157</sup> nous est bien connu grâce à Eunape qui le présente comme un disciple direct de Jamblique de Chalcis et le conseiller de l'empereur Constantin, lequel finit par le faire mettre à mort.<sup>158</sup>

Sans qu'aucun nom soit fourni, le *Disc.* XVIII de Libanius évoque (§ 187) la résolution par l'empereur Julien d'un conflit entre deux villes de Syrie (de moindre importance qu'Antioche), dont l'une était près de la mer et l'autre à l'intérieur des terres. Sans tenir compte de leurs constructions ou de leurs avantages géographiques, Julien aurait accordé la primauté à la seconde en prenant en compte la sagesse de leurs citoyens respectifs. Ces deux villes étaient vraisemblablement Laodicée et Apamée. Le champion de Laodicée était peut-être Apollinaire. Du côté d'Apamée, Libanius mentionne deux sages: un citoyen d'origine étrangère (ξένου τε και πολίτου) qui aurait choisi de philosopher en cette cité (ἐμφιλοσοφεῖν), et un citoyen d'Apamée qui aurait accueilli le premier et tous ceux qui, de partout, se mirent à sa suite. On reconnaît facilement dans ces deux philosophes Jamblique de Chalcis, philosophe

<sup>154</sup> Voir le commentaire de S. Roda, *Commento storico al libro IX dell'epistolario di Quinto Aurelio Simmaco*, Giardini, Pisa 1981 (Bibl. di studi ant., 27), p. 94-5.

<sup>155</sup> Absent de la *PLRE*.

<sup>156</sup> Selon Callu, Symmaque, *Lettres*, t. IV, p. 97 note 3, cet Eudoxius serait identique au philosophe de la mosaïque de Soueidié près de Baalbek. Voir L. Cracco Ruggini, "Sulla cristianizzazione della cultura pagana. Il mito greco e latino di Alessandro dall'età antonina al medioevo", *Athenaeum. Studi periodici di letteratura e storia dell'Antichità* 43 (1965), p. 3-80, notamment, p. 8-9, et B. Puech, notice "Eudoxius", *DPhA*, E 99 = III [2000], p. 302-3. Seeck, *BLZG*, p. 132, proposait de l'identifier avec un rhéteur Eudoxe (*PLRE* I, s.v. "Eudoxius 2"), fils d'un rhéteur homonyme originaire de Cappadoce (*PLRE* I, s.v. "Eudoxius 1") tous deux correspondants de Grégoire de Nazianze, mais le nom était trop courant pour autoriser une identification sûre et ces deux cappadociens ne sont pas rattachés à la région d'Antioche, pas plus qu'à Athènes. Ce rhéteur était d'ailleurs chrétien à la différence du correspondant de Symmaque. Voir R. Goulet, notice "Eudoxius de Cappadoce", à paraître dans les compléments du tome VI du *DPhA* – Callu, Symmaque, *Lettres*, t. IV, p. 97 note 3, identifie par erreur Himérius le père de Jamblique au "déclamateur athénien" Himérius. Cette erreur est également présente dans Himerius, *Declamationes et orationes cum deperditarum fragmentis*, éd. A. Colonna, Academia Linceorum, Roma 1951, p. I, qui prête au sophiste célèbre un fils du nom de Jamblique. Voir Schamp, "Himérius de Proucias", p. 723. – Pour un autre Jamblique d'Apamée, frère d'Anatolios et père d'un certain Diogène mentionné dans une épitaphe chrétienne de Rome à la même époque, voir Puech, *Orateurs et sophistes*, p. 314 n. 3: *ICUR* VII 17548+19864 (que l'on peut dater de 414): Ἐνθα κατὰ κίτε Διογένης | υἱὸς Ἰαμ(β)λίχου, ἀνέψιος | Ἀνατολίου πρεποσειτου θησαυρῶν, κωμῆς Μαγαράτων κατωτέρως | τῆς Ἀπαμείων παροικίας. Voir D. Feissel, "Contributions à l'épigraphie grecque chrétienne de Rome", *Rivista di archeologia cristiana* 58 (1982), p. 353-82, sect. 1: "Diogènes d'Apamée", p. 358-63, avec deux pl.: "La chronologie n'interdit pas de voir en Diogènes, né en 389 puisqu'il meurt à Rome en 414, à l'âge de 25 ans, le fils du rhéteur d'Apamée, qui était encore vivant en 391. On s'attendrait cependant, si tel était le cas, à trouver précisé, parmi tant d'homonymes moins illustres, le métier du père comme celui de l'oncle" (p. 361). Mais un frère de Jamblique dénommé Anatolios n'est pas attesté.

<sup>157</sup> Voir K. Gerth, art. "Zweite Sophistik", *RE Suppl.* VIII, 1956, col. 719-82, col. 768 (n° 252); Penella, *Philosophers and Sophists*, p. 49-53.

<sup>158</sup> Sur le rôle de Sôpatros à la cour de Constantin, voir aussi H. Schlange-Schöningen, *Kaisertum und Bildungswesen im spätantiken Konstantinopel*, Steiner, Stuttgart 1995 (Historia-Einzelschriften, 94), p. 667-9.

que Julien mettait au pinacle,<sup>159</sup> et Sôpatros d'Apamée qui aurait donc invité le premier à tenir école dans sa ville natale et qui lui aurait succédé, peut-être avant de rejoindre la cour impériale où il allait connaître une fin tragique comme le raconte Eunape.<sup>160</sup> Sozomène dit de lui qu'il présidait à l'école de Plotin (*Hist. Eccl.* I 5, 1) et la *Souda* (Π 1811, s.v. Πλωτῆνος, t. IV, p. 151.25 Adler) le mentionne comme un des successeurs de la *diadoché* de Plotin. Dans sa *Lettre* 1389, Libanius désigne Apamée comme "la cité aimée de Jamblique et la mère de Sôpatros". Il semble donc que Sôpatros ait accueilli Jamblique de Chalcis à Apamée et qu'il ait, à sa suite, dirigé une école philosophique dans cette cité. L'importance d'Apamée de Syrie comme centre philosophique ne date cependant pas du IV<sup>e</sup> siècle, car, si l'on ne peut pas être sûr que le philosophe Numénios d'Apamée a enseigné dans sa ville natale, on sait en tout cas qu'en 269 Gentilianus Amélius, le disciple de Plotin, quitta Rome pour s'installer dans cette ville (Porph., *V. Plot.* 2, 33), où il adopta un certain Ustilianus (ou Hostilianus) Hésychius d'Apamée, à qui il légua les cent livres de scholies qu'il avait écrits à partir des cours de Plotin (*ibid.*, 3.46-48).<sup>161</sup>

Sôpatros est l'auteur d'un traité philosophique perdu intitulé *Περὶ προνοίας καὶ τῶν παρὰ τὴν ἀξίαν εὐπραγούντων ἢ δυσπραγούντων*, *Sur la providence et sur ceux qui réussissent ou échouent contrairement à leur mérite*.<sup>162</sup> Il est également le dédicataire d'un certain nombre de traités ou de lettres philosophiques de Jamblique dont d'importants fragments sont conservés par Stobée.<sup>163</sup> C'est peut-être à lui que l'on doit les mosaïques de l'école philosophique dont on a cru retrouver le siège sous la cathédrale d'Apamée.<sup>164</sup> Il était mort en 365 (Liban., *Epist.* 1396).

Sôpatros l'Ancien eut au moins deux fils: Sôpatros le Jeune et Himérius qui fut le père de notre Jamblique d'Apamée<sup>165</sup> (*Epist.* 570 et 571). Himérius est le destinataire d'une lettre d'un Sôpatros partiellement conservée par Stobée<sup>166</sup> sous le titre: Ἐκ τῆς Σωπάτρου ἐπιστολῆς πρὸς Ἡμέριον

<sup>159</sup> Voir Bouffartigue, *L'Empereur Julien*, p. 76-8.

<sup>160</sup> Dans la traduction donnée par Fatouros - Krischer, *Libanius, Briefe*, p. 222, on a apparemment confondu les deux identifications. On lit: "die anderen [Apamäer] (sprachen) von der Weisheit eines Ausländer [Sopatros] (...) sowie von der eines Mitbürgers [Iamblichos] (...)". Il faut certainement intervertir les deux identifications suggérées entre crochets.

<sup>161</sup> Sur l'activité philosophique à Apamée, voir J.-C. Balty, "Apamea in Syria in the Second and Third Centuries A.D.", *Journal of Roman Studies* 78 (1988), p. 91-104, notamment p. 95, qui rappelle les noms de Numénios et d'Amélius, mais aussi celui de l'épicurien Aurelius Belius Philippus (*DPhA*, P 129 = V b [2012], p. 312-3), chef de l'école épicurienne d'Apamée (διάδοχος ἐν Ἀπαμείᾳ τῶν Ἐπικουρείων). Apamée serait restée un centre néoplatonicien jusqu'à l'époque de Libanius. Voir J.-C. Balty - J. Balty, "Julien et Apamée. Aspects de la restauration de l'hellénisme et de la politique antichrétienne de l'empereur", *Dialogues d'Histoire Ancienne* 1 (1974), p. 267-79, notamment p. 267-70. Liban., *Or.* LII 21.12-13, t. IV, p. 35 Förster, fait référence au "cœur des philosophes d'Apamée, dont le coryphée ressemblait aux dieux" (τῶν φιλοσόφων ἐξ Ἀπαμείας χορός, ὃν ὁ κορυφαῖος θεοῖς ἐώκει).

<sup>162</sup> *Souda*, s.v. "Σώπατρον", Σ 845, t. IV, p. 407.6-7 Adler.

<sup>163</sup> Voir Stob., *Anth.*, I 5, 18 Wachsmuth (Ἐκ τῆς Ἰαμβλίχου πρὸς Σώπατρον ἐπιστολῆς); III 1, 17 et 49; III 31, 9; III 37, 32; IV 39, 23 (Ἐκ τῶν Ἰαμβλίχου πρὸς Σώπατρον περὶ ἀρετῆς); II 2, 6 (Ἐκ τῆς Ἰαμβλίχου ἐπιστολῆς πρὸς Σώπατρον περὶ διαλεκτικῆς); II 31, 122 (Ἐκ τῆς Ἰαμβλίχου ἐπιστολῆς Σωπάτρου Περὶ παιδῶν ἀγωγῆς); voir également II 46, 16; III; 11, 35. Ces lettres sont citées et traduites dans Iamblichus of Chalcis, *The Letters*, éd. J.M. Dillon - W. Polleichtner, Atlanta 2009 (Society of Biblical Literature - Writings from the Greco-Roman World, 19), n° 12, p. 34-5; n° 13, p. 36-9; n° 14, p. 40-3; n° 15, p. 44-5; n° 16, p. 46-9; n° 17, p. 50-1; n° 18, p. 50-1. Nouvelle édition, avec une traduction italienne et un riche commentaire: Giamblico, *I Frammenti dalle Epistole*, éd. D.P. Taormina - R.M. Piccione, *Index verborum* P. Cipolla, Bibliopolis, Napoli 2010 (Elenchos, 56) (pour le texte et la traduction des lettres à Sôpatros, voir p. 284-91, 300-9, 320-3, 330-1, avec les notes afférentes).

<sup>164</sup> *DPhA*, I 3 (voir *supra* note 20), en part. p. 828-9. Voir J. Balty, *Mosaïques antiques du Proche Orient. Chronologie, iconographie, interprétation*, Les Belles Lettres, Paris 1995 (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 551 / Centre de recherches d'histoire ancienne, 140), notamment p. 265-73 ("Un programme philosophique sous la cathédrale d'Apamée: l'ensemble néo-platonicien de l'empereur Julien").

<sup>165</sup> *PLRE* I, s.v. "Himerius 3". À ne pas confondre avec le sophiste athénien (*PLRE* I, s.v. "Himerius 2").

<sup>166</sup> Stob., *Anth.*, IV 5, 51-60 Wachsmuth.

τὸν ἀδελφὸν τὸ Πῶς δεῖ πράττειν τὴν ἐγκεχειρισμένην αὐτῷ ἡγεμονίαν, “Lettre de Sôpatros à son frère Himérius,<sup>167</sup> (à savoir) Comment exercer l’autorité qui lui a été confiée”.<sup>168</sup> L’auteur ne devait pas être Sôpatros d’Apamée père, mais le fils de ce dernier: Sôpatros le Jeune.<sup>169</sup>

Sôpatros le Jeune<sup>170</sup> fut décoré à Apamée de Syrie et organisa les Jeux Olympiques dans cette cité en 361 (Liban., *Epist.* 663 et 1172). Libanius lui adressa plusieurs lettres entre 359 et 364. Il est mentionné avec son père homonyme comme un disciple de Jamblique dans les lettres du Ps.-Julien, dont l’auteur était peut-être un sophiste disciple de Jamblique à Apamée.<sup>171</sup>

Sôpatros l’Ancien et Sôpatros le Jeune étaient sans doute des descendants à Apamée de Ti. Flavius Appius Sôpatros qui contribua à l’érection, à l’entrée de l’agora d’Apamée, de trois statues de bronze en l’honneur des empereurs Antonin le Pieux, Marc-Aurèle et Lucius Verus en 166. On connaît également un autre Ti. Flavius Appius Sôpatros, fils du précédent, honoré par une inscription en 230 près des bains de Julius Agrippa: Τίτον Φλά(ουλον) Ἀππιον [Σ]ώπατρον τὸν ἀξιολογώτατον υἱὸν Σωπάτρου κτλ.<sup>172</sup>

<sup>167</sup> Hémérius n’est pas attesté dans les tomes parus du *LGP*N, alors qu’Himérius l’est une quinzaine de fois. Un manuscrit contenant la lettre du Ps.-Julien à Himérius (*Epist.* 201 Bidez-Cumont = 69 Wright) a Ἡμερίῳ plutôt qu’Ἱμερίῳ. Voir Vanderspoel, “Correspondence”, p. 440. De même dans la lettre 571 de Libanius les manuscrits ont Ἡμερίου.

<sup>168</sup> Sur la lettre à Himérius, voir D.J. O’Meara, *Platonopolis. Platonic Political Philosophy in Late Antiquity*, Clarendon Press, New York - Oxford 2003, p. 112-5, et Id., “A Neoplatonist Ethics for high-level Officials: Sopatros’ Letter to Himerios”, dans A. Smith (éd.), *The Philosopher and Society in Late Antiquity. Essays in honour of Peter Brown*, Classical Press of Wales, Swansea 2003, p. 91-100. La lettre a été traduite et commentée dans D.J. O’Meara - J. Schamp, *Miroirs de prince de l’empire romain au IV<sup>e</sup> siècle: anthologie*, Cerf Academic Press Fribourg, Paris - Fribourg 2006, p. 51-69. Sur l’arrière-plan littéraire du “miroir des princes”, voir P. Hadot, art. “Fürstenspiegel”, *Reallexikon für Antike und Christentum* VIII, 1970, col. 555-632 (où Sôpatros n’est cependant pas pris en compte), et J.M. Schulte, *Speculum regis. Studien zur Fürstenspiegel-Literatur in der griechisch-römischen Antike*, LIT Münster, Hamburg - London 2001 (Antike Kultur und Geschichte, 3) (qui ne parle pas non plus du texte de Sôpatros).

<sup>169</sup> *RE* 12; *PLRE* I, s.v. “Sopater 2”. Comme on l’a vu plus haut, Libanius présente Jamblique d’Apamée comme le fils d’un certain Himérius et le neveu de Sôpatros: Τὸν Ἱμερίου μὲν υἱόν, Σωπάτρον δὲ ἀδελφιδούν. L’auteur du traité est donc probablement Sôpatros le Jeune, contrairement à ce qu’estimait F. Wilhelm, “Der Regentenspiegel des Sopatros (Stob. p. 212, 13 ff. Hense)”, *Rheinisches Museum für Philologie* 72 (1917), p. 374-402, qui pensait au premier Sôpatros. On sait, grâce à une lettre de Libanius (*Epist.* 573, t. X, p. 538-9.2 Förster, datable de 357) qu’Himérius détint plusieurs postes d’autorité: Ἰαμβλίχου δὲ τὸν πατέρα μὲν ᾗδεις οὐκ ἀπὸ πλήθους μᾶλλον ἀρχῶν ἢ τῆς ἐν ἀρχαῖς ἀρετῆς. Il était mort en 357 (*Epist.* 571, t. X, p. 536-7 et *Epist.* 575, t. X, p. 540-1). Voir *PLRE* I, s.v. “Himerius 3”, peut-être identique à un ἔπαρχος Αἰγύπτου παῖεν (=Himerius 4) qui reçut une lettre du Pseudo-Julien (*Epist.* 201) lors de la mort de son épouse. Voir Cameron, “Iamblichus at Athens”, p. 143-53, notamment p. 147: “a pagan with philosophical leanings”. Cameron, “Iamblichus at Athens”, p. 14: “It seems not unreasonable to conjecture that Himerius was a pupil of Iamblichus like his brother and father – and that he named one of his sons after his revered teacher”. Cameron cite comme exemple, chez Eunape de Sardes, Aidésius II, fils de Chrysante de Sardes, qui reçut le nom du maître de ce dernier à Pergame. “This would explain perfectly Libanius’ reference to the φιλοσοφοῦσα οἰκία from which Iamblichus II came”. On doit toutefois considérer qu’il n’est pas impossible, les mêmes noms se retrouvant de génération en génération dans certaines familles, que Sôpatros l’Ancien ait déjà eu un frère portant le nom d’Himérius et qu’il ait été l’auteur de cette lettre. Wilhelm, “Der Regentenspiegel des Sopatros”, p. 402 n. 3, considère d’ailleurs la correction de Ἡμερίον en Ἱμέριον comme dénuée de fondement. Il rejette explicitement l’attribution des extraits à Sôpatros le jeune: “Daß der jüngere, 364-365 verstorbene Sopatros (...) schriftstellerisch tätig war, ist weder bezeugt noch mit Sicherheit zu erschließen”.

<sup>170</sup> Voir Seeck, *BLZG*, p. 279 (Sopater I); Gerth, “Zweite Sophistik”, col. 768 (n° 253); *PLRE* II, s.v. “Sopater 2 (teacher at Athens)”.  
<sup>171</sup> Voir en part. la lettre 78 Wright = 184 Bidez - Cumont. Sur cette correspondance voir F. Cumont, *Sur l’authenticité de quelques lettres de Julien*, Clemm (H. Engelcke), Gand 1889 (Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres, 3); J. Bidez, “Le philosophe Jamblique et son école”, *Revue des études grecques* 32 (1919), p. 29-40. Pour le contexte historique (le règne de Licinius et non celui de Constantin), voir T.D. Barnes, “A Correspondent of Iamblichus”, *Greek, Roman and Byzantine Studies* 19 (1978), p. 99-106. Dans une étude richement documentée, Vanderspoel, “Correspondence”, a cherché à identifier l’auteur de ces lettres à Julius Julianus, le grand-père de l’Empereur Julien.

<sup>172</sup> Voir Balty, “Apamea in Syria”, p. 93 (et pl. XI, 2).

*L'Empereur Julien et la famille de Sôpatros*

En 363, l'empereur Julien de passage à Hiérapolis dans sa marche vers le front perse,<sup>173</sup> fut accueilli par quelqu'un qu'il appréciait depuis longtemps, mais qu'il n'avait encore jamais rencontré. Il s'agissait d'un païen, car Julien dit se féliciter de ce que Constance II et Gallus n'aient pas réussi à le détourner de "la piété envers les dieux" (Julian., *Epist.* 98 Bidez, t. I/2 p. 182). Il le désigne par une formule d'interprétation difficile: Ἰαμβλίχου τοῦ θειοτάτου τὸ θρέμμα Σώπατρος ἐγένετο τούτου κηδεστής. Cet hôte anonyme avait donc pour κηδεστής un certain Sôpatros, "le fils spirituel du divin Jamblique". Κηδεστής correspond à divers liens par mariage, mais le plus fréquent est celui de beau-père. Le beau-père de ce personnage était-il donc Sôpatros père ou bien Sôpatros fils?

La suite du passage est sans doute corrompue dans la tradition manuscrite. Wright (Julian., *Epist.* 58 Wright, t. III, p. 206-7), qui ajoute un ὁ devant τούτου, rend explicite dans sa traduction le nom de cet hôte: "Sopater, the pupil of the god-like Iamblichus, was a relative by marriage of *this Sopater*". La lettre ne fournit pas en réalité le nom de l'hôte de Julien. Bidez comprend: "Le fils spirituel du très divin Jamblique, Sopatros, fut le beau-père de mon hôte".<sup>174</sup> Dans cette phrase, l'hôte n'est évoqué que par le pronom τούτου. Rien n'indique qu'il portait le même nom que Sôpatros, comme le comprend Wright et le suppose la *PLRE*.

On a généralement reconnu dans le Sôpatros mentionné par Julien (comme beau-père de son hôte) Sôpatros le père, disciple de Jamblique. Saffrey - Westerink<sup>175</sup> supposent en conséquence une fille de Sôpatros 1, sœur de Sôpatros 2 et d'Himérios: c'est chez le mari de cette femme que Julien se serait arrêté à Hiérapolis en 363. Il serait ainsi le gendre de Sôpatros 1, lui-même "fils spirituel" de Jamblique de Chalcis.

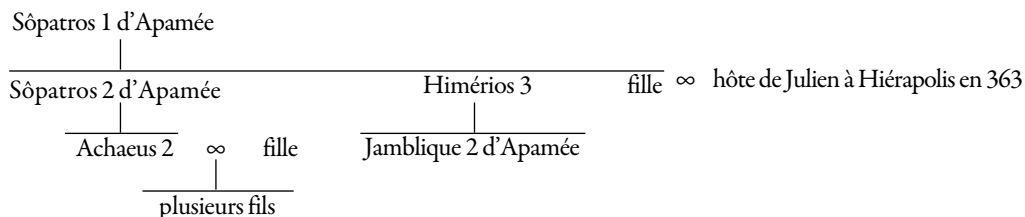
---

<sup>173</sup> Une précision géographique s'impose. D'après la lettre 98 à Libanius, Julien, au départ d'Antioche, semble faire étape d'abord à Litarba, puis à Bérée (Alep), à Batné et enfin à Hiérapolis-Bambykè (*Membidj*) d'où il écrit à son correspondant. Mais d'après Amm. Marc., *Rerum gest.*, XXIII 2, 6-7, il se rend à Hiérapolis, puis il arrive à Batné en Osrhoène après avoir franchi l'Euphrate. Batné doit-elle être localisée avant Hiérapolis ou après cette étape dans le parcours de Julien? Sur l'itinéraire de Julien, voir F. Cumont, *Études syriennes*, Picard, Paris 1917, p. 1-33 ("La marche de l'empereur Julien d'Antioche à l'Euphrate"). La solution est rappelée par Wright, *The Works of the Emperor Julian*, p. 202, n. 2: Julien parle d'une autre Batné que celle dont parle Ammien, une ville qui se trouvait non pas en Osrhoène (Mésopotamie), mais sur la route entre Bérée et Hiérapolis en Syrie. D'après le *Barrington Atlas*, Batnai est à mi-chemin entre Bérée (Beroia) et Hiérapolis - Bambykè. Il faut donc la distinguer de Batnae / Markopolis qui se trouve de l'autre côté de l'Euphrate. La *RE* ne retient que la cité de Mésopotamie. Ces diverses localités et les routes qui les relient sont également nettement définies sur les cartes fournies par Petit, *Libanius et la vie municipale à Antioche*, p. 112 et p. 306. Quoi qu'il en soit, c'est à Hiérapolis que Julien est accueilli par le gendre de Sôpatros, qui avait déjà accueilli les chrétiens Constance et Gallus sans se laisser convaincre de renoncer à sa piété envers les dieux. Mais il ne faut pas conclure que l'hôte habitait régulièrement à Hiérapolis, ni qu'il avait auparavant reçu Constance et Gallus nécessairement dans cette cité. Ce pouvait être à Apamée. C'est sans doute par erreur que Cumont, *Études syriennes*, p. 23, rappelle que Julien rencontra à Hiérapolis "le néoplatonicien Sôpatros".

<sup>174</sup> Voir Caltabiano, *L'Epistolario di Giuliano Imperatore*, p. 202-4 qui, après avoir traduit: "L'allievo del divino Giamblico, Sopatro, era il suocero del mio ospite" (p. 204), écrit dans sa note 17 (p. 270): "Non se ne conosce il nome; in *PLRE*, s.v. "Sopater 2": I 846-847, erroneamente si accenna a lui come figlio di Sopatro invece che come genero." L'erreur de la *PLRE* est d'avoir identifié l'hôte de Julien à Hiérapolis à Sôpatros II, sans doute à cause de la traduction de Wright. Confusion également chez Gerth, "Zweite Sophistik", col. 755 (n° 136): "Himerios, Schwager des Sopatros von Apameia, Verwandter des Libanios (571 F.). Sein Vater hieß Iamblichos, ebenso sein Sohn".

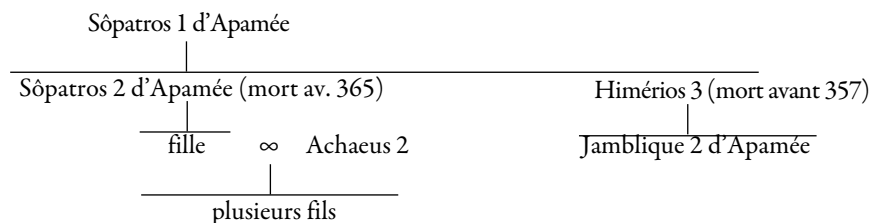
<sup>175</sup> Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*, p. XLIV.

Schéma de Saffrey -Westerink (reconstitué):



Une autre explication est toutefois envisageable. Le mot *θρέμμα*, qui peut vouloir dire ‘créature’, ‘esclave’, n’implique pas un rapport de descendance (familiale ou intellectuelle) immédiate.<sup>176</sup> Dans une telle perspective, Julien pourrait viser ici aussi bien Sôpatros, le disciple direct de Jamblique, que Sôpatros le Jeune, fils du premier et sans doute philosophe néoplatonicien comme lui. Comme son père il avait connu personnellement Jamblique de Chalcis et pouvait s’en dire le disciple. Or, on connaît le nom d’un *genre* de Sôpatros le Jeune: Achaeus,<sup>177</sup> qui épousa la fille de Sôpatros 2 et dont les fils furent nommés au sénat de Constantinople.<sup>178</sup> On obtiendrait alors l’arbre généalogique suivant.

Arbre généalogique de la famille de Sôpatros:



Ce rapprochement avait été envisagé sans être retenu par Bidez.<sup>179</sup>

<sup>176</sup> Thémistius emploie la formule *θρέμμα Ῥωμόλου* à deux reprises à propos de l’empereur Gratien (*Or. XIII Ἐρωτικὸς ἢ περὶ κάλλους βασιλικοῦ*, 178 d 6- 179 c 1, t. I, p. 256.9 et 256.28 Schenkl - Downey). À propos du martyr Porphyre, disciple, fils spirituel ou imitateur de Pamphile de Césarée, Eusèbe, *Mart. Palest.*, 11.15 (rec. brève), écrit: *Πορφύριος ἦν ὁ μακάριος, θρέμμα γνήσιον Παμφίλου* (Bardy traduit: “fils spirituel de Pamphile”, mais on sait par la version longue que Porphyre était par ailleurs un serviteur de la maison de Pamphile: *μειράκιον τῆς οἰκετικῆς ὑπάρχον τοῦ Παμφίλου*, et dans la version brève: *μειράκιόν τι τῆς οἰκετικῆς τοῦ Παμφίλου θεραπείας*). Chez les chrétiens, l’expression *θρέμμα Χριστοῦ* est souvent employée pour désigner un fervent disciple du Christ.

<sup>177</sup> Voir *PLRE I*, s.v. “Achaeus 2”.

<sup>178</sup> Liban., *Epist.* 1514, t. XI, p. 538.6-11 Förster (n° 105, p. 145 Bradbury), écrit à Acace (en 365) pour que ces enfants d’Achaeus ne soient pas contraints à siéger au sénat de la capitale: *νῦν δέ σε παρακαλοῦμεν ἀμῦναι τοῖς Ἀχαιοῦ παισίν, ὧν ἡ μήτηρ Σωπάτρου θυγάτηρ. ἔλκονται μὲν γὰρ ἐπὶ τὴν μείζω βουλὴν, πατὴρ δὲ εἰσι τὰ μικρὰ πρὸ τῶν μεγάλων ἐλομένου καὶ τὴν αὐτοῦ μᾶλλον βουληθέντος ὀρθοῦν ἢ περὶ Βόσπορον ἀεροβατεῖν*. “Nous te prions maintenant de protéger les fils d’Achaeus, dont la mère était une fille de Sôpatros. Car ils sont entraînés vers le grand Sénat [de Constantinople], bien qu’ils fussent les fils d’un père qui avait préféré les petites choses aux grandes et qui avait choisi de diriger sa propre [cité] plutôt que de ‘planer’ dans la région du Bosphore”. Petit, *Libanius et la vie municipale à Antioche*, p. 403, à propos des petits-fils de Sôpatros, tire de la lettre la conclusion erronée que “leur mère veut les faire échapper à la curie et les faire entrer au sénat de Constantinople”. On sait que Libanius reprochait au Sénat de Constantinople de dépeupler les cités d’Orient de leurs meilleurs éléments. Lenski, *Failure of Empire*, p. 227, pense sans doute aux fils d’Achaeus quand il écrit: “The sons of *PLRE I*’s Sôpatros 2, Julian’s pagan friend, actually made their way into the senate under Valens”. Aucun fils de Sôpatros II n’est connu.

<sup>179</sup> Bidez, “Le philosophe Jamblique et son école”, p. 30-1: “Il résulte de là tout simplement que, à Hiérapolis, Julien fut

*Le gendre de la sœur de Priscus était-il Jamblique d'Apamée?*

Du point de vue de l'histoire du néoplatonisme à Athènes au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, la *Lettre 12* de Julien que nous avons examinée au début de cette étude comporte un renseignement d'une grande importance. À l'époque de la lettre, le gendre (γαμβρός) de la sœur de Priscus possédait des écrits de Jamblique de Chalcis sur les *Oracles chaldaïques*. Le nom de ce gendre n'est pas donné par Julien. Cet homme qui possédait une copie soigneusement révisée des écrits de Jamblique sur les *Oracles chaldaïques* était vraisemblablement un philosophe païen et il avait accès à des textes rares (et un peu sulfureux) qui ne devaient circuler que parmi les disciples de Jamblique ou leurs propres disciples. Julien précise bien que Priscus est le seul qui puisse chercher et trouver de tels documents. Il devait donc vivre comme Priscus à Athènes et faisait partie de sa famille par alliance. Pour identifier ce philosophe, on ne peut que recourir à des conjectures.

Comme nous l'avons vu plus haut, il y avait à cette époque à Athènes un philosophe païen, originaire d'Apamée, du nom de Jamblique<sup>180</sup> qui était le petit-fils de Sôpatros d'Apamée et le neveu d'un autre Sôpatros, l'un et l'autre disciples de Jamblique de Chalcis. Ce philosophe vivait dans la fréquentation non seulement de Platon et d'Aristote, mais aussi de son homonyme Jamblique de Chalcis, ce qui implique qu'il possédait tous ces ouvrages dans sa bibliothèque.

Si donc un philosophe païen résidant à Athènes, marié à la nièce de Priscus et connu, directement ou indirectement, de Julien, pouvait à l'époque posséder des écrits précieux de Jamblique de Chalcis sur les *Oracles chaldaïques*, on verrait bien que ce soit Jamblique d'Apamée.

Cette identification reste cependant hypothétique car on ignore à quelle date précise Jamblique d'Apamée a pris épouse à Athènes. Il faudrait que ce soit avant la composition de la *Lettre 12* de Julien à Priscus, dont la datation est elle-même imprécise. Nous avons suggéré qu'elle pourrait n'être pas antérieure aux premiers mois de 362. L'identification implique également que dans sa lettre de 362-363 (*Epist.* 801), Libanius ne parle pas d'un futur mariage de Jamblique, comme on l'a parfois imaginé, mais seulement de son installation définitive à Athènes, où il a pu s'installer dès 358 et où il avait pu déjà se marier. Une datation plus tardive de la *Lettre 12* et une réinterprétation de la correspondance de Libanius avec Jamblique d'Apamée permettent toutefois d'envisager l'identification proposée.

Puisque Julien sait que ce gendre a en mains l'ouvrage de Jamblique, faut-il supposer qu'il l'avait rencontré personnellement lors de sa visite à Athènes en 355? Sans doute pas, mais il a pu être informé de l'existence de l'ouvrage, de sa qualité et de sa disponibilité entre les mains du personnage anonyme, par des correspondants bien informés sur les héritiers intellectuels de Jamblique. Il n'en manquait pas parmi ses amis (notamment les disciples d'Aidésius: Maxime, Chrysante, Eusèbe et Priscus) et on a vu qu'il connaissait et aimait bien tel membre de cette famille avant même de le rencontrer à Hiérapolis.

Les incertitudes qui planent sur la carrière de Jamblique d'Apamée ne permettent donc pas de retenir cette identification comme assurée. Il est nettement présenté comme un philosophe et un partisan de Pythagore, Platon, Aristote et aussi de son homonyme Jamblique, possédant d'ailleurs vraisemblablement les livres nécessaires à assurer la fréquentation de ces grands maîtres, mais nulle part n'est évoqué dans la correspondance de Libanius un enseignement, à moins que ce statut de philosophe (ou dans un premier

---

l'hôte d'un païen qu'il avait en estime, non seulement à cause de ses opinions, mais aussi parce qu'il était le parent de Sôpatros. Le nom de ce personnage continue à demeurer introuvable. Je ne cite que pour mémoire un certain Achaeus, qui fut le *beau-frère* de Sôpatros, et qui refusa de quitter sa ville natale pour aller briguer des honneurs dans la cité du Bosphore, mais dont nous ne savons rien de plus".

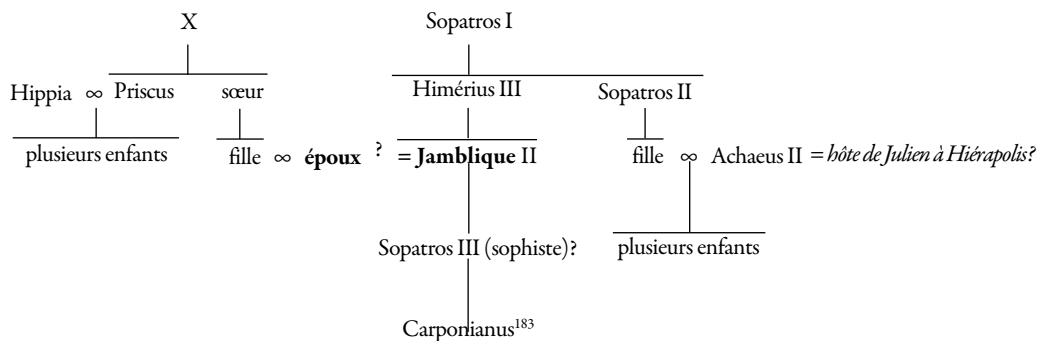
<sup>180</sup> Vanderspoel, "Correspondence", p. 401 n. 35, à propos du gendre de la sœur de Priscus, écrit: "perhaps the younger Iamblichus". Il semble donc avoir envisagé l'identification ici proposée, mais il renvoie à une section ultérieure de son étude (§ 3, B, 10), où bizarrement cette identification ne figure pas.



temps d'étudiant en philosophie) soit l'explication de l'exemption des charges civiques dont semble avoir joui Jamblique au moins pendant quelque temps. Dans la lettre 801, on évoque davantage une vie philosophique menée à la campagne, peut-être d'ailleurs en Orient, qu'un engagement dans la vie scolaire athénienne. La reconnaissance des Athéniens envers Jamblique qui a orné leur cité de sa sagesse semble toutefois faire référence à une activité d'enseignement philosophique. C'est sans doute ce document qui a amené les historiens récents à présenter Jamblique comme un professeur de philosophie à Athènes et même comme l'un des maîtres de Plutarque d'Athènes. Cette période d'enseignement à Athènes n'est pas explicitement confirmée par Libanius, mais elle n'est pas non plus contredite par lui. Entre 358 et 362, Jamblique a manifestement envisagé de s'établir à Athènes. Peut-être l'a-t-il fait. Vers 365 on le devine plutôt en Orient. Vers 390 il est à nouveau en Syrie. Entre temps, il y a un trou de vingt-cinq ans dans la correspondance de Libanius, détruite par prudence à une époque où Libanius craignait pour sa sécurité. Cette période correspond à la principale période d'activité de Jamblique et c'est au cours de cette période qu'il a pu se distinguer à Athènes par sa sagesse, comme le rappelle l'inscription et le suggère la lettre de Symmaque. Il faut donc supposer que Jamblique a effectué dans sa carrière plusieurs allers-retours entre Athènes et la Syrie. Ces riches intellectuels étaient, on le sait, de grands voyageurs.<sup>181</sup>

Une dernière difficulté mérite d'être signalée: nulle part quand il écrit à Priscus Libanius ne parle de Jamblique, ni ne parle de Priscus quand il écrit à Jamblique ou parle de ce dernier. Ce silence en soi peu significatif reste étonnant si les deux philosophes étaient en rapport l'un avec l'autre par un lien d'alliance, mais, encore une fois, nous ne disposons pas de l'intégralité de la correspondance de Libanius et il est donc difficile de rejeter l'hypothèse envisagée au nom d'un argument *e silentio*.

Si cette hypothèse était vérifiée, il faudrait enrichir l'arbre généalogique de la famille de Priscus et celui de la famille de Sôpatros d'une nouvelle alliance qui illustrerait l'espèce d'endogamie qui était largement pratiquée dans les cercles intellectuels païens de l'époque.<sup>182</sup>



*Repères chronologiques*

**Priscus**

Vers 351: Julien vient chez Aidésius à Pergame, alors que Priscus est retourné (enseigner) en Grèce.

355: Julien séjourne et étudie quelques mois à Athènes, puis est envoyé en Gaule.

Priscus rend visite à Julien en Gaule.

Début 362: *Lettre* 12 de Julien invitait Priscus à venir le retrouver (à Constantinople?).

362-363: Priscus à la cour de Julien avec Maxime d'Éphèse.

Été 363: mort de Julien et retour de Priscus à Antioche.

Vers 365: Priscus retourne en Grèce.

390: retour d'Hilarius d'Achaïe en Grèce où il rencontrera Priscus.

Vers 396: mort de Priscus.

**Jamblique d'Apamée**

357: Jamblique quitte Antioche muni de lettres de recommandation écrites par Libanius.

Il passera par Tarse, Ancyre, Nicomédie, Constantinople, Athènes, la Macédoine, mais ne se rend pas en Italie comme Libanius s'y attendait. Il visite peut-être l'Égypte.

358: Jamblique envisage déjà de s'installer à Athènes.

359: Grâce à Sôpatros II et à Libanius Jamblique obtient de n'être pas nommé contre son gré au Sénat de Constantinople.

362-363: Libanius souhaite le retour de Jamblique, mais envisage qu'il s'installe à Athènes (où le jeune homme entend se faire initié aux mystères des deux déesses à Éleusis) et y fasse souche.

Printemps 363: Julien est l'hôte à Hiérapolis du gendre d'un certain Sôpatros, peut-être Achaëus, gendre de Sôpatros II.

365: Libanius reproche à Jamblique de vivre à la campagne, en compagnie de Pythagore, Platon, Aristote et son homonyme Jamblique de Chalcis, et de ne pas venir lui rendre visite, ce qui suggère qu'il n'est pas trop loin pour le faire facilement.

Après 380: Jamblique est le destinataire d'une lettre de Symmaque qui s'adresse à lui comme à un philosophe.

390-391: Libanius soutient Jamblique dans deux affaires (esclaves fugitifs et spoliation de Charisia) qui suggèrent sa présence en Syrie.

391-396: Jamblique, alors mort, est honoré à Athènes pour avoir financé la consolidation des remparts et aussi à cause de sa sagesse, ce qui peut faire référence à l'enseignement philosophique qu'il aurait dispensé à Athènes.

*Le rhéteur athénien Sôpatros était-il le fils de Jamblique d'Apamée?*

Dans le prolongement de cette hypothèse qui expliquerait comment est venue se greffer sur le courant néoplatonicien athénien une tradition jamblichéenne parallèle, d'origine syrienne, peut-être davantage marquée par la théurgie que pouvait l'être l'enseignement de Priscus lui-même, on pourrait se demander si Jamblique d'Apamée, petit-fils d'un Sôpatros et neveu d'un autre Sôpatros, n'était pas apparenté au *rhéteur* Sôpatros,<sup>184</sup> auteur d'une *Διαίρεσις ζητημάτων* conservée,<sup>185</sup> de *Scholies sur Hermogène*<sup>186</sup> et de *Prolégomènes sur Aristide*.<sup>187</sup> De nombreux autres fragments de cet auteur sont conservés dans la tradition rhétorique.<sup>188</sup>

Les néoplatoniciens s'intéressaient de près à la rhétorique.<sup>189</sup> D'après son propre témoignage, le rhéteur Sôpatros aurait étudié et enseigné à Athènes.<sup>190</sup> À la fin de ses *Prolégomènes à Aristide*,<sup>191</sup> il écrit: "Ce que moi, Sôpatros, je te transmets, c'est tout ce que j'ai appris auprès des maîtres à Athènes, ce que j'ai rassemblé dans le cadre de mes recherches avec d'autres (collègues) et à partir de lectures variées". Dans sa *Διαίρεσις ζητημάτων*,<sup>192</sup> il prend son propre exemple: "Moi, Sôpatros, professeur à Athènes". L'ouvrage est adressé à son fils Carponianus,<sup>193</sup> qui était apparemment dans l'administration impériale.<sup>194</sup> Les plus récents auteurs cités par Sôpatros semblent être Minucianus et Porphyre. Himérius qui enseigna à Athènes au milieu du IV<sup>e</sup> siècle est toutefois mentionné, peut-être même comme le propre maître de Sôpatros: "le sophiste Himérius disait", avec comme variante: "le sophiste Himérius *notre maître* disait..."<sup>195</sup> Cette indication suggérerait de situer l'activité du rhéteur Sôpatros à Athènes dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>184</sup> Voir Gerth, "Zweite Sophistik", col. 768 (n° 255).

<sup>185</sup> C. Walz, *Rhetores Graeci*, VIII, Stuttgart 1835 [réimpr. Zeller, Osnabrück 1968], p. 2-385; voir D. Innes - M. Winterbottom, *Sopatros the Rhetor. Studies in the Text of the Διαίρεσις ζητημάτων*, London U.P., London 1988 (BICS Suppl., 48) (sur l'auteur, p. 1); A.M. Milazzo, "Correzioni al testo del commentario di Sopatro alle 'staseis' ermogeniane", *Sicilorum Gymnasium* 49 (1996), p. 161-5.

<sup>186</sup> C. Walz, *Rhetores Graeci*, V, Stuttgart 1833 [réimpr. Zeller, Osnabrück 1968], p. 1-211.

<sup>187</sup> W. Dindorf, *Aristides*, III, Leipzig 1829 [réimpr. Olms, Hildesheim 1964], p. 737-57; F.W. Lenz, *The Aristeides Prolegomena*, Brill, Leiden 1959 (Mnemosyne Suppl., 5).

<sup>188</sup> Pour des fragments de Προγυμνάσματα, voir G.A. Kennedy, *Progymnasmata. Greek Textbooks of Prose Composition and Rhetoric*, Brill, Leiden 2003 (Writings from the Greco-Roman World, 10), p. xvi, p. 231, notamment p. 202 et 206. Voir également S. Glöckner, "Aus Sopatros Μεταποιήσεις", *Rheinisches Museum für Philologie* 65 (1910), p. 505-14. Rien ne permet de les attribuer à Sôpatros l'Ancien, ni à Sôpatros le jeune, comme l'a envisagé A. Mayer, "Psellos' Rede über den rhetorischen Charakter des Gregorios von Nazianz", *Byzantinische Zeitschrift* 20 (1911), p. 27-100, notamment p. 75 n. 1. Sur ces écrits rhétoriques et leur auteur, voir la notice de S. Glöckner, art. "Sopatros 10", *RE* III A 1, 1927, col. 1002-6.

<sup>189</sup> Dans sa notice sur Syrianus, à paraître dans le tome VI du *DPhA*, Concetta Luna renvoie à G.A. Kennedy, *Greek Rhetoric under Christian Emperors*, Princeton U.P., Princeton 1983, p. 53, 77-9, en part. p. 109-12 (commentaires de Syrianus sur Hermogène), et le nom de Sôpatros est régulièrement associé dans la tradition rhétorique à celui du "sophiste" Syrianus, en qui l'on reconnaît généralement le scholarque néoplatonicien mort en 437 à Athènes.

<sup>190</sup> Voir Glöckner, "Sopatros 10", col. 1005-6, d'où sont tirées les références qui suivent.

<sup>191</sup> Sopatr., *Prol.*, t. III, p. 757.24-26 Walz: ταῦτ' ἐγὼ σοι Σώπατρος ἐπιδίδωμι, ὅσα γε ἔμαθον παρὰ τῶν διδασκάλων Ἀθήνησι καὶ ὅσα μεθ' ἐτέρων ζητῶν καὶ ἐξ ἀναγνωσμάτων ποικίλων συνήγαγον.

<sup>192</sup> Sopatr., *Διαίρεσις ζητημάτων*, *ibid.*, t. III, p. 55.6 Walz: Σώπατρος ἐγὼ, τῶν Ἀθηναίων διδάσκαλος.

<sup>193</sup> *Ibid.*, t. VIII, p. 78.8-9 Walz: υἱέ, Καρπωνιανέ τιμώτατε, et p. 129.17: ὃ υἱέ Καρπωνιανέ. La forme Carponianus n'est pas par ailleurs attestée, mais, comme elle apparaît deux fois dans l'ouvrage, on n'a pas de raison de la contester (par exemple au profit de Calpurnianus).

<sup>194</sup> *Ibid.*, t. VIII, p. 78.9-12 Walz: καὶ γὰρ εἰ τύχη σέ τις εὐδαίμων ὑπηρετεῖν βασιλεῖ στρατευόμενον παρεσκεύασεν, ἀλλ' ἐν ῥητορικῇ σοφιστικῶν ἔργων ποιεῖς, παρακολουθῶν τοῖς θεωρήμασιν ἄπασιν.

<sup>195</sup> *Ibid.*, t. VIII, p. 318.29 Walz: ὁ μέντοι σοφιστῆς Ἰμέριος ἔφη εἰ ὁ μέντοι γε σοφιστῆς ὁ ἡμέτερος Ἰμέριος ἔφη. La seconde leçon figurerait dans les meilleurs manuscrits selon Glöckner, "Sopatros 10", col. 1005.

Selon D.J. O'Meara,<sup>196</sup> ce rhéteur athénien du IV<sup>e</sup> siècle travaillait dans des cercles néoplatoniciens. Ses commentaires sur Hermogène témoigneraient d'une connaissance de textes platoniciens comme le *Politique* et le *Gorgias* et d'une sympathie envers le platonisme. Or, un fils de Sôpatros est mentionné dans une liste de *patrodidactes* dans une *Scholie sur les Chiliades de Tzetzès*:

(On connaît) comme élèves formés par leur père: (le fils) d'Hippocrate et ses enfants, Nicomaque le fils d'Aristote, ce Tzetzès lui-même,<sup>197</sup> le fils de Choirillos, le fils de Sôpatros, le fils de Syrianos et celui de Plutarque, et avant eux les enfants de Pythagore et d'autres en nombre incalculable.<sup>198</sup>

Comme il s'agit d'exemples, on peut penser qu'il s'agit de personnages bien connus du lecteur. On peut hésiter pour des figures comme Syrianos<sup>199</sup> et Plutarque.<sup>200</sup> Quant à Sôpatros, le scholiaste

<sup>196</sup> D.J. O'Meara, *Platonopolis*, Appendix II: "Notes on a Platonist rhetor: Sopatros 3", p. 209-11: "The work on Aristides is of particular interest in the context of the study of Platonic political thought in Late Antiquity since it deals with the relation between political science and rhetoric in connection with the interpretation of Plato's *Gorgias* and *Statesman*". "Sopatros proposes a description of the true "political [man]" (πολιτικός), a description taken in many of its details from Plato's *Statesman*. The true political man possesses political science [Sopat., *Prol.*, p. 128.5-6 Walz; Plat., *Polit.* 259 D], has knowledge of all that concerns ordering the city, ordering others but not acting himself, being a king in his royal providence (πρόνοια) [Sopat., *Prol.*, p. 127.9-11; cf. p. 130.5-7 Walz; Plat., *Polit.* 258 E, 260 C]. His science is legislative and architectonic: to its finality are subordinated the goals of other arts and skills, including the judicial art [Sopat., *Prol.*, p. 128.1-2 Walz; Plat., *Polit.* 304 D - 305 E]. As identified with his royal science, the true political man is the finality of the city and represents perfect virtue and happiness, the goal of all other arts and skills [Sopat., *Prol.*, p. 128.14-15 Walz; voir *ibid.*, p. 129.13-14 Walz]." Sôpatros cite ensuite la description donnée de la rhétorique dans le *Gorgias* comme une forme de flatterie.

<sup>197</sup> Sur la famille de Jean Tzetzès, notamment sur Michel, son père, qui avait veillé sur sa formation, voir P. Gautier, "La curieuse ascendance de Jean Tzetzès", *Revue des études byzantines* 28 (1970), p. 207-20.

<sup>198</sup> *Scholie sur les Chiliades de Tzetzès* VII 155, v. 951, p. 287 Leone: πατροδιδάκτους· Ἰπποκράτους καὶ τούτου παῖδες, Νικιόμαχος ὁ Ἀριστοτέλους, οὗτος ὁ Τζέτζης, ὁ Χοιρίλλου καὶ Σωπάτρου καὶ Συριανοῦ καὶ Πλουτάρχου υἱός, καὶ πρὸ τούτων οἱ Πυθαγόρου παῖδες καὶ ἕτεροι μυρίοι. Voir l'édition P.L.M. Leone, *Ioannis Tzetzae historiae*, Libreria Scientifica Editrice, Napoli 1968, réimpr. Congedo, Lecce 2007. La scholie se trouve p. 558.27-30.

<sup>199</sup> On pense au néoplatonicien Syrianus, fils de Philoxène (*PLRE* II, s.v. "Syrianus 3"), le maître de Proclus à Athènes, mais il peut s'agir d'un homonyme. Dans les fragments de la *Vie d'Isidore* de Damascius, on doit rattacher un ou deux passages à un autre Syrianus. À une époque postérieure à la mort de Marinus [*DPhA*, M 42 = IV [2005] p. 282-4] (*Epit. Phot.* 229, p. 296.1-2 Zintzen = fr. 151 C Athanassiadi), qui avait succédé à Proclus en 485, Isidore aurait incité Hégias (*DPhA*, H 22 = III [2000], p. 530-1) et un certain Syrianus [*PLRE* II, s.v. "Syrianus 4"] à sauver la philosophie à Athènes, alors dans une situation de déclin (παρόηνη δὲ Συριανὸν καὶ Ἡγίαν ὁ Ἰσίδωρος ὡς χρεῶν εἶη φιλοσοφίαν ὑπορέουσαν ἀνασώσασθαι, *Epit. Phot.* 230, p. 296.5-6 Zintzen = fr. 151.3 Athanassiadi). Ce Syrianus qui ne saurait être le maître de Proclus, puisque ce dernier est mort en 437, est présenté comme un philosophe sur le même plan qu'Hégias, arrière-arrière-petit-fils de Plutarque d'Athènes, qui enseigna à Athènes, mais pas nécessairement dans l'école fondée par Plutarque. Sur l'arrière-plan du témoignage de la *Vie d'Isidore*, voir Di Branco, *La Città dei filosofi*, p. 174-5. Selon Di Branco, ce Syrianus aurait été l'assistant d'Hégias ("titolare della 'second chair'"). Il pourrait s'agir d'un fils ou plus probablement d'un petit-fils du scholarque néoplatonicien, à moins qu'il ne s'agisse d'un neveu ou d'un petit-neveu... Car, on ne sait pas si Syrianus fut marié comme son maître Plutarque dont il avait hérité la maison au sud de l'Acropole (voir Marin., *Proclus*, § 29.32-39 Saffrey - Segonds - Luna) ou s'il resta célibataire comme son disciple Proclus, auquel il avait réservé une place dans le caveau où il fut enterré près du Lycabette (*ibid.*, § 36.24-34). Or, l'auteur du *Commentaire sur le Περὶ ἰδέων* d'Hermogène s'adresse à deux reprises au dédicataire de l'ouvrage en employant la formule: ὃ φίλτατέ μοι τῶν ἐκγόνων Ἀλέξανδρε (t. I, p. 2.3-4 et p. 96.16-17 Rabe). Le mot ἐκγονος peut signifier aussi bien *fils* que *descendant* et pourrait donc convenir à un petit-fils, mais si, comme on le pense généralement, Syrianus "le sophiste", l'auteur des commentaires sur Hermogène, est identique au néoplatonicien Syrianus, fils de Philoxène, alors le fils "patrodidacte" mentionné par la scholie serait, peut-être parmi d'autres enfants ("le plus cher de mes rejetons"), un fils du premier Syrianus et il s'appellerait Alexandre. Cet Alexandre est absent de la *RE* et de la *PLRE*. S'il est le fils du néoplatonicien Syrianus, il pourrait être le père ou l'oncle du second Syrianus, contemporain d'Hégias.

<sup>200</sup> Il peut s'agir ou bien du néoplatonicien Plutarque d'Athènes ou bien de Plutarque de Chéronée, dont le fils Autoboulos (*DPhA*, A 511 = I [1989], p. 688) fut également un platonicien. Il n'est pas certain toutefois que Plutarque d'Athènes ait eu un fils, bien que l'on sache qu'il était le père d'une certaine Asclépigénia (*DPhA*, A 451 = I [1989], p. 625-6). On a pensé que

pouvait penser ici ou bien à Sôpatros II fils de Sôpatros I, ou bien à un fils du sophiste athénien Sôpatros III, auquel cas ce fils anonyme formé par Sôpatros pourrait être Carponianus, le dédicataire de la *Διαίρεσις ζητημάτων*.

Ce Sôpatros qui était donc un sophiste athénien néoplatonisant, disciple d'Himérius, actif dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, et était le père d'un certain Carponianus (absent de la *PLRE*), pourrait avoir été un fils de Jamblique d'Apamée. Il porterait alors le nom de son arrière-grand-père et de son grand-oncle.<sup>201</sup> D'un point de vue chronologique, un fils de Jamblique d'Apamée, lequel s'est marié à Athènes vers 360, a fort bien pu étudier avec Himérius<sup>202</sup> avant 384 et être associé à un néoplatonicien patenté, Syrianius, fils de Philoxène, disciple de Plutarque d'Athènes et maître de Proclus.

### *Les Ἐκλογαὶ διάφοροι du sophiste Sôpatros*

Photius, *Bibliothèque*, cod. 161 a résumé les Ἐκλογαὶ διάφοροι du sophiste Sôpatros en douze livres. Il est difficile d'établir s'il s'agit d'un des deux *philosophes* de la famille de Jamblique, du *sophiste* athénien ou simplement d'un autre homonyme. L'ouvrage était une compilation d'ouvrages historiques et littéraires (ἐκ πολλῶν καὶ διαφόρων ἱστοριῶν καὶ γραμμάτων). Les thèmes abordés étaient des plus divers: la mythologie grecque, l'étymologie, les *mirabilia*, l'histoire du théâtre et de la musique, les fêtes athéniennes, les poètes et les philosophes, les rhéteurs et l'art oratoire, les inventions, les hommes et les femmes célèbres, l'histoire romaine, les femmes qui ont cultivé la philosophie, les peintres et les sculpteurs, le Musée d'Alexandrie, les constitutions politiques, etc.

D'après Photius, il empruntait ses informations, pour son premier livre, à Apollodore d'Athènes [*DPhA*, A 244 = I [1989], p. 259] (*Sur les dieux*, livre III, mais également [I], IV, V, IX, <XI>, XII, XV, XVI-XXIV), Juba <de Maurétanie> [*DPhA*, I 41 = III [2000], p. 940-54] (*Sur la peinture*, livre II), Athénée de Naucratis [*DPhA*, A 482 = I [1989], p. 644-8] (*Deipnosophistes*); pour le deuxième livre, à Pamphilé <d'Épidaure> [*DPhA*, P 12 = V a [2012], p. 109-10] (*Épitomai*, livres I-X), Artémon de Magnésie [*RE* 19] (ἐκ τῶν κατ'ἀρετὴν γυναιξὶ πεπραγματευμένων διηγημάτων), Diogène le Cynique [notice "Diogène de Sinope", *DPhA*, D 147 = II [1994], p. 812-23] (*Apophtegmes*), Sappho (livre VIII); pour le troisième livre, à Favorinus <d'Arles> [*DPhA* F 10 = III [2000], p. 418-22] (ἐκ τῆς Παντοδαπῆς ὕλης, "du livre υ et des livres ξ à ω, dans l'ordre, le livre τ excepté); pour le livre IV, une *θαυμάτων συναγωγή* anonyme), Aristoxène <de Tarente> [*DPhA* A 417 = I [1989], p. 590-3] (ἐκ τῶν συμμίκτων ὑπομνημάτων, livre XI), Rufus [*RE* 17] (*Histoire du théâtre*, livre VIII); pour le livre V, Rufus à nouveau (*Histoire de la musique*); pour le livre VI, à Rufus (à nouveau l'*Histoire de la musique*, livres V et VI), Damostrate [*RE* 5] (*Halieutiques*, livre II), Diogène Laërce [*DPhA*, D 150 = II [1994], p. 824-33] (*Vies de philosophes*, livres I, V, IX et X), Aelius Dios [*RE* Dios 12?] (*Sur Alexandrie*), Hellanicus <de Mytilène> [*RE* 7] (Αἰγυπτιακά); pour le livre VII, à Hérodote [*RE* 7]

---

Hiérius (*DPhA*, H 122 = III [2000], p. 684-6) qui étudia avec Proclus ou enseigna sous sa direction (Ἱέριον τὸν Πλουτάρχου, ὑπὸ Πρόκλῳ φιλοσοφούντα) était un fils de Plutarque, mais Puech, "Transmission de pouvoir et transmission de valeurs", y reconnaît plutôt le fils d'un Plutarque sophiste différent du scholarque athénien. Voir le stemma qu'elle propose, p. 338.

<sup>201</sup> Un rapprochement différent a été envisagé par Schamp, "Himérius de Prousius", p. 722, qui verrait bien dans ce "rhéteur de la fin du IV<sup>e</sup> s. travaillant en milieu néoplatonicien" "le petit-fils du philosophe Sopatos [le conseiller de Constantin]." O'Meara, *Platonopolis*, p. 209, présente lui aussi Sôpatros le rhéteur comme le petit-fils de Sôpatros I. Mais dans ce cas, il resterait à déterminer qui était son père: était-il un fils de Sôpatros le Jeune (alors troisième de la lignée) ou celui d'Himérius? Était-il le cousin ou le frère de Jamblique d'Apamée? O'Meara renvoie à Kennedy, *Greek Rhetoric under Christian Emperors*, p. 104-5. Selon ce dernier, le commentaire sur les *Staseis* serait le plus ancien commentaire conservé et daterait de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>202</sup> Voir Schamp, "Himérius de Prousius", p. 730. Si, comme le supposent Schamp et O'Meara, Sôpatros était plutôt de la génération de Jamblique, la chronologie ne présenterait guère plus de problème.

(*Histoire*); pour le livre VIII, à un recueil ancien et anonyme d'ἔκλογαί, à des extraits de Plutarque [DPhA, P 210] (plusieurs traités sont mentionnés); pour le livre IX, à d'autres extraits des *Moralia* et des *Vies parallèles* de Plutarque (dont certaines vies aujourd'hui perdues), à Rufus (*Histoire romaine*, livres I-IV); pour le livre X, à Céphalion [RE 4] (*Érato* [cf. *cod.* 68]), à Apollonius le Stoïcien [DPhA, A 286 = I [1989], p. 294] ("sur les femmes qui ont cultivé la philosophie ou accompli d'autres œuvres illustres et grâce auxquelles les familles ont été ramenées à la concorde" [trad. Henry]), Théagène [RE 10] (ἐκ τῶν Μακεδονικῶν πατριῶν), à certaines *Vies parallèles* de Plutarque; pour le livre XI, à nouveau à certaines *Vies parallèles* de Plutarque, à Aristophane <de Byzance> [DPhA, A 405 = I [1989], p. 406-8] (*Sur les animaux*, livres I-II), à Juba <de Maurétanie> (*Histoire du théâtre*, livre XVII); pour le livre XII, à Callixène <de Rhodes> [RE s.v.] (*Répertoire des peintres et des sculpteurs*), Aristonicus <d'Alexandrie> [RE 17] (*Sur le Musée d'Alexandrie*), à Aristote [DPhA, A 414 = I [1989], p. 413-590.] (plusieurs *Constitutions* et, apparemment sa *Politique*). Parmi ces sources, Diogène Laërce semble être l'auteur le plus récent.

Dans sa préface, il offrait ces extraits à ses amis comme une aide pour la pratique et l'enseignement de l'éloquence. C'est sans doute cet auteur que la *Souda* (s.v. "Σώπατρος" Σ 848, t. IV, p. 407.14-16) présente comme Sôpatros d'Apamée "ou plutôt" d'Alexandrie le sophiste: Σώπατρος, Ἀπαμεύς, σοφιστής, ἢ μᾶλλον Ἀλεξανδρεύς. ἐπιτομὰς πλείστων. τινὲς δὲ καὶ τὴν ἐκλογὴν τῶν ἱστοριῶν τούτου εἶναί φασι.

R. Henry identifie l'auteur des Ἐκλογαὶ διάφοροι au philosophe Sôpatros d'Apamée, sans doute le père dans son esprit.<sup>203</sup>

Sans proposer une identification avec l'un ou l'autre des Sôpatros connus, D.J. O'Meara<sup>204</sup> signale que l'utilisation des *Constitutions* et de la *Politique* d'Aristote laisse supposer chez Sôpatros des intérêts philosophiques. Il en va de même pour les citations d'Apollonius le Stoïcien, de Diogène Laërce et de Plutarque de Chéronée.

Une scholie sur Porphyre, *De Abstinentia* II 17, 3, li. 4-10, pourrait faire référence à une autre compilation du même auteur, s'il ne s'agit pas de la même: τοῦτο καὶ Σώπατρος προφέρει ἐν ταῖς ἐκλογαῖς τῶν ἱστοριῶν.<sup>205</sup>

Le nom de Sôpatros était toutefois fort répandu.<sup>206</sup> (a) Libanius (*Epist.* 762) raconte que vers 339<sup>207</sup> il fit le voyage d'Athènes à Constantinople en compagnie d'un certain Sôpatros<sup>208</sup> qui le recommanda auprès du gouverneur; Libanius voulut plus tard, vers 362, aider cet homme âgé qui était installé en Arabie en écrivant à Bélaios (RE 3), alors *Praeses Arabiae*. (b) Un rhéteur Sôpatros (*PLRE* II, 3), actif à Alexandrie au début du VI<sup>e</sup> siècle, apparaît également dans la *Vie de Sévère* (patriarche d'Antioche de 512 à 518) écrite par Zacharie le Scholastique et conservée en version syriaque.<sup>209</sup> (c) Un sophiste

<sup>203</sup> Henry, au t. II de son édition de Photius, p. 123 n. 1. Il renvoie à F. Focke, *Quaestiones Plutarcaeae. De Vitarum parallelarum textus historia*, Diss., Münster 1911, appendice II, p. 57-69; voir aussi Glöckner, "Sopatros 10", notamment col. 1002 ("ihm [scil. au philosophe Sôpatros] sind die Ἐκλογαὶ διάφοροι, die man früher dem Rhetor zuwies, zuzuschreiben").

<sup>204</sup> D.J. O'Meara, *Platonopolis*, Appendix II: "Notes on a Platonist rhetor: Sopatros 3", p. 209-11, notamment p. 211.

<sup>205</sup> Voir la note de J. Bouffartigue, dans l'édition de la *CUF*, t. II, p. 194 n. 1.

<sup>206</sup> Voir *LGP*, t. I *The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica*: 39 homonymes; t. II. *Attica*: 28; t. III A: *The Peloponnese, Western Greece, Sicily and Magna Graecia*: 36; t. III B: *Central Greece: from the Megarid to Thessaly*: 59; t. IV: *Macedonia, Thrace, Northern regions of the Black Sea*: 20; t. V A: *Coastal Asia minor: Pontos to Ionia*: 25.

<sup>207</sup> Au début de l'hiver 340, au retour de son second voyage à Athènes, selon G.R. Sievers, *Das Leben des Libanius. Aus dem Nachlasse des Vaters herausgegeben von Gottfried Sievers*, Weidmannsche Buchhandlung, Berlin 1868, réimpr. Rodopi, Amsterdam 1969, p. 50 n. 3.

<sup>208</sup> Voir Seeck, *BLZG*, p. 279, s.v. "Sopater II"; RE 13; Gerth, "Zweite Sophistik", col. 768, n° 254.

<sup>209</sup> Voir *Patrologia Orientalis* II 1, éd. M.-A. Kugener, Paris 1903 (réimpr. Brepols, Turnhout 1993), p. 12.2-3. Mais

Sôpatros (*PLRE* II, 4) est le destinataire de la *Lettre* 9 d'Énée de Gaza. (d) Le pythagoricien Marcus Po[---] Sôpatros d'Apollonia d'Illyrie, d'époque indéterminée, mourut à 87 ans.<sup>210</sup>

Tous ces témoignages et ces documents permettent de reconstituer les préoccupations philosophiques et rhétoriques de la famille d'intellectuels issue de Sôpatros l'Ancien sur trois ou quatre générations, à Apamée de Syrie et à Athènes.

Sans méconnaître leur caractère tout à fait hypothétique, nous considérons que ces identifications méritent d'être envisagées, dans la mesure où elles restituent des liens historiques éclairants entre des figures mal connues qui ont pu jouer un rôle décisif dans la vie intellectuelle à Athènes et le développement de son école néoplatonicienne, dont on ignore presque tout pour la période antérieure à Plutarque d'Athènes.

### *Priscus et l'école néoplatonicienne d'Athènes*

L'enseignement qu'ont pu dispenser Priscus de Thesprotie et Jamblique d'Apamée à Athènes tout au long de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle invite à poser la question des rapports éventuels qu'ils ont pu entretenir avec les premiers maîtres de l'école néoplatonicienne d'Athènes: Plutarque d'Athènes, fils de Nestorios, et son disciple et successeur Syrianus (d'Alexandrie), fils de Philoxène.<sup>211</sup> Ont-ils pu enseigner à ces philosophes et ont-ils joué un rôle dans l'élaboration du néoplatonisme de cette école? Priscus, en tant que disciple d'Aidésius, et Jamblique d'Apamée, en tant que petit-fils de Sôpatros ont pu, l'un et l'autre, être responsables de l'orientation jamblichéenne de cette école.

Mais on sait que la tradition jamblichéenne n'était pas du tout homogène et qu'on pouvait repérer des distinctions, des tensions et même des conflits ouverts entre des figures comme Maxime d'Éphèse, Eusèbe de Myndos ou Théodore (d'Asiné). Un philosophe comme Priscus penchait-il, comme son compagnon Maxime d'Éphèse, vers la théurgie, ou s'en tenait-il à une approche plus rationaliste comme Eusèbe de Myndos? Nulle part Eunape ne l'associe aux pratiques théurgiques qu'il évoque à propos de Maxime ou de Chrysanthe. On a vu également qu'il avait écrit des paraphrases d'écrits logiques d'Aristote et qu'il était considéré comme un spécialiste de Platon et d'Aristote. Mais Maxime d'Éphèse pouvait lui aussi concilier sans problème pratiques théurgiques et rédaction de commentaires de traités d'Aristote.

Jamblique d'Apamée de son côté semble avoir été l'héritier d'une lignée plus directement issue de Jamblique de Chalcis par l'intermédiaire des deux Sôpatros à Apamée.

Le témoignage de Julien cité au début de cette étude montre qu'il pouvait y avoir plusieurs autres philosophes à Athènes au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, ne serait-ce que Théodore d'Asiné et ses disciples. Quelques noms de philosophes d'origine athénienne ou actifs à Athènes ou du moins en Grèce peuvent d'ailleurs être cités pour le IV<sup>e</sup> siècle: Anthémios (*DPhA*, A 187a = *Suppl.* [2003] p. 71-2), maître (de rhétorique) de Jean Chrysostome à Athènes en 367-368, mais d'historicité douteuse; Celsus (*DPhA*, C 71 = II [1994] p. 257), philosophe athénien, fils d'Archétimos (*DPhA*, A 313 = I [1989] p. 335) qui vint enseigner à Rome en 384;<sup>212</sup> Celsus d'Antioche (*DPhA*, C 72

Glöckner, "Sopatros 10" (cité *supra*, note 188), col. 1006, le tient pour aussi fictif que le sophiste chrétien Aphthonius mentionné dans le même ouvrage (p. 25.4-5), dont le nom reprend celui d'un célèbre sophiste du IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>210</sup> Voir B. Puech, notice "Sopatros (Marcus Po---) d'Apollonia", à paraître dans le tome VI du *DPhA*.

<sup>211</sup> E.R. Dodds, Proclus, *The Elements of Theology*, 2<sup>nd</sup> ed., Clarendon, Oxford 1963, p. 341, a soulevé le problème de ces "missing links" entre le néoplatonisme de Jamblique de Chalcis et celui de Plutarque d'Athènes et Syrianus.

<sup>212</sup> Dans sa *Relatio* V 4 (*MGH, Auct. Ant.* VI 1, p. 284.2-85.1), Symmaque, préfet de Rome, rappelle aux empereurs Théodose

= II [2004] p. 257), fils d'Hésychius et parent de Libanius, qui étudia la rhétorique à Athènes, mais la philosophie à Sicyone, et fut peut-être en cet endroit l'élève du disciple anonyme de Jamblique dont parle Thémistius;<sup>213</sup> Lamprias (*DPhA*, L 16 = IV [2005], p. 80) et Diogène d'Argos (*DPhA*, D 140 = II [1994], p. 802-803), ce dernier peut-être identique à Diogène, frère de Hiérios (*DPhA*, H 120 = III [2000], p. 684) et oncle d'Aristophane de Corinthe; Eustathe (*DPhA*, E 159 = III [2000] p. 368), un grec, présent à Rome dans les années 384, à ne pas confondre avec Eustathe de Cappadoce (*DPhA*, E 161 = III [2000] p. 369-378), le disciple de Jamblique; Hilarius d'Achaïe (*DPhA*, H 131 = III [2000], p. 706) que nous avons identifié comme un disciple de Priscus au début des années 390; Iphiclès d'Épire (*DPhA*, I 24 = III [2000], p. 865); Métrophane de Lébadée en Béotie (*DPhA*, M 160 = IV [2005], p. 519); Iunius Nicagoras d'Athènes (*DPhA*, N 29 = IV [2005] p. 662-663), issu de la famille de Plutarque de Chéronée (*DPhA*, P 210 = Vb [2012] p. 1096-1185). Il faudrait également examiner le cas de Maxime de Lycie (*DPhA*, M 66 = IV [2005] p. 323), mort avant 361, qui enseigna la philosophie à Athènes, notamment à son parent et compatriote Sévère de Lycie (*PLRE* I, 9), à l'époque où Libanius étudia la rhétorique à Athènes (vers 336-340).

Mais nous ne savons pas grand-chose de tous ces philosophes. Priscus<sup>214</sup> et Jamblique peuvent être considérés comme le point de départ de l'orientation néoplatonicienne de la future école de Plutarque, Syrianus et Proclus, comme l'ont bien mis en lumière Saffrey et Westerink,<sup>215</sup> qui concluent:

Plutarque d'Athènes, initié sans doute par Priscus et Jamblique II, puisant directement à la source même des œuvres du "divin Jamblique", fut le premier scholarque à entrer résolument dans le courant néoplatonicien. Aussi fut-il digne d'être considéré, avec son disciple et successeur Syrianus, comme le fondateur à Athènes du néoplatonisme.<sup>216</sup>

---

et Arcadius (en 384) qu'"on s'est souvent préoccupé de réclamer à l'Attique des professeurs qui formassent les élites en philosophie" (*saepè curatum est, ut erudiendis nobilibus philosophi praeceptores ex Attica poscerentur*). Celse, fils d'Archétimus, lui-même un philosophe qui fut "quasi l'égal d'Aristote", a été nommé sur une chaire à Rome où il doit enseigner gratuitement les nobles disciplines (*magisterium bonarum artium*). Symmaque réclame pour lui l'*adlectio* au Sénat romain, assortie des immunités afférentes à un titre d'ancien consul (*cum praeogativa scilicet consulari*) afin que Rome manifeste son respect pour son enseignement gratuit et non un vil intérêt pour ses contributions financières. Voir Symmaque, t. V: *Discours - Rapports*. Texte établi, traduit et commenté par J.-P. Callu, Les Belles Lettres, Paris 2009, p. 86-7. La supplique montre donc qu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle existaient encore, au moins à Rome et sans doute à Athènes, des chaires officielles de philosophie dispensant un enseignement gratuit et qu'elles pouvaient, sur consentement des empereurs, soustraire le professeur à ses charges municipales, ce qui semble impliquer que Celsus est de toute façon en mesure de subvenir à ses propres besoins. Selon Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*, p. XLIII, "on peut supposer que c'était le titulaire de la chaire officielle athénienne, qui avait été nommé à la chaire de Rome, mieux payée". Le cas de Priscianus (*DPhA*, P 279 = Vb [2012], 1514), "que sa science et sa vertu doivent placer parmi les premiers de nos philosophes" est un peu différent, car le Sénat a décidé de lui verser des émoluments de fonctionnaire, mais un litige concerne le chiffre de ses annones. Symmaque (*Epist.* I 79) doit rappeler à Hespérius (en 378-380) [et non à Himérius, comme le dit la notice du *DPhA*, V B, p. 1514], à propos du salaire de ce philosophe (*de philosophi salario*) que l'État "doit prouver sa prospérité en versant de riches gratifications aux maîtres de l'enseignement". Voir Symmaque, *Lettres*. Texte établi, traduit et commenté par J.-P. Callu, Les Belles Lettres, Paris 1972, t. I, p. 131.

<sup>213</sup> Voir plus haut, note 19.

<sup>214</sup> Crisuolo, "Note su Prisco", p. 61: "L'ininterrotto insegnamento di Prisco ad Atene fino all'ultimo quarto del IV secolo consente di stabilire il *relais* fra il neoplatonismo porfiriano e giamblicheo, introdotto ad Atene da Teodoro d'Asine e poi da Prisco stesso in epoca di decadenza dell'antica Accademia platonica, e Siriano e Proclo: Plutarco d'Atene fu forse iniziato al neoplatonismo proprio da Prisco".

<sup>215</sup> Voir Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*, p. XLIII-XLVI.

<sup>216</sup> Saffrey - Westerink, *Théol. Plat.*, p. XLVII. Cette conclusion est adoptée par I. Hadot, *Le problème du néoplatonisme alexandrin. Hiéroclès et Simplicius*, Études Augustiniennes, Paris 1978, notamment p. 74, ainsi que par D.P. Taormina, *Plutarco di Atene. L'Uno, L'Anima, le Forme. Saggio introduttivo, Fonti, Traduzione e Commento*, Università di Catania, Catania 1989 (Symbolon, 8), sect. I ("Plutarco e la tradizione giamblichea"), p. 15-55.



Selon Cameron<sup>217</sup> Jamblique d'Apamée pourrait fort bien être le “missing link” recherché par Dodds: “Such a figure can hardly have been wholly without influence in reviving the doctrines of his great namesake in late fourth century Athens”.<sup>218</sup>

La question est rendue complexe par les lacunes de notre information concernant la philosophie de Plutarque d'Athènes. On a soutenu que l'influence de Jamblique qui est manifeste chez Syrianus, puis chez Proclus, ne s'était pas encore exercée sur Plutarque d'Athènes, lequel serait resté fidèle à la tradition de Plotin et de Porphyre, connue peut-être à travers Longin.<sup>219</sup> D'autres spécialistes ont considéré que dès Plutarque d'Athènes c'est le néoplatonisme de Jamblique qui s'était imposé à Athènes.<sup>220</sup>

Hiéroclès d'Alexandrie, dans le septième livre de son traité perdu *Sur la providence et le destin*, rattachait explicitement l'enseignement de son maître Plutarque d'Athènes à la tradition néoplatonicienne par l'intermédiaire de Jamblique (de Chalcis). Selon Photius (*Bibl. cod.* 214, p. 173 a 32-40 Bekker) qui résume Hiéroclès:

le septième livre (...) s'attache à la doctrine professée par Ammonius; Plotin et Origène et aussi Porphyre et Jamblique ainsi que leurs successeurs, selon son propos, sont nés de souche divine (ἄσσοι τῆς ἰεραῖς... γενεαῖς ἔτυχον φύντες), jusqu'à l'Athénien Plutarque, dont il dit qu'il a été le maître qui l'a initié à une telle doctrine; tous ceux-là sont en accord avec la philosophie de Platon ramenée à son état de pureté (trad. Henry).

Jamblique d'Apamée et peut-être Priscus devraient donc être inclus dans les οἱ ἐφεξῆς qui ont assuré le relai de Jamblique de Chalcis à Plutarque d'Athènes. Damascius rapporte que Proclus demanda à Isidore (*DPhA*, I 31 = III [2000], p. 870-8) d'assumer le scholarcat à Athènes de peur que le platonisme et la tradition exégétique de Jamblique et de Plutarque d'Athènes ne soient abandonnés.<sup>221</sup>

Dans un passage devenu célèbre où il répartit en plusieurs générations “les exégètes de l'époptie platonicienne qui ont déployé pour nous les très saintes explications concernant les principes divins”, Proclus distingue (1) Plotin l'Égyptien, (2) Amélius et Porphyre, (3) Jamblique et Théodore (d'Asiné), (4) “les autres, quels qu'ils soient, qui à leur suite sont entrés dans ce chœur divin”, (5) notre guide, c'est-à-dire Syrianus, le maître de Proclus, lui qui a reçu “en secret des plus anciens que lui” “la mystérieuse vérité des principes divins”.<sup>222</sup> Priscus et Jamblique d'Apamée seraient dans ce tableau général de simple relais, tout comme apparemment a pu l'être Plutarque d'Athènes aux yeux de Proclus.<sup>223</sup>

<sup>217</sup> Voir Cameron, “Iamblichus at Athens”, p. 152-3.

<sup>218</sup> Ce point de vue est cité avec approbation par Di Branco, *La città dei filosofi*, p. 89.

<sup>219</sup> Voir en ce sens R. Beutler, art. “Plutarchos von Athen”, *RE* XX 1, 1951, col. 962-75, et Évrard, “Le maître de Plutarque d'Athènes”, p. 108-33 et 391-406. Cette représentation de l'histoire du néoplatonisme serait influencée par l'opposition dressée par Praechter entre un néoplatonisme athénien et un néoplatonisme alexandrin, opposition critiquée par I. Hadot, *Le problème du néoplatonisme alexandrin*, qui explique le caractère plus simple du premier néoplatonisme athénien par la destination pédagogique des documents qui nous l'ont fait connaître.

<sup>220</sup> Voir Taormina, *Plutarco di Atene*, p. 15-55. “Prisco aderì certamente al neoplatonismo di matrice giamblichea” (*ibid.*, p. 23). Tout en reconnaissant à Priscus un rôle dans la formation néoplatonicienne de Plutarque (*ibid.*, p. 24), elle attribue principalement à Jamblique d'Apamée l'introduction à Athènes d'éléments caractéristiques du néoplatonisme syrien: “Molto probabilmente fu proprio lui ad iniziare al neoplatonismo Plutarco” (*ibid.*, p. 25).

<sup>221</sup> Dam., *V. Isid.*, fr. 252-253 Zintzen = *Epit. Phot.* 150-151.

<sup>222</sup> Procl., *Théol. plat.* I 1, p. 6.26-7.8 Saffrey - Westerink.

<sup>223</sup> Pour conduire à la sagesse transcendante de Pythagore et de Platon, Isidore d'Alexandrie retenait les noms de Porphyre, Jamblique, Syrianus et Proclus (Dam., *V. Isid.*, fr. 77 Zintzen = *Epit. Phot.* 36). “Il appliquait son esprit au plus haut point après Platon à Jamblique et aux amis de Jamblique et aux philosophes qui le suivaient. Parmi eux il assurait que le meilleur était son concitoyen Syrianus, le maître de Proclus” (fr. 77). Priscus et Plutarque sont tout au mieux, ici encore, inclus parmi les intermédiaires entre Jamblique de Chalcis et Syrianus.

